SEPT. 2026

Harper's BAZAAR

FRANCE

5,5 €

NUMÉRO ICÔNES



CÉLINE DION

LA STAR DÉBARQUE À PARIS

dans les coulisses de son retour


Dior

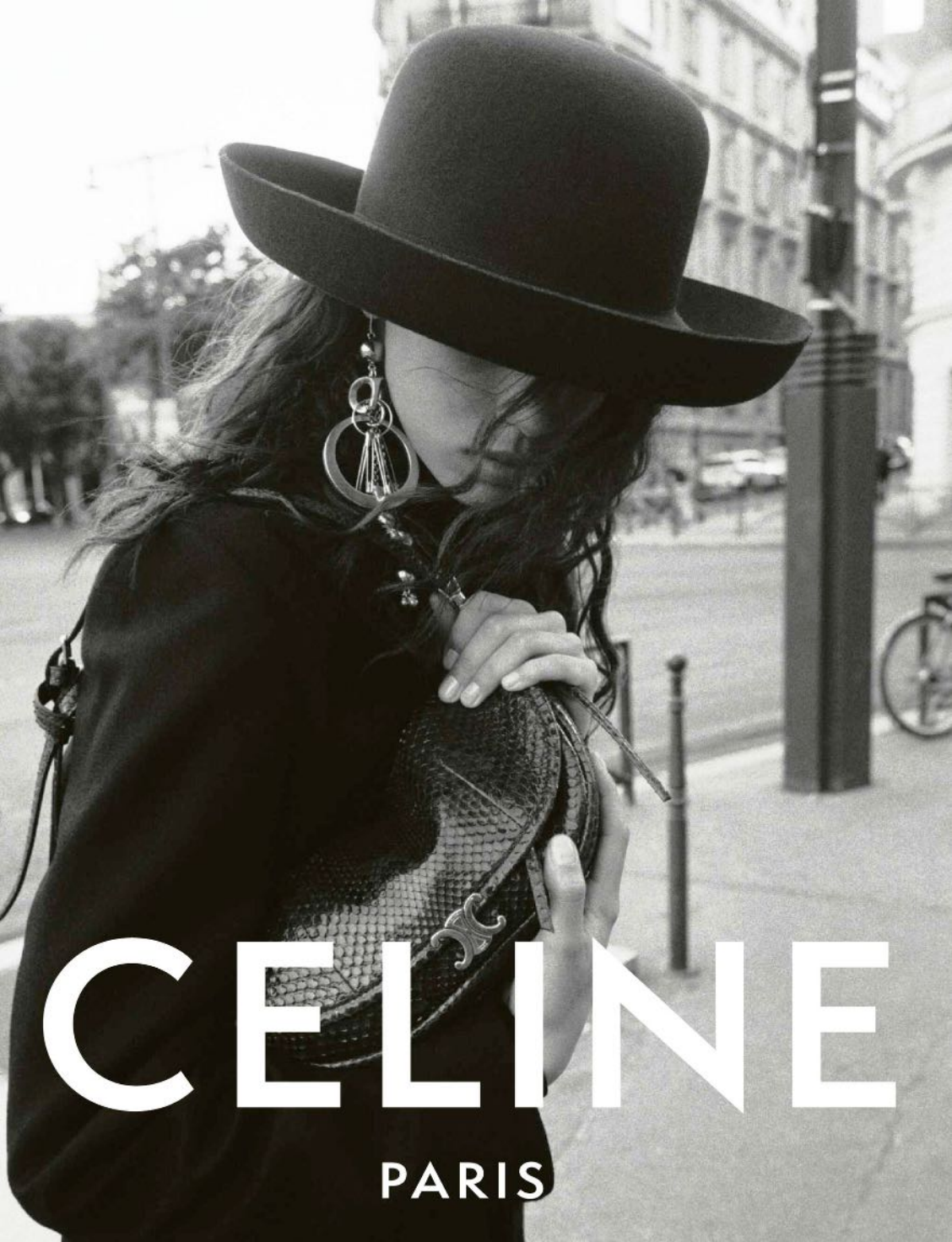



Dior




SAINT LAURENT
YSL.COM




CELINE
PARIS



PRADA

PRADA.COM

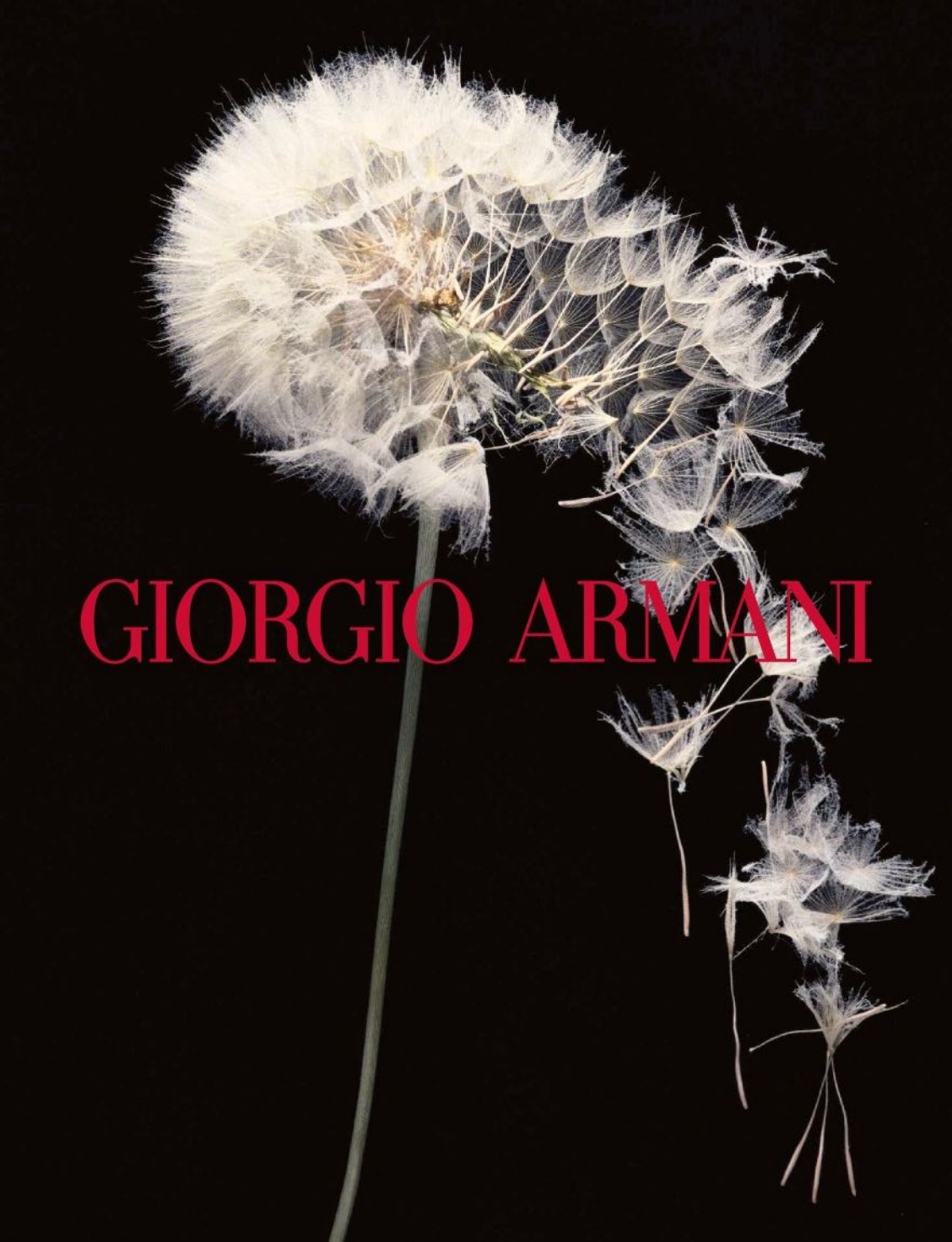

PRADA
MILANO


GUCCI

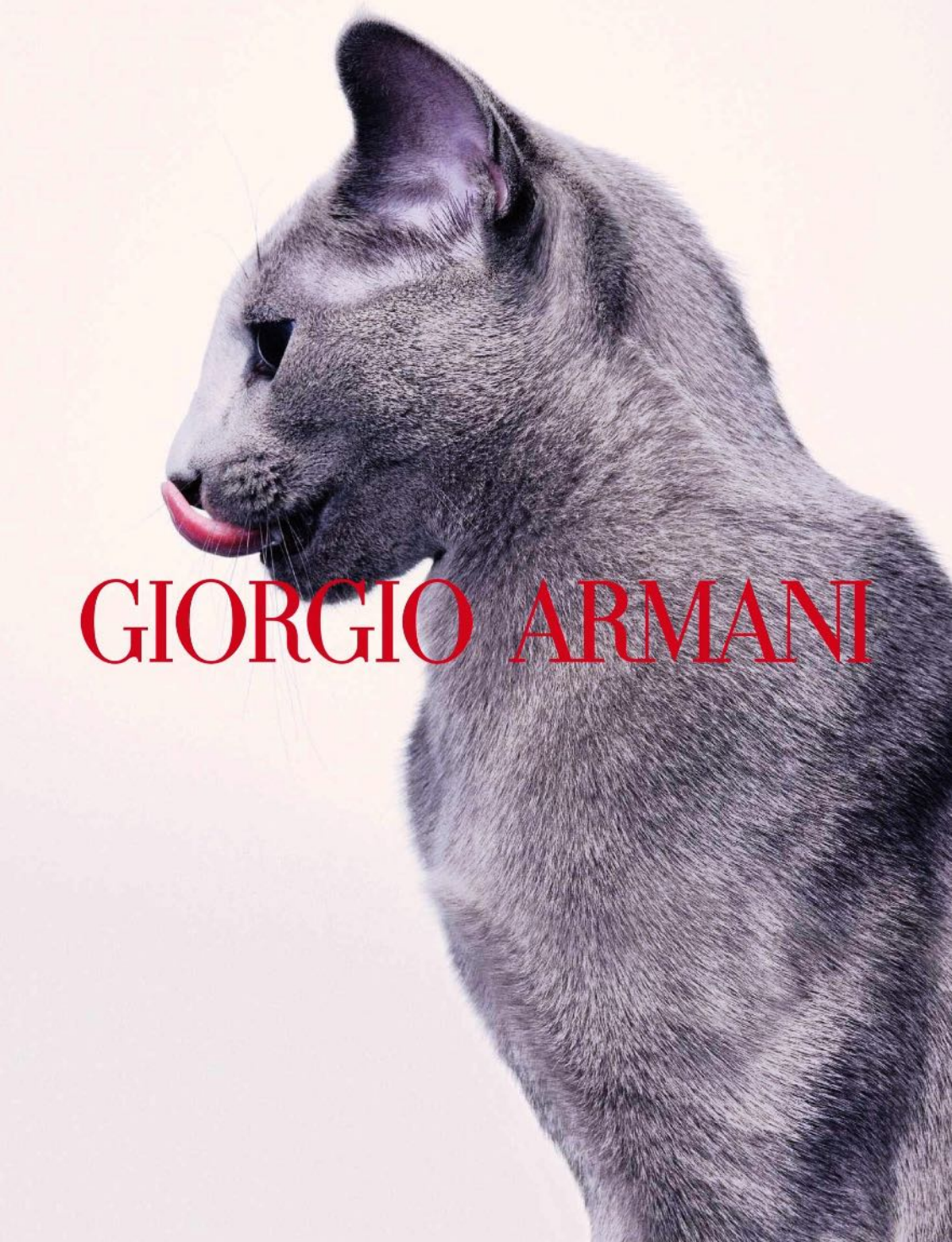


Alex Consani pour la Campagne Gucci Primavera




GIORGIO ARMANI




GIORGIO ARMANI



DOLCE & GABBANA



PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE

PHOTOGRAPHIÉ PAR STEVEN MEISEL


miumiu.com


miu miu


FENDI.COM
Photographie Retouchée


FENDI



Photographie retouchée


BURBERRY



omegawatches.fr



Constellation

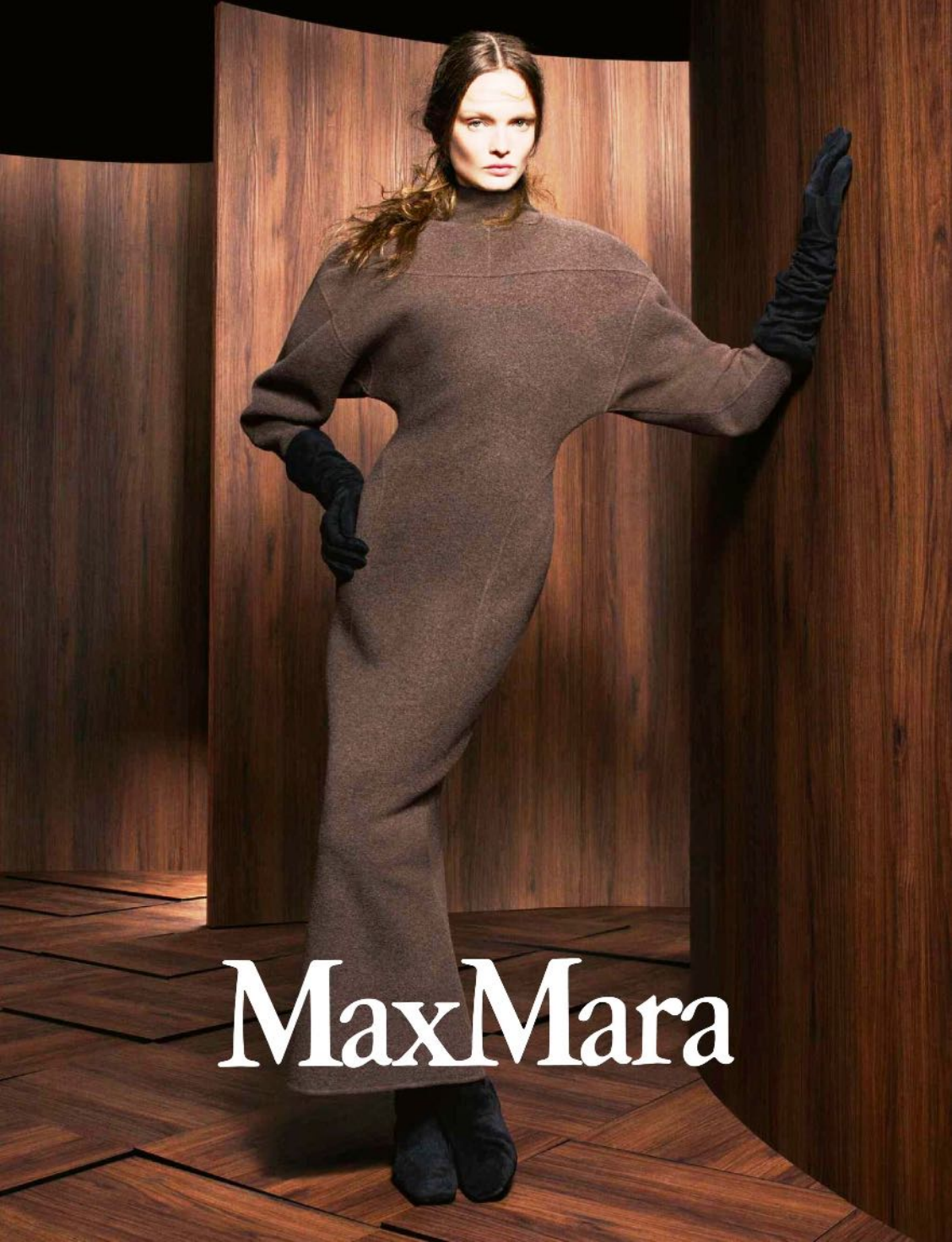
INTEMPORELLE PAR ESSENCE

OMEGA




TOM FORD


maxmara.com


MaxMara


GUESS
GUESS.COM


CREATIVE DIRECTOR: NICOLAI MARCIANO © GUESS?, LLC 2026





SPORTMAX



PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE
L'Oréal France – SNC Au capital de 127 918 715 € - RCS : Nanterre 919 434 894 Siège social : 30 rue d'Alsace 92300 Levallois-Perret - TVA : FR 84 919 434 894

VALENTINO


LES NOUVEAUX PARFUMS
VENDETTA
LA PASSION QUE RIEN N'ARRÊTE
POUR LUI
POUR ELLE

SEPT. 2026 Harper's BAZAAR FRANCE

Rédacteur en chef
OLIVIER LALANNE

Directrices artistiques
ANAÏS MESMACQUE
LISE DE MARTINO

Directeurs du design
MARIN MUTEAUD
SOPHIE HUFFSCHMITT

Directrice beauté
JULIE LEVOYER

Rédactrice et market editor beauté
CHLOÉ LAFOREST

Directrice culture
FLORINE DELCOURT

Rédacteur et market editor mode, joaillerie, horlogerie
PAUL-ARTHUR JEAN-MARIE

Assistante mode
WAFA DJEBBAR

Graphiste
MAXIME ORIO

Rédactrice photo
LUCILE PROUST

Édition
FRÉDÉRIC ARON
avec NATHALIE GARCIA-MORA
et PATRICIA LEPEZ

Directeur créatif
FRANCK DURAND

Directeurs du casting
PIERGIORGIO DEL MORO
et HELENA BALLADINO
pour DM Casting
avec ALEJANDRA PEREZ

Production
HORTENSE BERNARDIN

Responsable digital
EMMANUELLE PAUL

Cheffe de rubrique mode Web
MITIA BERNETEL

Rédactrices Web
MARIE CLAUDEL
SARAH RENARD
avec TÉA ANTONIETTI

Social media manager
THOMAS GUILLEMYN

Brand content manager
MAHAUT HARLEY

Assistante de la rédaction
KATHERINE MONTÉMONT

Directrice mode
ÉLODIE DAVID-TOUBOUL

Contributeurs
Anatheine, Daniel Arnold, Virginie Benarroch, Nikolai von Bismarck, Emma Carles, Marek Chorzepa, Marie Deteneuille, Dita, Théo Dubreuil, Adrià Escribano, Sophie Estève, Robin Galiegue, Jason Glasser, Jacky Goldberg, Clovis Goux, Sibylle Grandchamp, Kevin Grosjean, Théo de Gueltzl, Jazmine Hughes, Malina Joseph Gilchrist, Olivier Kervern, Met Kilinc, Julien Magalhães, Hélène Manche, Amanda Miller, Ferry van der Nat, Olivier Nicklaus, Berenger Pelc, Valentine Pétry, Louis de Roffignac, Margot Thiry, Mathias Tichadou, Anthony Vincent, Louise Witt

Patrick Ethève

HERMÈS
PARIS

Hermès, à toute bride





© 2026 CHLOÉ SAS - TOUS DROITS RÉSERVÉS

SEPT. 2026

Harper's BAZAAR FRANCE

Directeur de la publication
ARNAUD DE PUYFONTAINE

Directeur exécutif
CLÉMENT PELLETIER

SERVICE PUBLICITÉ

Directrice déléguée
MARIA-ISABELLE DE SAINT-BAUZEL

Directrice marketing publicité
MARINE GRÉMY

Directrice de la publicité
JULIETTE MORAX

Directrice du marché beauté et horlogerie
SARAH MASSIGNAN

Directeur du marché international mode et design
JEAN-PIERRE MILLEN

Directrice du marché mode et joaillerie
JEANNE PAILLET

Assistante de publicité
MARIE-ADÉLAÏDE MOREIRA
mamoreir@harpersbazaar.fr

Planning manager
TYPHAINE DUMOND
tdumond@harpersbazaar.fr

SERVICE MARKETING

Directrice marketing
NORA BOUABIDA

Responsable marketing
CASSANDRE ROSSIGNOL

FABRICATION

JEAN-BERNARD DOMIN
jbdomin@harpersbazaar.fr

ÉRIC ZUDDAS
ezuddas@harpersbazaar.fr

Responsable vente au numéro
QUALI'PRESSE
contact@qualipresse.fr

COMPTABILITÉ

comptapoleluxe@prismamedia.com

HEARST MAGAZINES INTERNATIONAL

JONATHAN WRIGHT,
President of Hearst Magazines International

KIM ST. CLAIR BODDEN, SVP/
Global Editorial & Brand Director

ELÉONORE MARCHAND,
Global Editorial Director,
Luxury Brands

INTERNATIONAL EDITIONS

Arabia, Australia, Brazil, China, Czech Republic, Ecuador, France, Germany, Greece, Hong Kong, India, Indonesia, Italy, Japan, Kazakhstan, Korea, Mexico, Malaysia, Netherlands, Qatar, Saudi, Serbia, Singapore, Spain, Taiwan, Thailand, Turkey, Ukraine, UK, US, Vietnam.

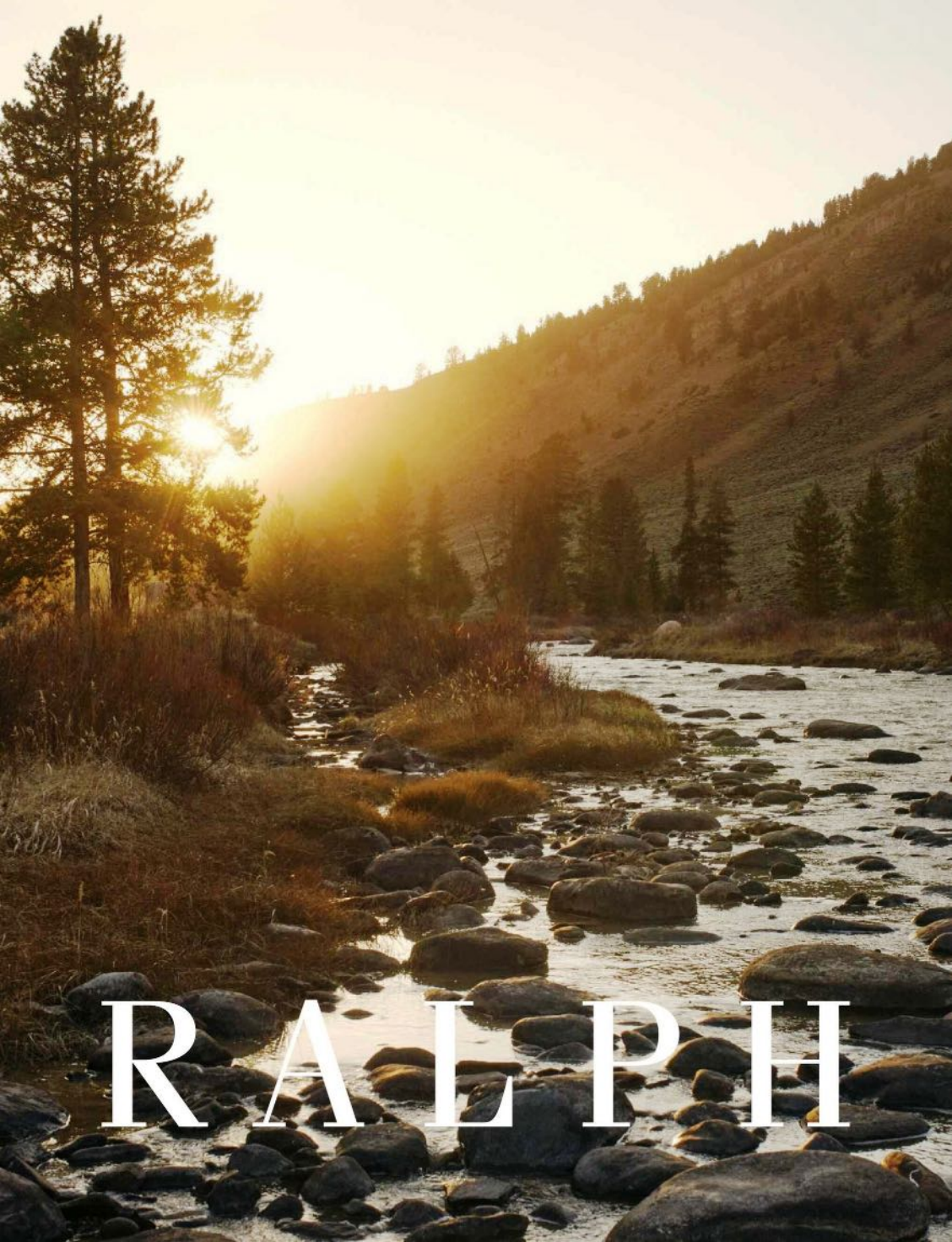
SERVICE ABONNEMENTS HARPER'S BAZAAR FRANCE
62 066 ARRAS CEDEX 9
TÉL. : 0 808 809 063 (SERVICE GRATUIT + PRIX APPEL)
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR 1 AN (10 N°s),
FRANCE MÉTROPOLITAINE : 10 €.
WWW.PRISMASHOP.FR/HBZ

Notre publication adhère à ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité
Et s'engage à suivre ses Recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public.
11 rue Saint-Florentin
75008 Paris

Photogravure : Armstrong, 139-141 boulevard Ney, Paris 18e, France. *Impression :* Mohn Media Mohndruck GmbH, Carl Bertelsmann Str. 161 M, 33311 Gutersloh – Allemagne. *Provenance du papier :* Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,003.

La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos qui lui sont adressés pour appréciation. La reproduction, même partielle, de tout matériel publié dans le magazine est interdite. Numéro ISSN : 0754-4782. Agrément CPPAP : 0528 K 95107. Imprimé en Allemagne. Dépôt légal : 27 août 2026. Création : février 2023.

Publié et distribué par V Collection avec l'autorisation de Hearst Magazine Media, Inc., New York, New-York, 59 bis avenue Hoche 75008 Paris.
Harper's Bazaar, 42 avenue de Friedland, 75008 Paris. Editeur : V Collection Société par Actions Simplifiée au capital 1 000,00 euros d'une durée de 99 ans ayant pour président Arnaud de Puyfontaine. Son associé unique est : Vivendi.
www.harpersbazaar.fr.


RALPH


LAUREN

SOMMAIRE

BAZAAR GUEST

48 *ROBIN GALIEGUE*

LE LOOK BAZAAR

54 *TOUT CUIR*
Photographe : Anatheine
Styliste : Emma Carles

BAZAAR SELECT

68 *Photographe :* Louis de Roffignac
Styliste : Mathias Tichadou
Set designer : Adrià Escribano
Le choix des accessoires du mois.

BAZAAR CALLING

88 *ALLÔ… LOU DOILLON*
Conversation au téléphone avec la chanteuse, actrice et mannequin au timbre si singulier, entre mélancolie et recherche de soi.

BAZAAR AIME

93 Expositions, livres, musique, cinéma… Les coups de cœur de la rédaction.

BAZAAR SPHÈRE

104 *PATRICK KELLY, KING OF POP*
par Olivier Nicklaus
Retour sur un esprit aussi pétillant que politiquement engagé, qui a su insuffler de la joie dans la mode des 80's.

108 *LES ICÔNES DE FRAN LEBOWITZ*
Interview : Olivier Nicklaus
Rencontre avec l'irrésistible New-Yorkaise, le verbe toujours haut, de passage à Paris Salle Pleyel.

112 *ANATOMIE D'UNE ICÔNE*
par Clovis Goux
Plongée au cœur de l'alchimie qui forge la légende et métamorphose les artistes en figure sacrée.

118 *VIVA FERRARA !*
Interview : Florine Delcourt
Dialogue avec le cinéaste Abel Ferrara qui publie *Scène*, où il retrace depuis son Bronx natal une vie guidée par une quête de liberté.

122 *INÈS LONGEVIAL, FÉMININ PLURIEL*
Interview : Louise Witt
Rencontre avec l'une des artistes françaises les plus convoitées de sa génération, à l'occasion d'une nouvelle exposition à Paris.

126 *NICOLAS WINDING REFN, BEAU BIZARRE*
Interview : Florine Delcourt
Avec *Her Private Hell*, le réalisateur de *Drive* poursuit une œuvre où la fascination visuelle se nourrit des pulsions les plus sombres.

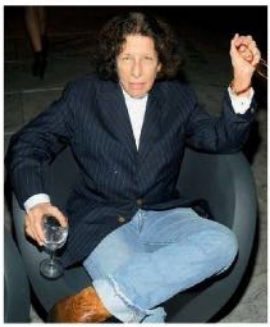
BAZAAR BIJOUX

130 *ÉCLATS DE RENTRÉE*
Photographe : Marek Chorzepa
Styliste : Met Kilinc
Set designer : Margot Thiry
Un faste assumé sans complexes.

138 *UNE SECONDE VIE SERTIE*
par Anthony Vincent
Réinventer une pièce reçue en héritage n'a rien d'une lubie.

142 *FLEURS DE SAISON*
par Paul-Arthur Jean-Marie
Un motif phare cet automne.







Au sein du magazine figure un encart Hearst / Bulgari icônes broché sur tous les abonnés.

Notre partenaire Bulgari est à l'honneur dans l'ensemble de nos portraits ICONS 2026.



CRÉDIT DE COUVERTURE

Photographe :
ROBIN GALIEGUE

Stylisme :
MALINA JOSEPH GILCHRIST

CÉLINE DION porte une robe à paillettes Gucci, des lunettes en acétate Emmanuelle Khanh × Tracee Ellis Ross et des boucles d'oreilles en or jaune et or blanc sertis d'émeraudes et de diamants Bulgari Haute Joaillerie.





FERRAGAMO

SOMMAIRE

BAZAAR BEAUTÉ

Photographe : Ferry van der Nat
Set designer : Hélène Manche
Styliste : Kevin Grosjean

146 *MATERIAL GIRL*
par Julie Levoyer
Les changements esthétiques à opérer cette saison pour montrer sa valeur.

152 *UN COU DE FOLIE*
par Chloé Laforest
Le visage peut parfois tromper le temps. Le cou, lui, beaucoup moins.

156 *LES VALEURS SÛRES*
par Chloé Laforest
Rédactrices beauté, attachées de presse ou créatrices de contenu, elles dévoilent leurs produits cultes.

162 *DÉTOX 2.0*
par Valentine Pétry
La remise en mouvement de la lymphe est une voie royale pour éliminer les toxines.

166 *VIOLETTE SERRAT, SANS FARD*
Interview : Julie Levoyer
Entretien depuis New York avec la maquilleuse autodidacte, fondatrice de la marque Violette_FR.

246 *SAVOIR S'ATTACHER*
Photographe : Nikolai von Bismarck
Styliste : Élodie David-Touboul
Texte : Julie Levoyer
Les bons gestes pour créer des liens.

MODE

172 *CÉLINE*
Photographe : Robin Galiegue
Styliste : Malina Joseph Gilchrist
Texte : Jazmine Hughes

190 *HAUTE ATTITUDE*
Photographe : Théo de Gueltzl
Styliste : Élodie David-Touboul

230 *LA NUIT LUI APPARTIENT*
Photographe : Daniel Arnold
Styliste : Malina Joseph Gilchrist

262 *L'ÉCHAPPÉE BELLE*
Photographe : Marie Deteneuille
Styliste : Berenger Pelc

PORTRAIT

210 *NÉO-ICÔNES*
Photographe : Olivier Kervern
Styliste : Virginie Benarroch
Texte : Téa Antonietti, Florine Delcourt, Théo Dubreuil, Jacky Goldberg, Sarah Renard
Cinéma, musique, scène, lettres, arts plastiques, sport… Des nouveaux talents qui bousculent les codes et marquent l'époque.

BAZAAR CULTE

274 *AVEDON, ROI DU BAZAAR*
par Olivier Lalanne
Hommage aux années *Harper's Bazaar* de Richard Avedon, à l'occasion de la parution d'un livre consacré à ces deux décennies cultes.

BAZAAR FICTION

280 *LE MONDE EST EN RETARD*
par Dita
Illustration : Sophie Estève

BAZAAR S'ÉVADE

284 *HÔTELS DE LÉGENDE*
par Sibylle Grandchamp
On croit connaître ces adresses mythiques avant même d'y avoir séjourné tant leur histoire appartient à notre imaginaire.

BAZAAR ASTRES

289 *Les prévisions de septembre*
par Amanda Miller
Illustration : Jason Glasser












DISPONIBLE SUR DIOR.COM
Miss Dior
LA NOUVELLE ICONE COUTURE
Miss Dior
EAU DE PARFUM
DIOR

ROBIN GALIEGUE [PHOTOGRAPHE]

Pour ce numéro, qui d'autre qu'une nouvelle étoile de la photo pour réaliser la cover story d'une icône ? À seulement 30 ans, Robin Galiegue, qui signe sa quatrième couverture pour *Harper's Bazaar France*, voit sa désirabilité flamber. Tom Ford, Balenciaga, Saint Laurent, Louis Vuitton, Chanel… tous s'arrachent le talent de ce jeune prodige, fidèle à cette conviction : « Raconter une histoire qui ne m'appartient pas. Elle appartient à ceux qui la regardent. » Il faut dire que son obsession du détail, sa manière de sculpter la lumière et de capter l'émotion dans ce qu'elle a de plus ténu confèrent à ses portraits des airs d'éternité.



ROBIN GALIEGUE

HARPER'S BAZAAR : Quelle est la première photo à vous avoir marqué ?

ROBIN GALIEGUE : Je ne pourrais pas citer une seule image en particulier, mais je me souviens très tôt avoir été fasciné par les photographies qui racontaient une histoire sans avoir besoin de mots. Les portraits qui avaient cette capacité de créer un univers entier. C'est cette puissance narrative qui m'a donné envie de faire de la photographie.

HB : Quels sont les photographes que vous admirez ?

RG : J'admire des photographes qui ont chacun une écriture visuelle très forte, Joseph Szabo, Deborah Turbeville, Robert Mapplethorpe, Robert Frank, Daido Moriyama, Irving Penn, Richard Avedon pour l'intensité de ses portraits, ainsi qu'Helmut Newton pour son audace. Chacun d'eux a redéfini la photographie à sa manière et continue d'inspirer mon regard.

HB : Qu'est-ce qui fait une bonne photographie, à vos yeux ?

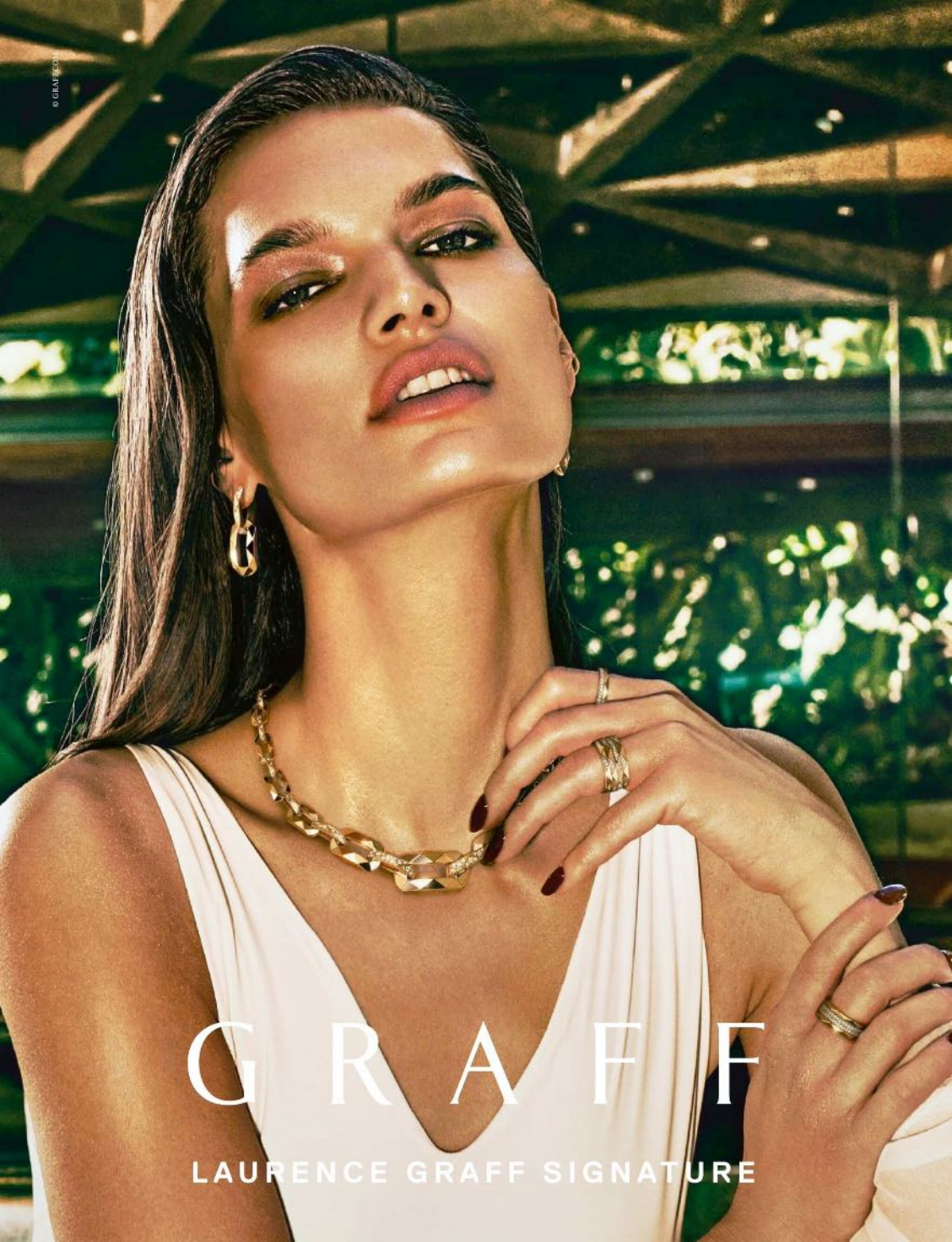
RG : C'est avant tout un cliché qui provoque une émotion. Ce qui me touche vraiment, c'est une image sincère, capable de révéler quelque chose d'inattendu. Lorsqu'une photographie continue de nous habiter longtemps après l'avoir regardée, c'est qu'elle est réussie.

HB : Vous venez de réaliser la cover story de Céline Dion. Qu'est-ce qui vous a le plus marqué chez elle ?

RG : Ce qui m'a le plus impressionné chez Céline Dion, c'est son authenticité. Derrière l'icône, il y a une femme d'une grande générosité, extrêmement professionnelle et à l'écoute. Elle possède une présence incroyable, mais aussi une humilité et une bienveillance qui rendent la collaboration très naturelle.

HB : Qui rêveriez-vous de photographier ?

RG : J'aurais beaucoup aimé photographier David Bowie. Je suis attiré par les personnalités qui ont une véritable histoire à raconter. Il y en a beaucoup, mais si je devais en choisir une, j'aimerais que ce soit quelqu'un dont la force ne réside pas uniquement dans sa célébrité, mais dans son parcours et sa capacité à inspirer.


GRAFF
LAURENCE GRAFF SIGNATURE


ETRO
PALAZZO MONTI
Artist Residency

AVE CÉLINE

OLIVIER LALANNE
RÉDACTEUR EN CHEF

Il n'est qu'à voir la frénésie inédite qu'a suscitée l'annonce du retour sur scène à Paris de Céline Dion pour mettre tout le monde d'accord sur le statut d'icône de la chanteuse canadienne. N'en déplaise à ceux qui persistent et signent à ne voir en elle qu'une bonne pâte de la pop au répertoire sirupeux. Quarante ans de carrière, 230 millions d'albums vendus, plus de mille concerts à guichets fermés à Las Vegas – elle a rendu hype, au passage, le concept de résidence dans la Babylone des casinos –, la diva, braqueuse de charts, est devenue un véritable phénomène.

À l'annonce de sa série de concerts à la Plenitude Arena, c'est comme si le monde s'était mis sur pause. Neuf millions de personnes se battaient en ligne pour tirer la queue du Mickey et obtenir le fameux sésame : au final, près de 500000 tickets se sont arrachés en un éclair. Comment expliquer une telle ferveur ?

La trajectoire de Céline Dion relève du conte de fées moderne, serti d'éclats et de drames. Issu d'une famille modeste, soudée et aimante, ce vilain petit canard à la voix d'or voit son destin basculer quand elle rencontre son prince charmant à la cape de super mentor (René Angélil) grâce auquel elle se métamorphose en cygne cool, « dressé » pour devenir une imbattable performeuse. Pari gagné, Céline Dion grimpe sur le podium de la sainte trinité aux côtés de Mariah Carey et Whitney Houston.

Mais là où l'artiste fait mouche, c'est sans doute en se présentant, à la scène comme à la ville, viscéralement telle qu'elle est, sans tricher. Une authenticité, dans ses hauts et ses bas, qui fait écho aux récits intimes de son public. Après le deuil (René Angélil a été emporté en 2016 par un cancer de la gorge), la maladie qui l'a condamnée au retrait et au silence (elle est atteinte d'une pathologie rare, le syndrome de la personne raide), Céline Dion revient enfin se chauffer au feu des projecteurs.

Passée par des mois et des mois d'entraînement intensif, à l'image d'une athlète, pour retrouver la souplesse de son corps et la pleine maîtrise de ses quatre octaves, la star semble prête, comme en témoigne le portrait qui lui est consacré dans ces pages. Touchante et smart, elle y booste encore son capital sympathie en se moquant joyeusement d'elle-même. Sans doute pour que les autres n'aient plus à le faire à sa place.






BALMAIN
PARIS

TOUT CUIR

PHOTOGRAPHE: ANATHEINE
RÉALISATION: EMMA CARLES

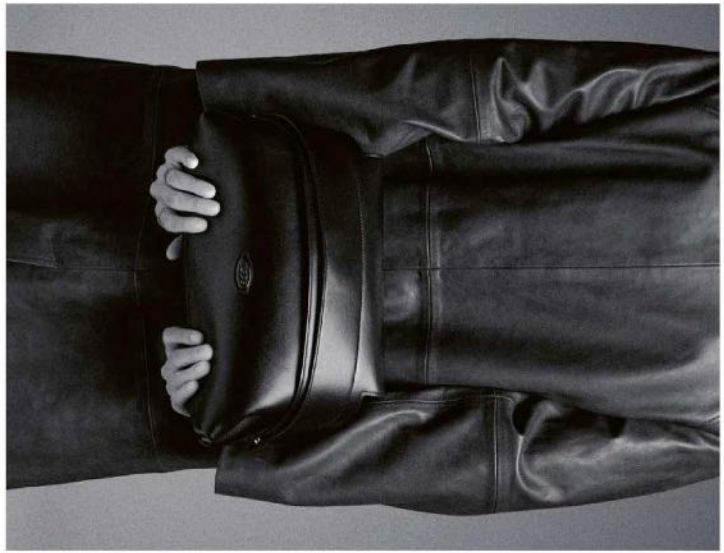

Pull en laine Tod's, pantalon en cuir Soeur.

Combinaison biker en cuir plongé et maille de soie, ceinture en cuir avec boucle-chaîne et accessoire en argent, le tout Hermès.

Cuissardes Tonka XL en cuir Iro.



Manteau long oversize en cuir lisse Sézane, sac en cuir Tod's. Bagues en or serti de diamants Pascale Monvoisin. Chemise en popeline et cravate en satin Dolce & Gabbana, jupe en cuir Karl Lagerfeld, ceinture en cuir Celine.







Chemise en cuir à bordures frangées Polo Ralph Lauren, soutien-gorge en tulle Chantelle, pantalon en cuir Miu Miu. Montre en or Rolex.

Manteau long oversize en cuir lisse Sézane, sac en cuir Tod's. Bagues en or serti de diamants Pascale Monvoisin.

Veste en cuir plongé Valentino, T-shirt Transe Paris. (Ci-dessous) Couronne en cuir Pierre Cardin archives, top en laine mélangée Sessùn. Chaîne en vermeil, médaille et pendentif en or jaune serti d'un diamant Arthus Bertrand. (En haut à dr.) T-shirt Guess Jeans, jupe en cuir ba&sh, ceinture Zana Bayne, slingbacks en cuir Saint Laurent par Anthony Vaccarello.

Robe en cuir Celine. Chaîne en argent Arthus Bertrand, chaîne et pendentif en or jaune dinh van, bague en argent Hermès (main g.), bague en argent Arthus Bertrand.


Sac en cuir grainé Celine.

Manteau en cuir imitation croco COS.
Veste signature en cuir effet poulain
et escarpins à brides en satin Balmain,
T-shirt Transe Paris, pantalon jogger
en cuir plongé Burberry.

Mannequin : Mauria Caetano (Supreme).
Coiffure : Laurence Walker. *Maquillage :*
Lauren Aiello. *Manucure :* Joanna Memmi.
Assistante styliste : Dune Allante.
Production : 1718





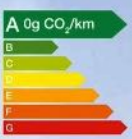
Pantalon en cuir Isabel Marant. Bague en argent Hermès.



ALPINE A390 GT

ÉLECTRIQUE 400 CHEVAUX
4 ROUES MOTRICES
*ALPINE ACTIVE TORQUE VECTORING**
SON HAUTE-FIDÉLITÉ DEVIALET®
MANUFACTURÉE À DIEPPE

*Vectorisation Active du Couple Alpine
Consommation min/max [kWh/100 km] : 18,7/20,7. Émissions de CO_2 : 0g/km à l'usage, hors pièces d'usure



pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer


ALPINE
A390

PHOTOGRAPHE
LOUIS DE ROFFIGNAC

STYLISTE
MATHIAS TICHADOU

SET DESIGNER
ADRIÀ ESCRIBANO



COMPENSÉ À SENSATION

Volume massif et touché organique, la semelle compensée flirte avec la sculpture et réconcilie au passage le talon haut avec le plaisir de trotter.

Louis Vuitton –
Escarpin compensé Luna Wedge en cuir.

BAZAAR SELECT
BAZAAR SELECT



Hodakova —
Escarpin compensé en cuir.



Jude —
Sandales en cuir.



Balenciaga —
Sandales en velours.



McQueen —
Escarpin en cuir.



Balmain —
Botte à talon en cuir froissé.



Vaquera —
Escarpins compensés en cuir.



VALEURS SÛRES

Ça se voit dans la nuit, ça dope une silhouette et ça signe la confiance en soi : l'or en barre et l'argent comptant font des étincelles.

Gucci et Ferragamo — Escarpin recouvert de cristaux et mule en cuir doré.



isseymiyake.com © ISSEY MIYAKE INC.

BAZAAR SELECT



Mele + Marie —
Minaudière en fibre de verre et feuilles d'or.

BAZAAR SELECT



Lancel —
Sac en cuir métallisé.



Chloé —
Minaudière en résine et laiton doré.

BAZAAR SELECT



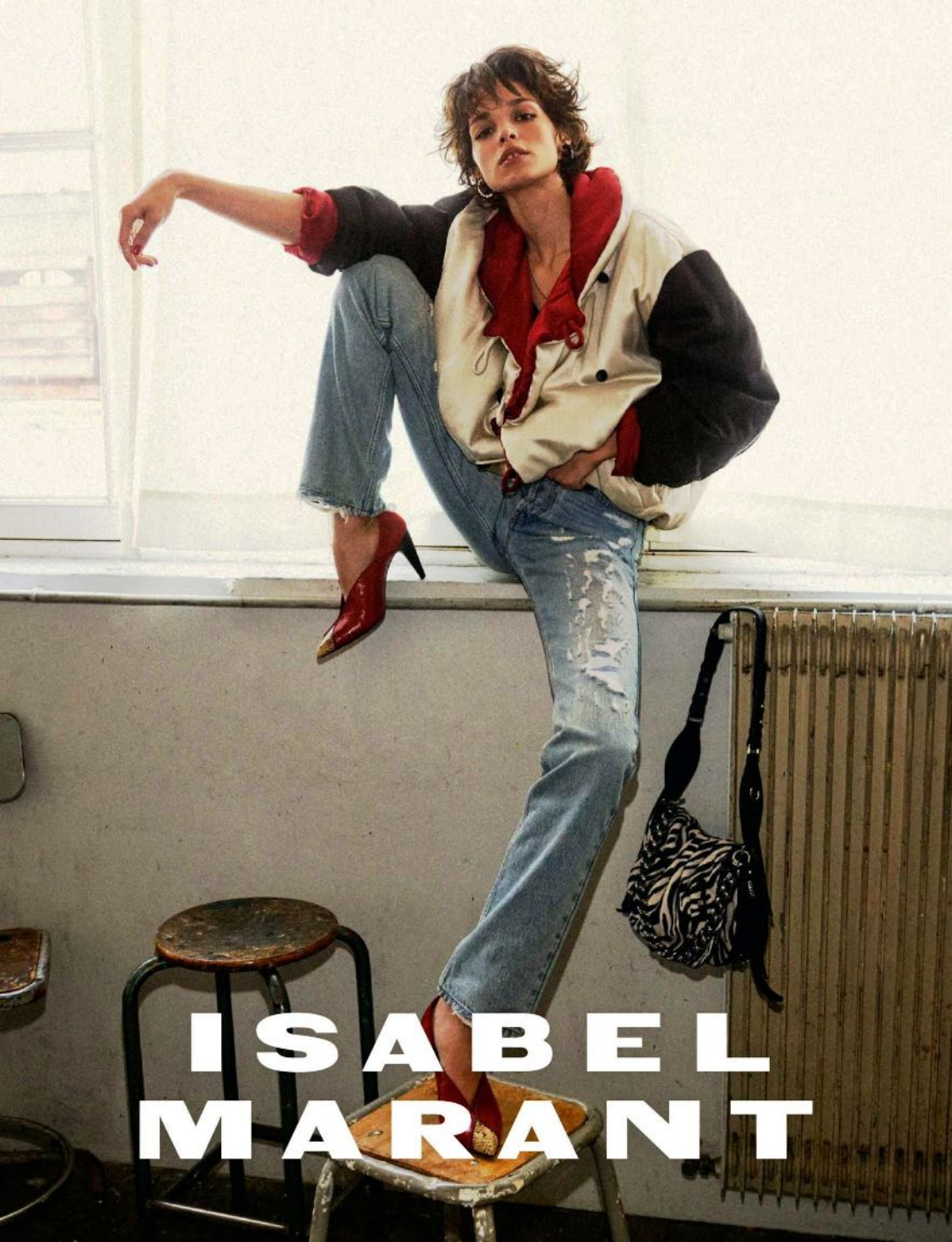
Paon-Paon —
Richelieus en cuir laminé or.



Loewe —
Minaudière soufflée en laiton.



Joseph —
Sac en cuir doré.


ISABEL
MARANT



FEU VERT

Si les artistes prêtent à cette couleur secondaire un pouvoir de mauvais sort, la mode, en vert et contre tout, la plébiscite avec éclat.

Prada —
Sac Bonnie en cuir.

www.brunellocucinelli.com



BAZAAR SELECT



Bottega Veneta —
Sac The 1998 en cuir.

BAZAAR SELECT



Balmain —
Escarpins à brides en satin.



Acne Studios —
Botte en cuir.

BAZAAR SELECT



Hermès —
Botte en cuir.



Samsøe Samsøe —
Sac à bandoulière en daim.



Mugler —
Escarpin effet croco en cuir.



Zadig&Voltaire



GLOVE STORY

Accessoire du raffinement, objet de fétiche, idéal pour conjurer le froid ou cacher les signes du temps qui passe, le gant fait son grand retour.

Giuseppe Zanotti —
Gants en cuir plongé avec bagues intégrées.



SÉZANE

BAZAAR SELECT



Mugler —
Gants en cuir.

BAZAAR SELECT



Lanvin —
Gants à franges en cuir.



Jean Paul Gaultier —
Gant en velours.

BAZAAR SELECT



Celine —
Gants Triomphe en cuir.



Maison Fabre —
Mitaines inversées en cuir.



Brunello Cucinelli —
Gants en cuir.


ba&sh



FAUVE QUI PEUT

Hommage au monde animal et coups de griffe sur l'allure, les imprimés de la savane font rugir le désir.

Fendi — Sac Baguette 26424 en cuir.


PETIT BATEAU®

BAZAAR SELECT



Michael Michael Kors —
Escarpin en cuir.

BAZAAR SELECT



Polo Ralph Lauren —
Botte en cuir.



Vanessa Bruno —
Porte-cartes et charm cœur en cuir.

BAZAAR SELECT



Saint Laurent par Anthony Vaccarello —
Sac Mombasa en cuir imprimé léopard.



Alaïa —
Sac Le Cœur en cuir pony.



Rabanne —
Sac en cuir.


ROSÉ
Derrière
chaque
ORIGINAL.
Levi's



DUO DE CHIC

Yin et yang chromatiques, symbole de dualité et pourtant en symbiose absolue, le noir et le blanc sont les contraires qui s'attisent.

Karl Lagerfeld —
Sac K/Autograph Twist en cuir.

BAZAAR SELECT
BAZAAR SELECT



Manolo Blahnik —
Escarpins en coton.



Carel —
Babies en cuir et gros-grain.



Chanel —
Slingbacks en cuir.



Maison Margiela —
Escarpins en cuir.



Loewe —
Slingback en cuir extensible et TPU.



Versace —
Sac sceau Pivot en tissu et cuir.

ASSISTANT STYLISTE : THIBAUT BLOND. PRODUCTION : CALLTIME

Allô… Lou Doillon

Actrice, mannequin, un talent magnifique pour le dessin, c'est pourtant avec la musique que Lou Doillon est devenue en 2012 « une fille de… libérée » dixit un célèbre quotidien. *Places*, son premier album composé sur les cendres d'un chagrin d'amour ravageur, soyeusement peigné par Étienne Daho, la consacrait artiste féminine de l'année aux Victoires de la musique et s'écoulait tranquillement à plus de 200 000 exemplaires. Artiste terrienne, méticuleuse, un goût assumé pour la solitude et la mélancolie, mâtinées d'une joie de vivre à toute épreuve, elle a depuis sorti deux opus intimistes, l'âme à nu, portés par un spleen lumineux et un timbre à la douce raucité, flambé à la nicotine et aux insomnies. Alors qu'elle s'apprête enfin, après six ans de silence, à annoncer la sortie imminente d'un quatrième disque, Lou Doillon apparaît plus que jamais libre comme une étoile.

LOU DOILLON : Allô *Bazaar*, c'est Lou.

HARPER'S BAZAAR : Bonjour Lou, où êtes-vous ?

LOU DOILLON : Je suis dans ma petite maison en Normandie où je vis maintenant la moitié du temps. C'est une maison modeste avec son petit verger, son potager, au milieu des champs. Parisienne de naissance, je suis un peu passée à côté du cycle des saisons mais désormais je vis là, autant que possible, entourée d'oiseaux, de biches, de sangliers… Dès que je ne travaille pas, je saute dans mon petit TER qui roule au colza et je viens me réfugier ici.

HARPER'S BAZAAR : Pouvez-vous me décrire ce que vous avez sous les yeux ?

LOU DOILLON : Je suis dans la grange que j'ai réhabilitée en immense hub créatif. Sous les yeux, j'ai une machine à écrire, une batterie, des guitares, un clavier que j'ai oublié d'éteindre hier soir, beaucoup de crayons et de stylos, des centaines de livres, sous ma papatte *Les Essais* de Montaigne, un grimoire de tarots, un petit bouquin de Fran Lebowitz et un tote bag Snoopy.

HARPER'S BAZAAR : Ce numéro est consacré au thème des icônes. Que vous inspire ce mot ?

LOU DOILLON : Il y a un sens évidemment religieux, quelque chose de glacé, de figé, de pas très vivant sur lequel on projette et devant lequel on se prosterne. Mais pour moi qui ai eu l'occasion d'en côtoyer pas mal, ce qu'il y a de plus frappant c'est l'aspect effortless, un petit côté « j'en ai rien à foutre d'être une icône ». Je pense évidemment à ma mère mais aussi à Kate Moss, Paul McCartney, Keith Richards… Ça ne les intéresse pas plus que ça, et de fait on est face à eux encore plus désarmés, obsédés, amoureux. Et surtout inspirés. On peut devenir une légende à force de travail. Le statut d'icône ne peut pas être fabriqué. On touche au divin.

HARPER'S BAZAAR : Parmi les artistes que vous admirez, il y a Patti Smith, une icône incontestablement.

LOU DOILLON : J'ai eu la chance depuis l'enfance d'être au contact d'artistes et de personnalités fantastiques, ce qui fait que je n'ai jamais été fan de qui que ce soit. J'admire la carrière de Patti Smith mais ce qui m'émeut chez elle, c'est qu'elle, elle a été une fan, obsédée par une famille qu'elle s'était construite et à la rencontre de laquelle elle est allée. Elle imitait la voix de Bob Dylan, s'habillait comme Keith Richards… Elle a débarqué à New York pour rencontrer ses icônes. Et elle en est devenue une à son tour, auréolée d'un état de grâce qui lui échappe. Et puis, au-delà des albums, de l'écriture, c'est une formidable passeuse d'amours, d'histoires, de traditions. Si on aime Patti Smith, on se retrouve quoi qu'il arrive à lire Rimbaud, Burroughs, Ginsberg, Genet… J'aimerais faire le même travail. Je l'ai rencontrée plusieurs fois en backstage de ses concerts, en se serrant la patte un peu vite. Puis on a fait une interview croisée chez Gallimard, la première conversation sérieuse qu'on a eue. Je pense que le livre illustré que j'ai imaginé de *Just Kids* lui a plu. On a donc une connivence un peu plus grande. Mais elle peut être redoutable aussi, notamment avec les gonzesses.



HARPER'S BAZAAR : Vous allez bientôt annoncer la sortie d'un nouvel album. Pourquoi avoir attendu six ans ?

LOU DOILLON : Parce que même si la musique est ce qu'il y a de plus important dans mon existence, j'avais avant tout des choses à vivre de l'ordre de l'intime, de la famille. Et que je ne sais pas les vivre à distance. J'ai été confrontée à la collision entre la vie et la mort, j'ai eu un enfant et j'ai perdu ma mère. C'est violent et mystique. Il a fallu accepter de laisser partir, enterrer, vider les lieux de l'enfance, ordonner, ranger… Et j'ai dû tout laisser tomber pour traverser ça. Et ensuite, il a fallu remonter la colline, se dire qu'on est à nouveau le personnage principal de son existence. Faire comprendre à son petit monde qu'on n'est pas seulement la mère, la sœur, la fille… Même pour moi c'est difficile, j'y arrive tout doucement. Mais aussi triste et dramatique que ce soit, il y a une part de magie dans tout ça. Ma musique vient de ça, ma voix vient de là, tout comme ce nouvel album.

HARPER'S BAZAAR : Que pouvez-vous dire de cet album ?

LOU DOILLON : C'est étrange, je n'ai pour ainsi dire pas le souvenir d'avoir écrit les chansons. Comme je les ai enregistrées sur les voice memos de mon iPhone, je relève évidemment les dates, je suis consciente que ça a eu lieu, mais c'est comme si je les avais écrites dans des moments de transe, comme si j'avais été prise d'un besoin animal d'accoucher de chansons. Je devais en composer une en une journée, relire vaguement le lendemain, puis me laisser à nouveau absorber par le chaos qu'était ma vie à ce moment-là. Il y a deux ans, quand il s'est agi de remettre un pied devant l'autre, je suis allée fouiller derrière les pots et, à ma grande surprise, j'avais une trentaine de titres. Mais plus de maison de disques, plus d'équipes. J'ai donc démarché mollement autour de moi, pas très convaincue, pas très convaincante, il ne se passait pas grand-chose, si ce n'est que la déprime commençait à ressembler à une grosse dépression.







HARPER'S BAZAAR : Et quel a été le déclic ?

LOU DOILLON : Il est venu d'un proche qui m'a demandé « avec qui rêves-tu de bosser ? ». J'ai sorti le nom d'un producteur américain que j'avais sollicité en vain pour mes deux albums précédents et qui, une fois encore, n'était pas disponible. Concours de circonstances dramatique, Malibu s'est mis à brûler. Comme le studio de ce producteur est situé à Topanga, tous ses projets se sont annulés les uns après les autres et je me suis retrouvée avec une fenêtre de dix jours. C'était ma dernière cartouche, j'ai cassé ma tirelire. J'ai loué une maison là-bas, il fallait des *fire pass* pour circuler, c'était un peu apocalyptique et je ne cessais d'y voir une métaphore du Phénix : j'étais dans une zone sinistrée qui sentait encore le feu, la foi en moi était nulle, et il allait falloir se mettre à travailler. Je pense que ce producteur a compris que si je réfléchissais trop, j'allais me prendre les pieds dans le tapis. Il a réuni quatre musiciens et il m'a demandé de prendre ma guitare et de leur jouer une chanson. Je l'ai fait, ils ont pris des notes puis on est passé dans la pièce d'à côté et là, il y avait d'autres musiciens fantastiques et il m'a demandé de recommencer. Autant dire que j'étais tétanisée, mes mains tremblaient. Moi, une piètre guitariste, mes chansons toutes simples, une anti-performeuse, au milieu de tout ce professionnalisme américain. Trois prises et c'était dans la boîte. Il m'a invitée à leur chanter une deuxième chanson et rebelote. On a enregistré les onze titres de l'album en quatre jours et demi. Les cinq jours suivants, il a fait venir des musiciens additionnels pour ajouter des trompettes, des violons, des violoncelles, des cowbells. Au bout des dix jours, je me suis retrouvée avec entre les mains une créature que je n'avais pas vue venir, conçue live, avec un groove très particulier, track order bouclé sur place, et qui est je pense le meilleur album que j'ai fait. C'est un objet absolument pas formaté, ce qui n'existe presque plus aujourd'hui.

HARPER'S BAZAAR : Au moment de la sortie de votre premier album, *Places*, un célèbre quotidien avait titré : « Lou Doillon, enfin… » Comme si jusque-là, on vous voyait floue et que tout à coup, grâce à la musique, on vous voyait enfin nette. Vous avez senti ce changement de regard ?

LOU DOILLON : Ça a changé le regard qu'on portait sur moi, ça a changé le regard que je portais sur moi-même, mais surtout, ce que ça a changé, c'est que tout à coup, je n'avais plus besoin qu'on me regarde. Parce que ce n'était plus là que ça se jouait. À ce moment précis, ça a été salutaire pour une actrice has been, une mannequin border has been. Je prenais une place plus autonome, plus dominante aussi. Je n'avais plus à attendre qu'on me tende la main. Et ça, ça change tout par rapport à l'actrice qui attend près de son téléphone.

HARPER'S BAZAAR : Il y a très longtemps qu'on ne vous a pas vue au cinéma ?

LOU DOILLON : J'ai joué dans un film italien il y a deux ans, qui malheureusement n'est pas sorti en France. Une expérience qui m'a beaucoup plu. Je m'étais installée à Rome juste après la mort de maman. Ça m'a fait beaucoup de bien de me glisser dans la peau de quelqu'un alors que j'étais très bousculée dans mon identité. Être loin de chez moi peu après l'enterrement de maman m'a permis de me mettre à l'abri d'un deuil national que je respecte mais qui est ambigu. Ça ne fait que quelques mois que je rentre officiellement dans le deuil de ma mère, jusque-là j'étais dans celui de Jane Birkin. Et ce n'est pas la même chose.

HARPER'S BAZAAR : D'où tenez-vous cette solidité, cet équilibre qui transparaît ?

LOU DOILLON : À l'adolescence, je m'en suis pris pas mal dans la figure avant de comprendre qui j'étais. D'instinct, je crois que j'ai identifié les dangers. D'instinct, j'ai voulu avoir un enfant très tôt pour passer mes nuits à ses côtés, et non pas en boîte de nuit, à me droguer ou à me soûler. Peut-être me donner des responsabilités pour ne pas sombrer. Si je n'avais pas eu Marlowe à 19 ans, si on n'avait pas été brisés par la mort de Kate, si je n'avais pas eu à m'occuper de maman malade pendant vingt ans, ce qu'on ne pouvait pas dire, si je n'avais pas eu un second enfant à 40 ans, si je n'avais pas eu cette impression qu'il faut que je sauve tout le monde, peut-être que je me serais défoncée. Allez savoir… J'ai appris à être seule très tôt, à mettre le réveil tous les matins, à faire mon yoga, de la méditation, du sport, à écrire dans mon journal et à dessiner tous les jours. Si je n'avais pas fait tout ça, je sais que j'aurais été à deux doigts du grand n'importe quoi. Mais je reste à deux doigts…

COLLAGE : MAXIME ORIO. PHOTOS : @LOUDOILLON

HARPER'S BAZAAR : Comment vivez-vous le temps qui passe?

LOU DOILLON : On ne va pas se mentir, ce n'est pas simple. Les rides, le grain de peau qui change, les genoux qui font des bruits Rice Krispies quand on fait le salut au soleil, avoir besoin de deux jours pour se remettre d'un petit coup de trop… Mais c'est plutôt équilibré puisque d'un autre côté, on commence à se connaître mieux et dans le meilleur des cas, on a des rapports apaisés avec soi. J'apprends par exemple à ne plus confondre aimer et vouloir sauver. J'ai la chance de faire un métier qui consiste en partie à réfléchir à comment je vis les choses, les sentiments. Donc oui, on se connaît mieux. Et on s'en veut moins.

HARPER'S BAZAAR : Qu'est-ce que vous écoutez en ce moment?

LOU DOILLON : Des vieilles choses. Je réécoute Suzanne Vega, Tim Buckley pas mal, Led Zeppelin parce que je suis très obsédée par eux, PJ Harvey. Je me suis refait un petit tour de XTC. Aussi la bande des «Anglais» que j'adore, Fontaines D.C., Lola Young. On parlait d'icône, il y a tout de même les derniers albums de Paul McCartney et des Stones qui sont vachement bien.

HARPER'S BAZAAR : Vous avez écouté le dernier opus de Madonna?

LOU DOILLON : Ce n'est pas ma génération. Pour moi, Madonna, c'est ma sœur Kate en train de danser donc j'aimerai toujours Madonna à cause de l'état dans lequel ça foutait Kate! Madonna, c'est l'icône de Kate. Ceci étant dit, il y a des titres d'elle qui sont mortels. Je trouve hyper intéressants ses incarnations, ses réincarnations, la manière dont elle a traversé les époques, ce que ça renvoie de nous, à quel point les gens ont besoin de la critiquer. Ça mériterait une thèse sur ce que ça raconte de nous plus que sur ce que ça raconte d'elle d'ailleurs. Et elle est d'une curiosité géniale. Elle a été la première à faire travailler Olivier Theyskens, à bosser avec mon pote le chorégraphe Damien Jalet, à avoir samplé la voix de Charlotte sur son morceau *What It Feels Like for a Girl*, tirée de *The Cement Garden*, un film obscur de mon oncle Andrew Birkin. Elle est bluffante mais je n'ai pas un seul album d'elle.

HARPER'S BAZAAR : Vous lisez énormément, si vous deviez ne recommander qu'un seul livre dans une vie?

LOU DOILLON : Réponse impossible! Je peux vous recommander le livre du mois, l'un de ceux que je lis en ce moment, *Les Essais* de Montaigne. C'est magnifique, à garder au pied de son lit pour en picorer des passages à l'envi. Ça résonne particulièrement aujourd'hui. Il y a un appel au non-jugement, au calme, à l'amour, à la nature, au rapport au doute, au questionnement.

HARPER'S BAZAAR : Enfin Lou, imaginez un dîner idéal auquel vous pouvez convier trois personnes, célèbres ou anonymes, vivantes ou disparues, qui invitez-vous?

LOU DOILLON : Waouh! Il y a plein de filles que j'aime mais avec lesquelles je n'aurais pas forcément envie de dîner. Joan Didion par exemple. J'adore ses livres mais elle me ferait flipper je pense. Je dois me limiter à trois personnes?

HARPER'S BAZAAR : Vous pouvez rajouter une chaise si vous voulez.

LOU DOILLON : Parfait, alors j'invite tout Led Zeppelin, ça m'amuserait. Jimmy Page, Robert Plant, John Paul Jones et John Bonham et je leur demande de venir avec leurs instruments. Et même pas besoin de dîner, je serais aux anges avec un petit jam acoustique.

"Au bout des dix jours, je me suis retrouvée avec entre les mains une créature que je n'avais pas vue venir, conçue live, et qui est je pense le meilleur album que j'ai fait."

·Kat Burki·



Une crème réparatrice formulée cliniquement, conçue pour optimiser les résultats de vos soins.



COURTESY OF RHODE

HAILEY BIEBER NOUVEAU RHODE TRIP

S'il y a une personnalité qui incarne aujourd'hui l'esprit du cool californien, c'est bien Hailey Bieber. Son vestiaire, tantôt minimaliste, tantôt sophistiqué, inspire toute une génération de femmes en quête d'une élégance contemporaine. Une vision qu'elle a insufflée à Rhode, sa ligne de cosmétiques, lancée en 2022. Après des débuts qualifiés de record aux États-Unis, au Canada et au Royaume-Uni, l'enseigne s'apprête à écrire un nouveau chapitre avec son arrivée, dès septembre, dans les magasins Sephora de la plupart des pays européens. En seulement quelques années, l'entrepreneuse s'est hissée parmi les personnalités les plus influentes de l'industrie de la beauté. Portée par une communication parfaitement maîtrisée, elle a fait de Rhode un nom incontournable, jusqu'à son rachat cette année par e.l.f. Beauty pour 1 milliard de dollars. L'arrivée de Rhode chez Sephora dépasse toutefois le simple cadre d'une expansion commerciale. Elle illustre l'évolution d'une nouvelle génération de marques nées sur Internet. Alors que l'e-commerce semblait représenter l'avenir du secteur, le magasin retrouve un rôle stratégique : celui d'un lieu d'expérience, de découverte et de désir. Hailey Bieber poursuit d'ailleurs l'extension de son univers avec le lancement récent d'une collection capsule avec une marque de jeans, preuve que son esthétique a désormais vocation à s'exprimer bien au-delà de la beauté.

QUE LIRE CE MOIS-CI ?

Parmi les 461 romans de la rentrée littéraire, difficile de s'y retrouver. Pour vous aider à y voir plus clair, *Harper's Bazaar* a sélectionné quatre livres : deux romans qui explorent les liens familiaux, un premier roman aussi prometteur que bouleversant et la biographie d'une figure incontournable. De quoi commencer la rentrée du bon pied.

SECRETS DE FAMILLE

Derrière le « nous » d'une famille qui semble indissociable, Anne Godard révèle les silences, les rapports de pouvoir et les injonctions à appartenir qui finissent par fissurer les liens les plus intimes. À mesure que les souvenirs remontent, une question se pose : que reste-t-il de soi lorsque le collectif a toujours parlé à notre place ? C'est ce qu'explore Anne Godard dans *Nous aussi,* en s'attaquant à l'évidence trompeuse de ce « nous ». Dans cette grande famille, chacun hérite autant d'un patrimoine que d'une manière de penser, d'aimer et, surtout, de se taire. D'une écriture à la fois limpide et incisive, l'autrice ausculte ces mécanismes qui se transmettent de génération en génération. Elle démontre combien le collectif peut être à la fois un refuge et une prison. Le récit interroge la possibilité de se dégager d'un héritage commun sans trahir ceux qui l'ont façonné. Un roman beau à pleurer, appelé à trouver sa place dans les sélections des grands prix littéraires.

Nous aussi, *d'Anne Godard (Actes Sud).*

GRANDE VOIX

Comment raconter James Baldwin sans réduire la puissance de son œuvre à celle d'un écrivain engagé ? Déjà unanimement saluée par la presse américaine et britannique, *Baldwin. L'Amour et la Révolution* de Nicholas Boggs est la première grande biographie de Baldwin depuis plus de trente ans. De Harlem à Paris, d'Istanbul à la Provence, l'auteur retrace le parcours d'un homme dont la vie a nourri une œuvre majeure, entre amour, exil, création et combat. À la lumière de ses amitiés, de ses passions et de ses engagements se dessine le portrait d'un écrivain qui fit de la littérature un espace de résistance face aux dominations. Nicholas Boggs restitue avec finesse toute la complexité de James Baldwin : humaniste, révolutionnaire, amoureux et visionnaire.

Baldwin. L'Amour et la Révolution, *de Nicholas Boggs (Seuil), traduit de l'anglais (États-Unis) par Souad Degachi et Maxime Shelledy.*



PREMIER ROMAN

Avec *Le Contraire de la pudeur,* Bethsabée Krivoshey signe un premier roman d'une rare justesse sur l'adolescence et ses vertiges. À travers le regard d'Éli, 15 ans, envoyée en pension au début des années 2000, l'autrice capte l'intensité d'un âge où tout se vit à vif : les amitiés fusionnelles, les premiers désirs, les transgressions, mais aussi la violence des réputations et la découverte brutale de la perte. Lorsque la mère d'Éli meurt d'un cancer foudroyant, le récit devient celui d'un passage accéléré à l'âge adulte. L'écriture sensible, précise de Bethsabée Krivoshey fait entendre avec talent le tumulte des émotions adolescentes et la façon dont un deuil redessine une vie.

Le Contraire de la pudeur, *de Bethsabée Krivoshey (Plon).*

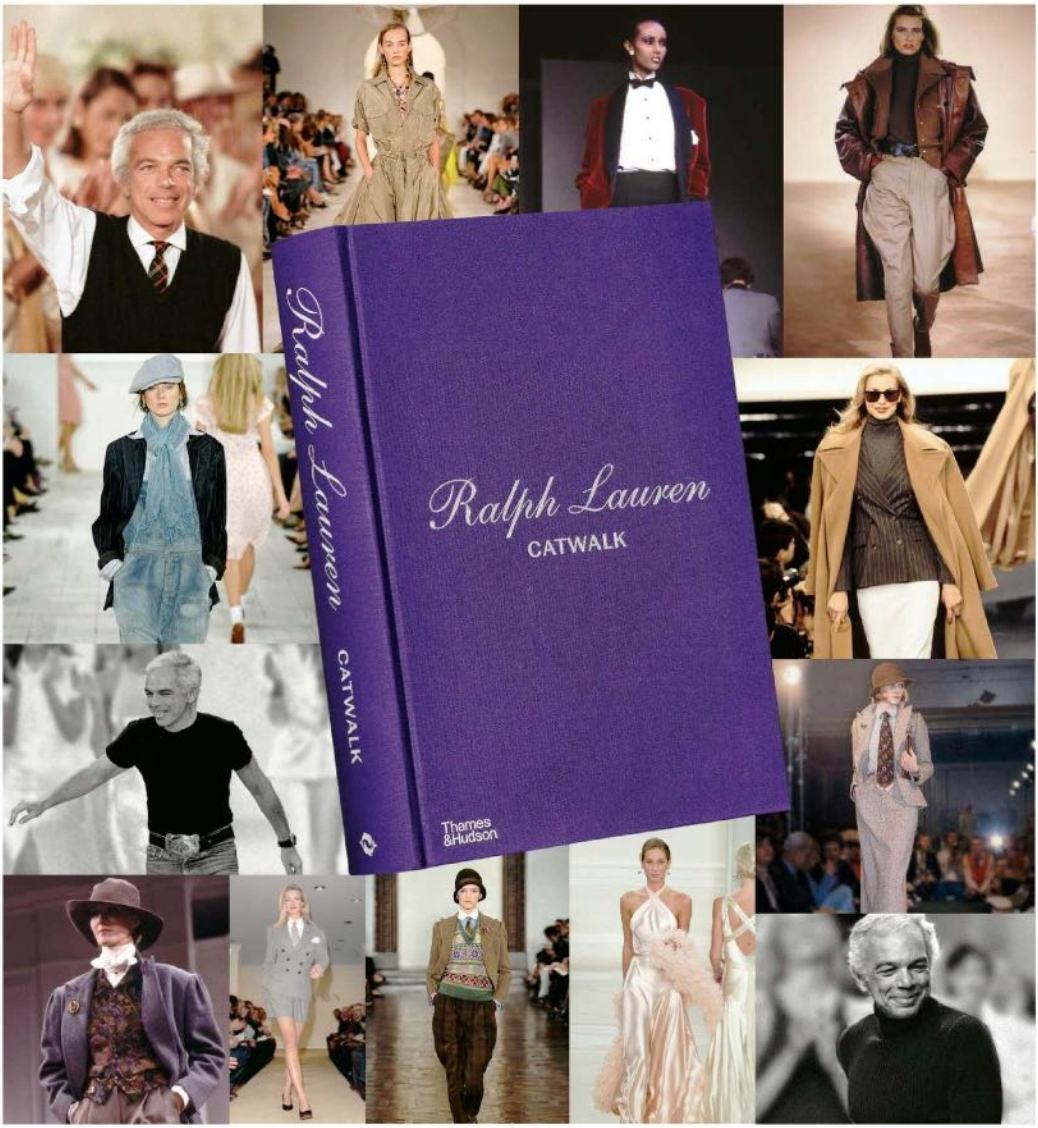
TRAGI-COMÉDIE

Avec *La Piqûre d'abeille*, l'Irlandais Paul Murray confirme qu'il est l'un des grands romanciers contemporains. Finaliste du Booker Prize, ce roman choral suit une famille au bord de la rupture dans une Irlande traversée par les incertitudes économiques, les fractures sociales et la menace climatique. Chacun des Barnes tente de sauver ce qui peut encore l'être, au prix de dénis, de mensonges et d'espoirs tenaces. Paul Murray excelle à faire cohabiter le tragique et le burlesque, l'intime et le politique. Derrière l'ampleur du récit affleure une question simple : qu'est-ce qui fait tenir une famille lorsque tout vacille ?

La Piqûre d'abeille, *de Paul Murray (Albin Michel), traduit de l'anglais (Irlande) par Pierre Demarty.*

RALPH LAUREN

UNE VIE INSPIRÉE DU STYLE EMBLÉMATIQUE AMÉRICAIN



L'OUVRAGE DE RÉFÉRENCE CONSACRÉ À PLUS DE CINQ DÉCENNIES DES COLLECTIONS FEMME DE RALPH LAUREN

Thames &Hudson

Qui était JEAN LOUIS, cet inconnu si connu ?

L'histoire inédite de ce créateur visionnaire qui a redéfini le glamour hollywoodien fait l'objet d'un beau livre chez Rizzoli.



Rita Hayworth et Jean Louis, en 1946.
Photo : Popperfoto via Getty Images

Alors qu'était récemment célébré le centenaire de sa naissance, on a revu beaucoup d'archives de Marilyn Monroe. Notamment cette scène culte du 19 mai 1962 au Madison Square Garden où elle chante au président Kennedy son fameux *Happy Birthday*, vêtue d'une robe cousue à même le corps portée sans sous-vêtements, en gaze couleur chair pour créer l'illusion de la nudité et ornée de 2500 strass et cristaux. Mais sait-on qui a créé cette merveille ? C'est Jean Louis, le secret le mieux gardé d'Hollywood. Un beau livre paraît enfin chez Rizzoli, intitulé *Jean Louis: Hollywood's Bombshell Designer*, écrit par Roger et Mauricio Padilha (déjà auteurs d'ouvrages sur Antonio Lopez et Stephen Sprouse), pour rendre hommage à l'importance de l'œuvre de ce créateur de costumes dans la Mecque du cinéma.

Né Jean-Louis Berthault en 1907 à Paris, il traverse l'Atlantique et prend la direction du département costumes de la Columbia en 1943, avant de se mettre à son compte sous le simple nom de Jean Louis (sans tiret). Autre sommet de sa carrière, dès 1946 : l'inoubliable robe fourreau en satin noir de Rita Hayworth dans *Gilda*. Au total, il a œuvré pour plus de 180 films, habillé Marlene Dietrich et Elizabeth Taylor, Judy Garland et Joan Crawford, Ginger Rogers et Kim Novak. Nommé 14 fois aux Oscars, il n'en remporta qu'un seul, pour *Une Cadillac en or massif* de Richard Quine, en 1957.

Ses créations plaisent encore aujourd'hui : Kim Kardashian a fait sensation en portant la robe de Marilyn au Met Gala en 2022. Une robe vendue aux enchères en 2016 pour 4,5 millions d'euros… Marié pendant plus de trente ans à la même femme, Jean Louis est mort à Palm Springs en 1997, à l'âge de 89 ans. Éternelles, ses robes restent visibles dans les plus grands chefs-d'œuvre de l'âge d'or hollywoodien.

Jean Louis: Hollywood's Bombshell Designer, *de Roger et Mauricio Padilha (éd. Rizzoli), disponible le 8 septembre.*



ARTÉMIS PRODUCTION / PAN CINÉMA

TOXIC AFFAIR

Avec *Si tu penses bien*, Géraldine Nakache signe un drame conjugal sombre, loin des comédies de ses débuts. Le film raconte l'histoire de Gil (Monia Chokri), qui tombe amoureuse de Jacques (Niels Schneider), un homme séduisant et rassurant. Mais derrière l'image du mari idéal se dévoile peu à peu une personnalité dominatrice, capable d'exercer une emprise psychologique sur celle qu'il prétend aimer. À travers plusieurs années de vie commune, la réalisatrice explore la mécanique des violences invisibles : le contrôle, la manipulation et la perte progressive des repères. Le titre reprend une phrase du film – « si elle pense bien, il ne lui arrivera que du bien » – qui devient finalement le symbole d'une illusion dangereuse. Comment reconnaître une relation toxique lorsque celle-ci s'installe progressivement sous les apparences de l'amour ? *Si tu penses bien* marque une évolution artistique majeure (et réussie) pour la réalisatrice.

Si tu penses bien, *de Géraldine Nakache, avec Monia Chokri et Niels Schneider, en salle le 16 septembre.*

TOUT EN COURBES

Au musée Fabre, à Montpellier, les formes de Pierre Paulin reprennent vie avec une rétrospective qui lui est consacrée. Il suffit d'observer ses fauteuils aux courbes audacieuses pour comprendre que cet esthète, disparu en 2009, a inventé un design chaleureux, démocratique, définitivement moderne, où confort et esthétique ne font qu'un. L'innovation stylistique de Paulin se fait l'écho des mutations sociales et culturelles des Trente Glorieuses. Des célèbres assises – Mushroom, Ribbon, Tongue – aux ensembles conçus pour le Mobilier national et les appartements privés de Georges Pompidou à l'Élysée, l'exposition montre un créateur qui pensait l'espace comme une expérience totale et dont l'audace aura donné une silhouette au futur.

Le Design selon Pierre Paulin (1927 – 2009), *exposition au Musée Fabre (Montpellier), jusqu'au 1er novembre.*



Pierre Paulin, le Fumoir du palais de l'Élysée (1971-1972). *Photo :* Christophe Ruiz Musée Fabre Métropole Montpellier



Igby Rigney et Kaia Gerber. *Photo :* courtesy of FX

HORRIFIQUE

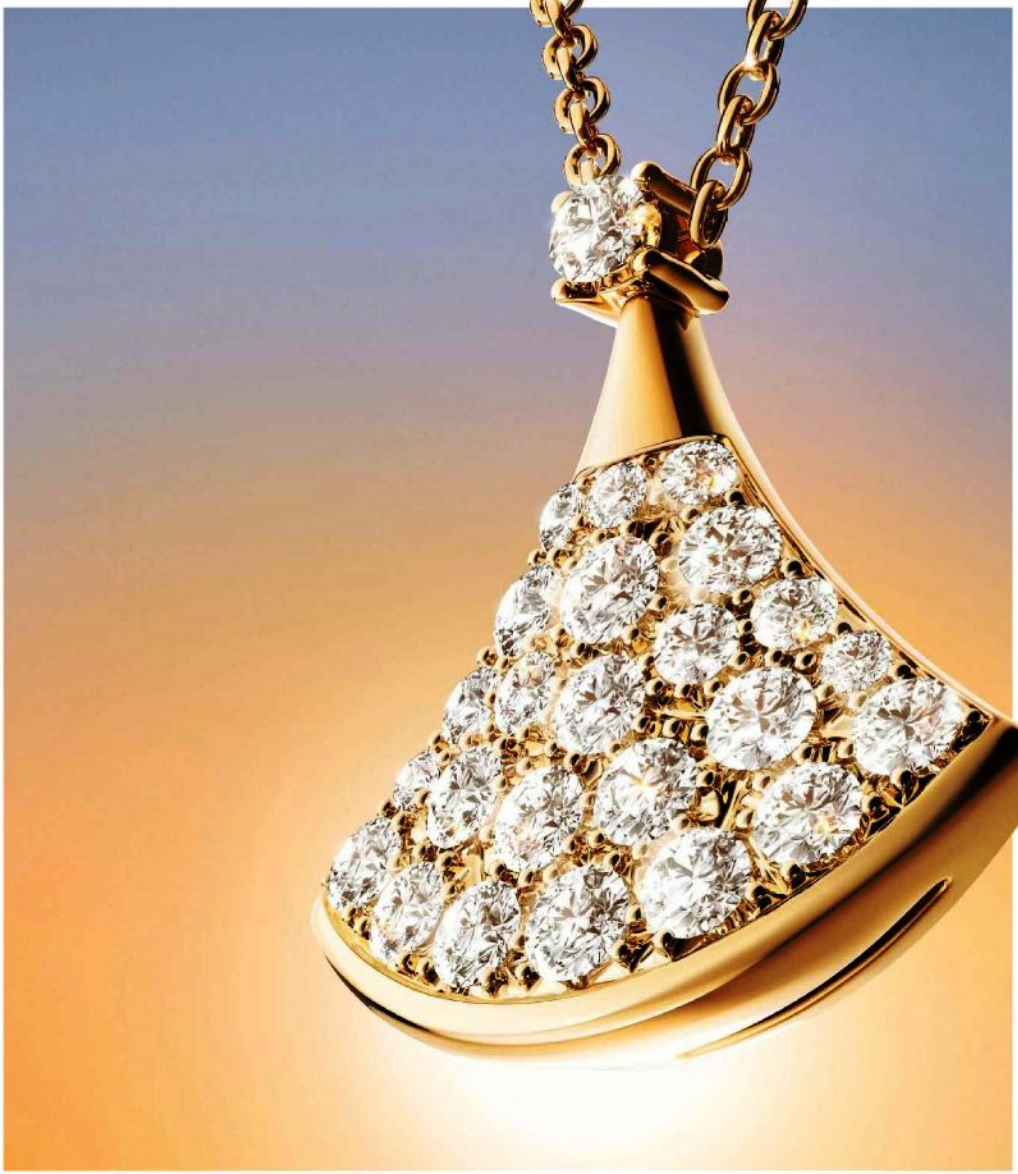
Pour un numéro « icônes », l'affiche de cette série est pour le coup iconique. Le best-seller d'origine n'est rien moins que le vénéneux *The Shards (Les Éclats)*, de Bret Easton Ellis, qui avait captivé en 2023 avec une avalanche de meurtres commis parmi une bande de riches lycéens des années 80 à Los Angeles. C'est le prolifique Ryan Murphy qui s'est collé à l'adaptation en série (Disney+). Au casting, deux nepo babies : Kaia Gerber, fille de Cindy Crawford, et Homer Gere, fils de Richard Gere, qui donneront la réplique à Evan Rachel Wood, Igby Rigney, Hayes Warner et Graham Campbell. Ça va saigner.

The Shards, *avec Kaia Gerber, disponible sur Disney+.*

UNE ICÔNE



ÉTERNELLE



BVLGARI

ROMA 1884

COLLECTION DIVAS' DREAM



THE LOST TOUR 2026

Fan du premier album de Phoebe Bridgers, le photographe Gregory Crewdson a signé le visuel de la tournée *The Lost Tour 2026*.

FOLK VIBES

Il aura fallu six années pour que Phoebe Bridgers donne suite à son deuxième album, l'acclamé *Punisher*. Entre-temps, l'Américaine aura été occupée par boygenius, son groupe formé avec Lucy Dacus et Julien Baker, et quelques autres quêtes secondaires qui l'ont installée parmi les meilleures songwriteuses du moment. Son nouveau disque, *Lost Weekend*, convoque le producteur star Jack Antonoff ainsi qu'Alex G, Caroline Shaw ou ses comparses de boygenius. En résulte un curieux mélange d'intimité et de grandiloquence dans sa production qui ne serait pas sans rappeler l'approche d'une Billie Eilish. Une collection de trésors mélodiques hérités d'Elliott Smith transformés en folk de stade à crier à gorge déployée et à pleurer dans son lit.

Lost Weekend, *de Phoebe Bridgers (Dead Oceans), disponible. En concert le 4 décembre à l'Adidas Arena (Paris 18e).*



Un modèle Charles Jourdan, issu de la collection privée du designer Olivier Jault. © Printemps

À PIED D'ŒUVRE

Après le sac et la veste, c'est au tour de la chaussure de passer sur le divan. Avec *Pas à pas,* le Printemps poursuit son exploration des grands objets du vestiaire en consacrant une exposition à cet accessoire du quotidien, vieux de plus de 5500 ans. À travers plus de 200 pièces, des sabots populaires aux créations de Martin Margiela ou de Roger Vivier, le parcours fait dialoguer mode, design et artisanat. Ici, l'exubérance s'exprime jusque dans les noms, à commencer par la Super Elevated Ghillie de Vivienne Westwood. Plus loin, une ballerine à la silhouette épurée révèle, sous sa semelle rouge carmin signature, tout l'univers de Christian Louboutin, sublimé par l'objectif de David Lynch. Conçue comme un cabinet de curiosités, l'exposition mêle sculptures, dessins et créations sonores. Et rappelle qu'un simple petit soulier concentre des enjeux de pouvoir, d'identité, de distinction sociale et, bien sûr, de séduction.

Pas à pas, *exposition au Printemps, sous la coupole (Paris 9e), du 9 septembre au 28 octobre.*

VIVE LA REINE !

Vingt ans après sa sortie, *Marie-Antoinette* revient là où tout a commencé : à Versailles. Au Petit Trianon, le château consacre une exposition au film de Sofia Coppola, dont l'audace esthétique a profondément renouvelé l'image de la dernière reine de France. Loin du biopic classique, la réalisatrice racontait l'histoire d'une ado propulsée dans un univers dont elle ne maîtrisait ni les codes ni les règles. Une plongée au cœur de la psyché juvénile, partagée entre fêtes sur une BO cinq étoiles et spleen. Costumes, chaussures (la fameuse paire de Converse), story-boards, décors et scénarios annotés dévoilent les coulisses d'un film devenu culte.

Marie-Antoinette, *exposition au Petit Trianon (château de Versailles), du 22 septembre 2026 au 24 janvier 2027.*



SONY PICTURES

Kirsten Dunst, la plus rock des Marie-Antoinette.



SONY MUSIC

ÂME SOUL

Il suffit d'une voix puissante, d'un flow inimitable et d'une silhouette devenue l'un des symboles du hip-hop des années 90 pour convoquer un nom : Lauryn Hill. Figure discrète de la musique contemporaine, l'artiste fera son grand retour à Paris en septembre pour un concert très attendu, rappelant à quel point chacune de ses apparitions demeure un événement. Révélée au sein des Fugees avant de signer en 1998 *The Miseducation of Lauryn Hill*, album devenu classique absolu, elle a imposé une écriture, à la croisée du rap, de la soul, du reggae et de l'introspection. Récompensé par cinq Grammy Awards, ce disque n'a jamais cessé d'influencer les artistes qui lui ont succédé, de Beyoncé à Kendrick Lamar ou Alicia Keys, qui ont tous salué l'empreinte laissée par sa fusion singulière entre rap, soul et confession intime.

Lauryn Hill, *en concert le 2 septembre à l'Accor Arena (Paris 12e).*



Wolfgang Tillmans, *Lighter, Purple, Green* (2025). Courtoisie de la Galerie Chantal Crousel, Paris

HORS-CHAMP

Icône de la photo contemporaine, Wolfgang Tillmans (lauréat du prestigieux Turner Prize en 2000) est autant célébré dans les musées que dans la culture pop. De ses portraits de la jeunesse berlinoise aux photographies qui composent la pochette de *Blonde*, l'album de Frank Ocean, son regard a durablement façonné notre imaginaire visuel. Professeur invité aux Beaux-Arts de Paris pour l'année 2025–2026, il propose d'explorer un ensemble d'images, le plus souvent distinctes de son travail artistique, constituant une forme de bloc-notes visuel. Ces regroupements, ordonnés selon des typologies telles que « How Things Age » ou « Corners », offrent des clés de lecture des processus de pensée et de la perception de l'artiste. La galerie Chantal Crousel, à Paris, accueille ses dernières œuvres.

Glade / Clairière, *exposition de Wolfgang Tillmans à la galerie Chantal Crousel* (Paris 3e), *du 5 septembre au 10 octobre.*

COLLECTOR

Le Musée des Arts décoratifs célèbre les 40 ans de sa section consacrée à la mode en exposant 40 silhouettes mythiques issues de ses expositions à succès. De l'ébauche du croquis aux dernières finitions, chaque création dévoile les coulisses de sa conception et raconte une histoire de savoir-faire, d'innovation et de création. On y admire ainsi une robe de Madeleine Vionnet de 1938, les silhouettes sculpturales de Christian Dior ou les audaces surréalistes d'Elsa Schiaparelli. Le parcours rend aussi hommage à l'Union française des arts du costume, dont les dons exceptionnels ont contribué à faire du musée une référence dans la conservation du patrimoine de mode.

Look ! 40 ans de mode au musée, *exposition au Musée des arts décoratifs (Paris 1er), du 30 septembre 2026 au 4 avril 2027.*



Une mannequin porte une robe Christian Dior par Marc Bohan (1987), à l'occasion de l'exposition *Hommage à Christian Dior* au musée des Arts décoratifs. © Getty Images



Paul Cézanne, *Pommes et Biscuits* (1880).
© GrandPalaisRmn (musée de l'Orangerie) / Franck Raux

PRÉCURSEUR

Que reste-t-il de Paul Cézanne, disparu en 1906? C'est à cette question que répond *Cézanne et nous,* une exposition qui révèle la vitalité intacte de son héritage. Le parcours met en relief ses recherches sur la couleur, la lumière, la construction de l'espace et la perception à travers des œuvres modernes et contemporaines qui prolongent, déplacent ou contestent les révolutions picturales lancées par le peintre aixois. Sans lui, difficile d'imaginer les audaces cubistes de Picasso ou de Braque, les décompositions de Mondrian, certains paysages de Hockney ou Joan Mitchell. Au prisme de ce dialogue entre les générations se dessine le portrait d'un artiste dont l'œuvre reste en mouvement, chaque époque y puisant une nouvelle façon de regarder le monde.

Cézanne et nous, exposition au Grand Palais (Paris 8e), du 23 septembre au 17 janvier 2027.

DANS LE VISEUR

En septembre, dans le sillage de la Mostra de Venise, le Toronto International Film Festival (TIFF) s'impose comme un rendez-vous incontournable du 7e art. Créé en 1976 comme une célébration du cinéma, il proposait au public de découvrir des films venus des festivals du monde entier. Au fil des décennies, le TIFF a grandi jusqu'à devenir l'un des carrefours importants du cinéma international, avec le soutien de partenaires culturels majeurs comme Rolex. Il occupe désormais, de manière officieuse, une place stratégique dans la course aux Oscars. Nombre de films primés ou remarqués à Toronto poursuivent ensuite leur trajectoire jusqu'à Hollywood, à l'image de *Hamnet* de Chloé Zhao, présenté ici l'année dernière avant de figurer parmi les grands gagnants de la saison des récompenses. Cette année, *Always Lalisa,* documentaire consacré à Lisa (ci-contre), superstar de Blackpink, sera dévoilé en première mondiale.

Toronto International Film Festival, *du 10 au 20 septembre.*



©LALALISA_M

FRAGILITÉS

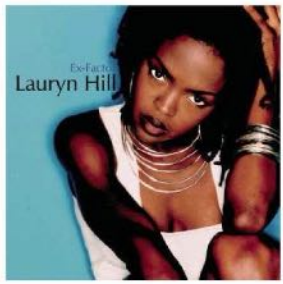
Après *Pupille* et *Je verrai toujours vos visages*, Jeanne Herry poursuit son exploration des failles contemporaines avec *Garance,* portrait d'une jeune comédienne, fêtarde, qui brûle la vie par les deux bouts. Porté par Adèle Exarchopoulos (ci-contre), illuminant chaque scène par son jeu infiniment juste, le film, présenté en compétition au dernier Festival de Cannes, suit huit années de dérives, d'élans amoureux et de reconstructions, sans jamais céder au misérabilisme. Loin des clichés, la réalisatrice montre l'alcoolisme dans ce qu'il a de plus insidieux : une emprise qui se confond avec le quotidien, retarde la prise de conscience et enferme peu à peu dans la honte.

Garance, *de Jeanne Herry, avec Adèle Exarchopoulos, en salle le 23 septembre.*

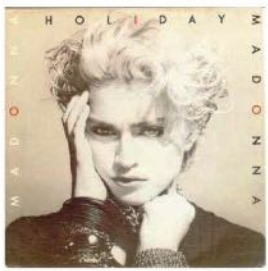


© Copyright 2026 Trésor Films – Chi-Fou-Mi Productions – Studiocanal – France 3 Cinéma – Artémis Productions













LA PLAYLIST BAZAAR

ICÔNES

Artistes d'un seul titre culte ou d'une carrière pavée de disques de diamant, voici en une trentaine de standards une sélection d'icônes pop, rap et soul élues (sans en venir aux mains) par la rédaction.

[1] *Billie Eilish* – **BLUE** [2] *Madonna* – **HOLIDAY** [3] *Amy Winehouse* – **BACK TO BLACK** [4] *Diana Ross* – **UPSIDE DOWN (1993 REMIX)** [5] *Robyn* – **DANCING ON MY OWN** [6] *Sade* – **THE SWEETEST TABOO** [7] *Mylène Farmer* – **CALIFORNIA** [8] *Grace Jones* – **SLAVE TO THE RHYTHM (12″ EXTENDED REMIX)** [9] *Adele* – **ROLLING IN THE DEEP** [10] *Kate Bush* – **BABOOSHKA** [11] *Dusty Springfield* – **SPOOKY** [12] *Lauryn Hill* – **EX-FACTOR** [13] *Britney Spears* – **I'M A SLAVE 4 YOU** [14] *Amanda Lear* – **FASHION PACK** [15] *Mina* – **ANCORA, ANCORA, ANCORA (MARK RONSON REMIX)** [16] *Kim Carnes* – **BETTE DAVIS EYES** [17] *Tina Turner* – **PRIVATE DANCER** [18] *Aya Nakamura* – **POOKIE** [19] *Charli XCX* – **360** [20] *Primal Scream & Kate Moss* – **SOME VELVET MORNING** [21] *Françoise Hardy* – **LA QUESTION** [22] *Sinéad O'Connor* – **NOTHING COMPARES 2 U** [23] *Donna Summer* – **LOVE TO LOVE YOU BABY (12″)** [24] *Whitney Houston* – **SAVING ALL MY LOVE FOR YOU** [25] *Lana Del Rey* – **BLUE JEANS** [26] *Björk* – **BIG TIME SENSUALITY (THE FLUKE MAGIMIX)** [27] *Missy Elliott* – **ONE MINUTE MAN** [28] *Jeanette* – **PORQUE TE VAS** [29] *Janet Jackson* – **GOT 'TIL IT'S GONE** [30] *Candi Staton* – **SUMMERTIME WITH YOU** [31] *Marlena Shaw* – **I JUST DON'T WANT TO BE LONELY** [32] *Spice Girls* – **WANNABE**

KING OF POP

Agitateur de couleurs et de «sexyness», esprit aussi pétillant que politiquement engagé, Patrick Kelly a su insuffler de la joie dans la mode parisienne des années 80 et devenir une référence pour toute une génération qui lui a emboîté le pas. Disparu prématurément du sida en 1990, le créateur afro-américain fait l'objet d'un passionnant documentaire à venir.

par Olivier Nicklaus





Photos : (Ouverture) Photograph by Oliviero Toscani / © Patrick Kelly Estate / Image Randy Dodson, courtesy of the Fine Arts Museums of San Francisco. (Avec G. Jones) Credit: colaimages / Alamy Stock Photo. (Défilé) Victor Virgile / Gamma-Rapho

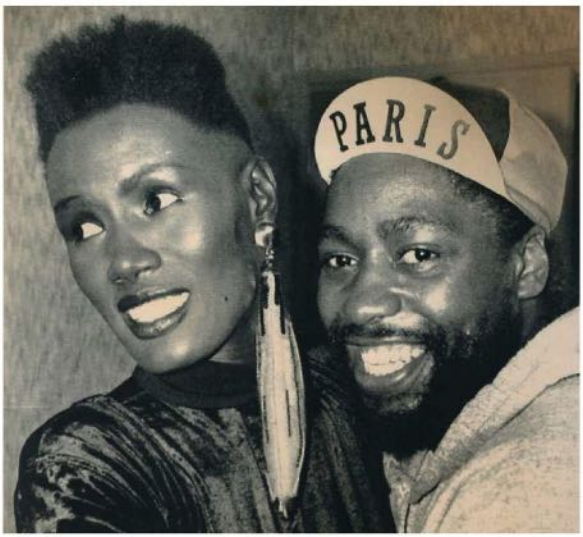
Il y a quelque chose de Virgil Abloh dans le parcours de Patrick Kelly sur la scène de la mode. Tous deux créateurs afro-américains, ils ont conquis les podiums parisiens, et suscité un véritable engouement aussi bien chez les fashionistas que pour toute une communauté enthousiaste à l'idée que la mode s'ouvre enfin à la diversité. Ils ont tous deux brutalement disparu au moment où leur carrière s'envolait. Mais la comparaison s'arrête là : Virgil Abloh s'est imposé dans les années 2000 et Patrick Kelly dans les années 80.

Le petit Patrick naît en 1954 dans le Mississippi – alors considéré comme l'État américain le plus raciste –, au sein d'une famille modeste. S'intéressant à la mode dès le lycée, il apprend à dessiner avec sa grand-mère et à coudre avec sa tante. Il débute comme vendeur dans un magasin de vêtements vintage d'Atlanta, où il commence peu à peu à retravailler des pièces de grandes maisons, puis à proposer ses propres créations. Dynamique, il ouvre sa première boutique, défile à Atlanta, soutenu par la future top model, alors émergente, Iman (pas encore mariée à David Bowie), crée une agence de mannequins et lance déjà sa première ligne, baptisée Longboy.

C'est une autre mannequin, Pat Cleveland, figure des podiums des années 70, qui va faire basculer son destin. Elle l'encourage dans un premier temps à s'installer à New York en 1979. Mais la greffe ne prend pas. Pat Cleveland, qui défile à Paris, aussi bien pour Yves Saint Laurent que pour Karl Lagerfeld chez Chloé, le convainc alors de venir dans la capitale française, qui se trouve être aussi la capitale mondiale de la mode. Un an plus tard, en 1980, c'est chose faite. Et c'est là que se produit l'étincelle. Sur une scène parisienne alors dominée par les jeunes créateurs Montana, Mugler ou Gaultier, Patrick Kelly sait imposer sa touche : des robes en jersey fluides aux couleurs vives, ornées de boutons et de nœuds colorés, en clin d'œil au style sophistiqué des femmes du Sud de son enfance. Un style reconnaissable au premier regard, quelque part entre Azzedine Alaïa et Jean Paul Gaultier, mais comme passé comme dans un shaker de couleurs pop et de détails qui donnent le sourire.

À l'époque, le modèle de référence pour réussir dans la mode est le duo Yves Saint Laurent-Pierre Bergé. Et c'est à Paris que Patrick va rencontrer son Pierre Bergé : il s'appelle Bjorn Amelan, représente alors des photographes, mais va bientôt devenir le gestionnaire de l'entreprise naissante de Patrick qui crée désormais sous son nom. Au début des années 80, Kelly vend ses créations dans une boutique à la mode : Victoire, située 10 place des… Victoires, où il présentera son premier défilé parisien. Le véritable break a lieu en février 1985 lorsque le magazine *Elle* lui consacre six pages, aujourd'hui iconiques. Les stars commencent à s'habiller en Patrick Kelly : Grace Jones, Madonna, Paloma Picasso, Lady Diana, et, plus surprenant, l'actrice mythique Bette Davis, qui en citant son nom à la télévision dans le *David Letterman Show* donne un sérieux coup de pouce à sa carrière. Toutes s'arrachent son prêt-à-porter de luxe à base de jupes en tulle aux couleurs de l'arc-en-ciel, de minirobes incrustées de sequins et d'imprimés colorés, flanquées de papillons en vison. L'affaire prend de l'ampleur en 1987 quand le conglomérat de mode américain Warnaco signe un accord avec lui pour fabriquer ses vêtements. Ses créations sont distribuées dans le monde entier, et les ventes atteignent alors les 7 millions de dollars. Parallèlement, il obtient la reconnaissance de ses pairs lorsqu'il est admis, en 1988, au sein de la Chambre syndicale du prêt-à-porter, grâce au soutien de Sonia Rykiel, autre fée. Premier Américain à y être intégré, cela lui permet de défiler au Louvre. Plus que jamais, Patrick Kelly est alors pris au sérieux. Mais ce n'est pas parce qu'il accède à cette plateforme qu'il se détourne de ses origines ou de sa fantaisie. Au contraire.

Car derrière le fun, les imprimés « cartoon » et les boutons colorés, il y a un sens plus politique dans le travail de Patrick Kelly, et c'est peut-être ce qui est le plus passionnant dans son héritage, vu d'aujourd'hui. Il s'attaque en effet aux stéréotypes de l'iconographie raciste occidentale, quitte à risquer l'incompréhension. Qui aujourd'hui oserait envoyer sur le podium une jupe banane inspirée par Joséphine Baker, un soutien-gorge en pastèque ou des robes portant un imprimé « blackface » ? Comme l'écrivait la grande critique de mode afro-américaine Robin Givhan dans le *Washington Post* en 2004 : « Toute contribution durable de Patrick Kelly au vocabulaire de la mode est dominée par l'importance singulière de son appartenance ethnique. Kelly était afro-américain, et ce fait a joué un rôle prépondérant dans ses créations, dans la façon dont il les a présentées au public et dans la façon dont il interagissait avec son audience. Aucun autre créateur de mode de renom n'a été aussi inextricablement lié à sa race et à sa culture. Et aucun autre créateur n'a exploité ces deux éléments avec autant de détermination. » Inclusif avant l'heure, il déclare au magazine *People* en 1987 : « Je crée des vêtements pour les femmes grosses, les femmes maigres, toutes sortes de femmes. Mon message est le suivant : vous êtes belle telle que vous êtes. » Et comme pour joindre le geste à la parole, en mars 1987, il fait défiler une mannequin enceinte de huit mois.





Avec Grace Jones, en 1989. Des sourires encore sur le podium du défilé printemps-été 1989. En ouverture : deux campagnes publicitaires signées Oliviero Toscani (collections printemps-été 1988 et automne-hiver 1989-90), images issues de l'exposition *Patrick Kelly, Runway of Love* qui s'est tenue au De Young Museum de San Francisco, du 23 octobre 2021 au 24 avril 2022.

C'est son moment. Il pose pour Pierre et Gilles. Fait défiler toutes les plus belles mannequins noires : Grace Jones, Pat Cleveland, Katoucha, et même une certaine Naomi Campbell, qui commence alors à se faire un nom. On se souvient d'elle en short et veste de tailleur à pois avec de larges fleurs rouges imprimées. Un créateur aussi libre, aussi souriant, et qui obtient un tel succès : on ne voit pas alors ce qui pourrait arrêter Patrick Kelly. En 1989, il est au faîte de sa carrière : il multiplie les collaborations, dont l'une avec Benetton, d'autres pour de la lingerie, des parfums et même des vêtements pour homme. Mais, en août 1989, le styliste tombe malade : il a été rattrapé par le sida, maladie mortelle à l'époque. Espérant une rémission, il garde le secret sur sa pathologie le plus longtemps possible. Hélas, il ne peut achever les préparatifs de son défilé d'octobre 1989. La rumeur commence à circuler et la sanction tombe : Warnaco rompt son contrat avec lui. Patrick meurt le 1er janvier 1990, entouré de son compagnon Bjorn Amelan et de sa mère. À son enterrement au Père Lachaise, la féministe Gloria Steinem, cliente et amie, conclut son discours en déclarant : « Au lieu de nous diviser avec de l'or et des bijoux, il nous a unis avec des boutons et des nœuds. »

En se promenant au Père Lachaise aujourd'hui, on repère facilement sa tombe, ornée de ses emblématiques boutons colorés. Mais la mode ne l'a pas oublié. Une première rétrospective lui est consacrée à Brooklyn en 2004. Puis une autre dix ans plus tard à Philadelphie. La plus récente s'est tenue à San Francisco en 2021. Cette année sort un documentaire réalisé par les Horne Brothers, intitulé *Love, Patrick : Nothing is Impossible*, donnant notamment la parole à Bjorn Amelan, et dans lequel Virgil Abloh avait accepté d'intervenir, avant de mourir lui aussi prématurément. Mais le plus gai pour voir la mode de Patrick Kelly, ce sont les tapis rouges où les stars lui rendent régulièrement hommage : Beyoncé a porté une mini-robe noire aux épaules audacieuses avec des boutons dorés cousus dans un bustier en forme de cœur pour un dîner privé avec d'anciens membres de Destiny's Child, tandis que Miley Cyrus osait récemment l'un des ensembles les plus effrontés du créateur – une robe ornée d'une tour Eiffel en strass. Quant au styliste de Zendaya, Law Roach, il a réussi à se procurer une robe à fleurs sang-de-bœuf que l'actrice d'*Euphoria* a choisie pour une after party du Met Gala.

Des créations qui donnent à chaque fois le sourire. Ça tombe bien : sur toutes les photos et archives de l'époque, Patrick Kelly, souvent en salopette en jean et portant une casquette « Paris », arbore un large et lumineux sourire.

Love, Patrick: Nothing is Impossible, *un documentaire des Horne Brothers, avec Bjorn Amelan, Virgil Abloh, à venir.*

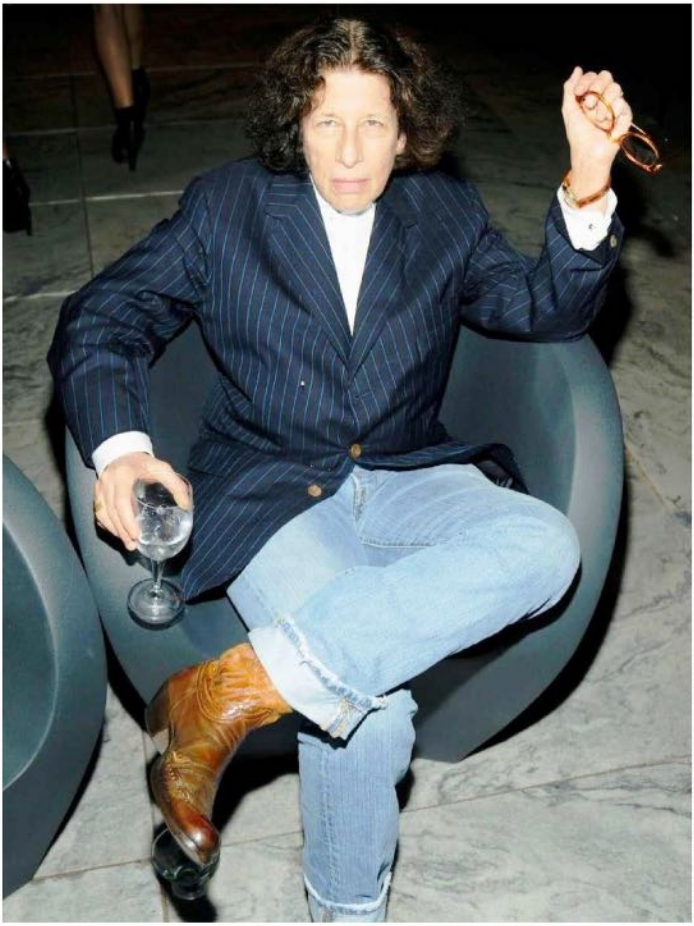
LES ICÔNES

interview
Olivier Nicklaus

Esprit vif-argent à rebours du politiquement correct, inénarrable New-Yorkaise, 75 ans au compteur mais le verbe toujours haut, Fran Lebowitz est aussi irrésistible en interview que dans ses livres.

ULTIME FIGURE de l'intelligentsia new-yorkaise, Fran Lebowitz a un destin particulier. Elle n'a publié que deux livres, l'un en 1978 et l'autre en 1981, et pourtant son aura n'a cessé de se démultiplier au fil des décennies. Son ami Martin Scorsese lui a donné deux gros coups de pouce avec un premier documentaire, *Public Speaking*, en 2010 sur HBO, suivi, onze ans plus tard, et cette fois sur Netflix, de *Fran Lebowitz, Si c'était une ville*. Deux énormes succès populaires qui ont fait d'elle une star pour plusieurs générations. Et elle surfe désormais sur cette notoriété en remplissant des salles dans le monde entier avec des discussions sur scène, suivies de questions-réponses avec le public. C'est ainsi que gagne sa vie celle qui n'a (quasiment) plus rien publié depuis 1981. Elle s'apprête à monter sur la scène de la Salle Pleyel, à Paris, le 28 octobre, pour une discussion en anglais qui se jouera, comme les autres, à guichets fermés. Dans un paysage culturel saturé d'experts autoproclamés et de beaux parleurs, Fran Lebowitz s'est imposée comme l'une des commentatrices sociales les plus piquantes et perspicaces de notre époque. Elle porte, à travers ses essais et ses interviews, un regard acide sur l'actualité et les médias. Les touristes, les tapis de récupération des bagages, l'après-rasage, les adultes en rollers, les enfants qui parlent français ou encore quiconque affiche un bronzage excessif : autant de sujets sur lesquels l'autrice, fidèle à son franc-parler, se révèle intarissable. C'est donc un plaisir de l'écouter se prêter à un entretien exclusif pour notre numéro « icônes ».

Fran Lebowitz lors d'une soirée en l'honneur de Ron Arad au MoMA, en 2009.



Billy Farrell / Patrick McMullan via Getty Images

DE FRAN LEBOWITZ

HARPER'S BAZAAR : Commençons par le cinéma : qui sont vos icônes dans ce domaine ?

FRAN LEBOWITZ : Icône, ce n'est pas un mot que j'emploierais. Je sais que tout le monde l'utilise aujourd'hui, mais en anglais américain, c'est une erreur de tout qualifier d'iconique car ce terme est censé évoquer l'art religieux que vous pouvez voir dans les églises. Peut-être qu'en français il a un sens différent. Pour ce qui concerne le cinéma, le problème, c'est que je suis vieille et que j'ai vu un million de films. Assurément trop vieille pour avoir des films préférés. Après, évidemment que Martin Scorsese est l'un de mes réalisateurs préférés. Aucun de nous deux ne se souvient de notre rencontre. La seule chose sur laquelle on soit d'accord, c'est que ça devait être à une soirée. Je suis allée à beaucoup plus de soirées que Marty, ce qui explique qu'il ait fait autant de films, et moi si peu de livres. Et les quelques fois où je l'ai vu, on a passé la soirée entière à discuter. Je suis persuadée qu'il a dans la tête toutes les scènes de tous les films. Parfois je regarde sa tête, qui a une taille plutôt normale, et je me demande comment autant de références peuvent être stockées là-dedans. Un jour, je lui racontais une histoire qui m'était arrivée, et il m'a dit : « C'est exactement ce qui arrive à Buster Keaton dans la quatrième scène de la deuxième bobine dans *Sherlock Junior :* il regarde une vitrine de bonbons et ne sait lesquels acheter à sa copine. Tu t'en souviens ? » Je l'ai regardé et lui ai répondu : « Non, je ne m'en souviens pas, c'est un film muet de 1924 ! » Il a tenu à ce qu'on regarde le film ensemble et il avait raison ! C'est une expérience géniale de regarder un film avec lui, parce qu'il vous pointe des milliers de choses que vous n'auriez pas vues.

HARPER'S BAZAAR : Pour finir avec Martin Scorsese, on peut d'ailleurs dire de lui qu'il a fait de vous une icône.

FRAN LEBOWITZ : Il y a eu ce premier film, *Public Speaking*, pour HBO en 2010. À peine l'avait-on fini que Martin, qui prépare toujours plusieurs films en même temps, voulait qu'on en fasse un autre. Je n'y ai pas prêté attention, jusqu'à ce qu'il revienne me voir des années plus tard. Il était alors en négociations avec Netflix pour un gros projet, et ce malin leur a fait acheter dans le même deal cette série avec moi. Donc, oui, clairement, je suis un milliard de fois plus connue depuis. Moi, je n'ai pas Netflix puisque je n'ai pas le WiFi. Aucun intérêt, moi ce que je préfère faire, c'est lire. Mais cette histoire m'a quand même fait mesurer à quel point Netflix est planétaire car j'ai maintenant des fans partout dans le monde. En plus, la série est sortie pendant le confinement. Et, apparemment, cette année-là, le monde entier sauf moi a regardé Netflix. Voilà, donc le Covid a été horrible pour des tas de gens, mais pour moi, ça a plutôt bien tourné. Cela dit, ils ont mis un temps fou à me payer. Finalement, ils m'ont donné la raison : Netflix est présent dans 192 pays, et il fallait attendre qu'ils aient fini de traduire la série dans les 192 langues, pour qu'ils la diffusent et que je sois enfin payée. Ça a boosté mes discussions publiques. Je fais ça depuis l'âge de 27 ans aux États-Unis et au Canada. Maintenant, je tourne aux quatre coins du monde ! Pareil pour mes livres : l'un est sorti en 1978, l'autre en 1981. À Paris, par exemple, ils se vendaient bien mais en anglais. Un jour, j'ai demandé pourquoi ils n'étaient pas traduits en français, et on m'a répondu : « Oh, mais ils sont intraduisibles. » Après Netflix, soudain ils étaient apparemment devenus traduisibles puisqu'ils l'ont été ! Lors d'un séjour à Paris, j'ai déjeuné avec le type qui s'était occupé de la traduction et je lui ai demandé comment il avait fait. Il m'a répondu : « J'en ai inventé la moitié. » Finalement, je dois être bel et bien intraduisible.

HARPER'S BAZAAR : Quelles sont vos icônes en mode ?

FRAN LEBOWITZ : Si je suis honnête, Yves Saint Laurent. Bon, selon moi, les créateurs de mode ne sont pas des artistes, parce que les vêtements ont une fonction, et que dans mon ordre des choses, l'art ne doit pas en avoir. Mais je me souviens d'être allée à des défilés Saint Laurent il y a cent ans, et quand même, sa mode, c'était quelque chose. Comme vous le savez sans doute, j'adore les vêtements. J'ai assisté à beaucoup de défilés de mode. Puis j'ai arrêté quand ils sont devenus trop populaires. Un jour, j'étais invitée à un défilé à 10 heures du matin, et là, un gamin a renversé sa bière sur moi. Je me suis dit : « C'est fini pour moi. On est à un match de hockey ou quoi ? » Ce n'est plus ce que c'était. La preuve : il y a trop d'hommes hétérosexuels désormais aux défilés. Vous savez, j'ai connu l'époque où il n'y avait pas de designers américains : ils venaient en Europe pour copier.

HARPER'S BAZAAR : Et Karl Lagerfeld ?

FRAN LEBOWITZ : Oh, j'adorais Karl. On avait une passion en commun : les livres. C'était un bibliophile fou, sa bibliothèque faisait la taille d'un quartier, avec un million de bouquins. À chaque fois qu'il venait à New York, on dînait ensemble. Il a eu la délicatesse de publier au sein de sa maison d'édition mes deux bouquins dans un joli coffret. Je l'adorais, mais la vérité c'est que je n'ai jamais porté ses vêtements. Son drame, c'est d'être né à trois ans d'écart d'Yves Saint Laurent : comment voulez-vous rivaliser quand il y a un Saint Laurent dans votre génération ?

HARPER'S BAZAAR : Et en art, quelles sont vos icônes ?

FRAN LEBOWITZ : Il y a tellement d'artistes que j'aime… Cela dit, pas autant que ceux que je n'aime pas ! J'aime Calder, j'aime Picasso. Mais en même temps, qui n'aime pas Picasso ? Qui je n'aime pas ? Andy Warhol ! Oui, je sais, je suis la seule. Déjà, il y en a trop. Il y en a partout à New York. Tout le monde en possède sauf moi. À vrai dire, j'en avais mais je les ai vendus deux semaines avant sa mort, pour environ 12 dollars. Une très mauvaise affaire puisque sa cote a grimpé en flèche après sa disparition. Mais j'étais à un grand dîner à New York chez un type qui devait avoir douze Warhol. Et tout à coup, j'ai eu un flash : je me suis dit que j'en avais marre. Plus vous les regardez, moins vous avez à voir.

HARPER'S BAZAAR : Vous rejetez tout, même ses aphorismes ? Que pensez-vous par exemple de sa phrase : « Faire de bonnes affaires est le plus bel art qui soit » ?

FRAN LEBOWITZ : C'est le genre de phrase qu'il disait pour attirer l'attention. Mais ce n'est tout simplement pas vrai. Ça a l'air drôle. Or pour moi, pour que quelque chose soit vraiment drôle, il faut que ce soit vrai. Or vous croyez réellement qu'Elon Musk est un grand artiste ? Cette phrase est encore plus fausse aujourd'hui où nous avons tant de gens affreux qui sont si riches.

HARPER'S BAZAAR : Et en littérature, qui sont vos icônes ?

FRAN LEBOWITZ : Oscar Wilde ! Et lui, vous voyez, tout ce qu'il écrit est vrai. Malheureusement, de nos jours les lecteurs cherchent à lire ce qui est vrai pour eux, que ça leur soit directement relié. Mais Oscar Wilde, c'est vrai pour l'humanité. Je n'ai jamais lu une phrase de Wilde dont je me sois dit qu'elle était fausse.

HARPER'S BAZAAR : Et enfin, vos icônes en musique ?

FRAN LEBOWITZ : Dans ma vie, j'ai écouté davantage de musique live qu'enregistrée. Car quand je suis seule chez moi, je lis. Et je n'aime pas lire en écoutant de la musique. Les gens sont souvent surpris lorsque je leur dis que j'écoute du rap. Quand c'est bon, c'est divin le rap : c'est incroyablement intelligent, avec des doubles, voire des triples rimes. Vous voulez vraiment que je cite un rappeur ? Alors disons Kendrick Lamar. Sinon, j'écoute du jazz, du classique : je vais à la Philharmonie, au Carnegie Hall. Je suis tellement vieille que quand j'étais jeune, tous les grands jazzmen étaient encore en vie. Et je les ai entendus jouer en live dans des petits clubs : rien à voir avec le fait d'écouter leurs disques aujourd'hui, ce que je ne fais donc pas. Et sinon, j'en profite pour préciser une dernière chose : 40 % des gens du pays où je vis ont voté Donald Trump. Mais je vous assure que ce n'est pas de ma faute. J'ai voté ! Mais pas pour lui.

"J'adorais Karl Lagerfeld. Son drame, c'est d'être né à trois ans d'écart d'Yves Saint Laurent : comment voulez-vous rivaliser quand il y a un Saint Laurent dans votre génération ?"

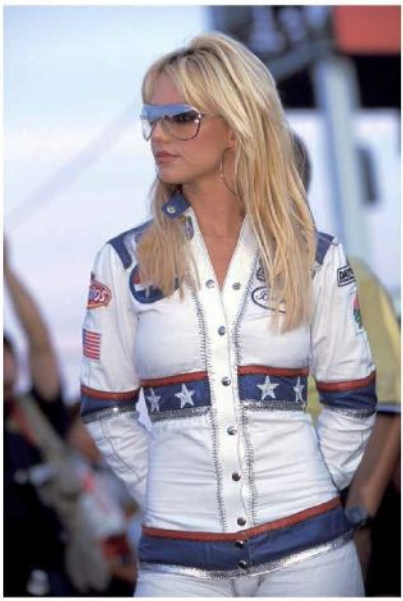
Une soirée avec Fran Lebowitz, *Salle Pleyel (Paris), le 28 octobre.*

ANATOMIE









D'UNE ICÔNE





À l'image de Céline Dion, pourquoi Elvis Presley, David Bowie, Freddie Mercury, Lana Del Rey, Taylor Swift ou Britney Spears dépassent-ils le statut de simples stars ? Entre tragédies, combats, mythes et puissance des récits, quels ingrédients forgent la légende ? Plongée au cœur des mécanismes qui métamorphosent les artistes en figure sacrée. par Clovis Goux



L'ICÔNE TRAGIQUE

Si Franz Liszt fut le premier musicien à déclencher une ferveur irrationnelle lors de ses concerts – au point de donner son nom à la « Lisztomania » –, il faut attendre l'émergence de Frank Sinatra, pendant la Seconde Guerre mondiale, pour voir renaître un tel engouement populaire. Mais c'est l'avènement du rock'n'roll et de la jeunesse comme force culturelle, à partir de 1955, qui propulse le phénomène à une échelle inédite dans tout l'Occident. Elvis Presley est élevé au rang de dieu vivant dont les reliques – disques, affiches et autres produits dérivés – s'arrachent avec une ferveur quasi religieuse, un culte qui survivra même à sa disparition brutale en 1977.

La mort, surtout lorsqu'elle est soudaine et tragique, devient alors un passage presque obligé pour toute rock star aspirant au statut d'icône. Brian Jones se noie en 1969, Jimi Hendrix s'étouffe dans son vomi en 1970, deux semaines avant que Janis Joplin succombe à une overdose, tout comme Jim Morrison l'année suivante. Tous avaient 27 ans et entrent dans la légende sous le nom de « club des 27 », bientôt rejoints par Kurt Cobain en 1994, qui se suicide d'un coup de fusil, puis par Amy Winehouse en 2011, emportée par une intoxication alcoolique.

L'ICÔNE RÉVOLUTIONNAIRE

À partir des années 60, l'engagement est de mise pour les artistes qui espèrent, tel Bob Dylan, changer le monde en « sifflant dans le vent ». Portée par le mouvement des droits civiques lancé par Martin Luther King, Nina Simone enregistre, en réponse à l'assassinat du militant Medgar Evers et à un attentat contre une église ayant tué quatre enfants noirs, la chanson *Mississippi Goddam* où elle prédit : « Vous allez tous mourir et vous mourrez comme des mouches » en s'adressant au Sud raciste. La protest song y est immédiatement bannie et devient un étendard de la révolte afro-américaine et fait de la chanteuse une icône de la cause.

À l'instar, le *Get up, Stand up* de Bob Marley est en 1973 un véritable appel à se soulever contre l'oppression subie par les peuples d'origine africaine. Marqué par les idéaux tiers-mondistes et le combat décolonialiste, le chanteur jamaïcain fait alors du reggae une arme révolutionnaire. Sa disparition soudaine en 1981 le fait basculer du statut de star planétaire à celui d'icône totale.

Au Nigeria, le chanteur Fela Kuti est l'architecte de l'afrobeat, une musique explosive qui allie le jazz et la soul aux rythmiques africaines. Surnommé le « Black President », Fela dénonce dans ses longs morceaux incendiaires les maux (corruption, dictature, misère, néo-colonialisme) qui ravagent le pays en adjurant les Africains à « conquérir leur liberté par un retour aux sources qui leur rendra leur identité et leur vérité ». Son morceau *Zombie* est adopté comme l'hymne des exclus après que son auteur a été expulsé du Ghana, accusé d'avoir fomenté la révolte contre la junte militaire.





Lana Del Rey, Bob Marley, Nina Simone et Madonna ont gravé leur époque du sceau de leur aura. *En ouverture :* Freddie Mercury, David Bowie, Taylor Swift, Britney Spears, Amy Winehouse, Kurt Cobain, Prince.

Photos : (B. Marley) P. Mazel / Avalon /Abacapress.com. (N. Simone) J. Robinson / Hulton Archive / Getty Images. (Madonna) Frank Trapper / Corbis via Getty Images



L'ICÔNE CAMÉLÉON

Major Tom, Ziggy Stardust, Aladdin Sane, Halloween Jack, The Thin White Duke ou le Pierrot de Scary Monsters furent parmi les plus remarquables incarnations de David Robert Jones, dit David Bowie, qui durant près d'un demi-siècle régna tel une indépassable icône du rock. Une longévité qui peut s'expliquer par son insaisissable art du transformisme physique (il a même joué *Elephant Man* sur scène) et son habileté à anticiper les modes musicales. Sa capacité à ne jamais être là où on l'attend, sa volonté de toujours créer l'étonnement firent de l'artiste une légende et un modèle pour la meute de ses suiveurs.

Madonna Louise Ciccone dite Madonna a-t-elle suivi les préceptes de l'auteur de *Heroes* ? Sa fulgurante carrière née dans le creuset hip-hop et no wave du New York du début des 80's peut le faire penser tant la chanteuse, pourtant limitée vocalement, embrassa tous les styles (dance, funk, rock, gothique, électronique…) et les personnages (de la vierge effarouchée à la révolutionnaire à béret en passant par la bombshell ou la country girl) afin de régner telle une déesse au firmament de l'Olympe pop.

Elizabeth Woolridge Grant, dite Lana Del Rey, s'est-elle inspirée de la Madone pour façonner ses multiples incarnations ? De la material girl à la girl next door, de la desperate housewife à la redneck, de la California girl à la vamp 50's, la chanteuse figure en effet la femme américaine sous ses multiples variations. Au diapason la langueur mélancolique qui fait l'excellence de ses chansons se nourrit des nombreux styles musicaux (jazz, hip-hop, americana…) nés aux États-Unis. La prochaine transformation de l'autoproclamée « Gangsta Nancy Sinatra » serait ainsi d'humeur country.

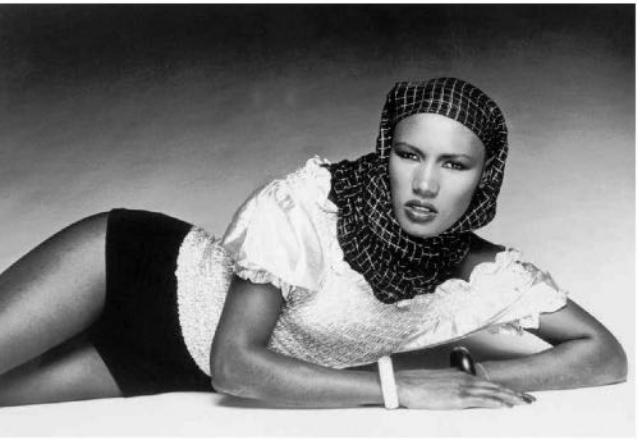


DE LA VIERGE EFFAROUCHÉE À LA BOMBSHELL, MADONNA A EMBRASSÉ TOUS LES PERSONNAGES.

Photos double d'ouverture : (F. Mercury) M. Ochs Archives / Getty Images. (D. Bowie) Everett Collection / Aurimages. (B. Spears) K. Kane / WireImage Getty Images. (A. Winehouse) B. Rasic / Getty Images. (Prince et K. Cobain) P. Bergen / Redferns Getty Images



Grace Jones, Lady Gaga, Mylène Farmer, Freddie Mercury.



L'ICÔNE DE STYLE

En 1979, la rencontre de l'ex-mannequin et chanteuse disco Grace Jones avec le photographe et graphiste Jean-Paul Goude scelle la création d'une icône à nulle autre pareille. Entre ses mains, la Jamaïcaine se transforme en une femme fatale bousculant tous les repères : elle est autant une panthère sauvage qu'une déesse sculpturale et glaciale, une championne de boxe qu'un samouraï, un robot qu'une mutante androgyne. En faisant converger le reggae et la new wave avec ses albums *Warm Leatherette* et *Nightclubbing*, la muse fixe le style musical des années 80 qui doit autant à la rigueur des synthétiseurs qu'à la chaleur de la basse.

Au même moment dans le chaos de l'underground new-yorkais surgit le plus étonnant des personnages. Portant un rigide costume plastifié en triangle, le visage peint en blanc et les lèvres noires, Klaus Nomi chante d'une voix de contre-ténor sur des pistes électro-rock. Ce véritable extraterrestre conquiert la planète Terre le temps de deux albums avant de disparaître telle une comète, victime du sida.

Tel ne sera pas le destin de Prince Rogers Nelson, dit Prince, qui règne sur plusieurs décennies dans une étourdissante profusion d'albums et de looks qui définissent à chaque fois le style de leur époque. Rock, électronique, funk, soul, psychédélique, jazz ou tout simplement pop, le Kid de Minneapolis fut un démiurge.

S'ATTACHER LES FAVEURS ET L'AMOUR D'UNE COMMUNAUTÉ EST L'ASSURANCE POUR UN ARTISTE DE RÉGNER TELLE UNE IDOLE AU ROYAUME DES CIEUX.

L'ICÔNE DÉCHUE

Si l'élévation d'une star au rang d'icône relève de l'élection divine – la main de Dieu désignant l'élu –, sa déchéance sera quant à elle violente et définitive. Il n'y a en effet pas de purgatoire pour les damnés qui sont directement jetés aux enfers tels de vulgaires mortels.

Définitive teen idol des 00's, Britney Spears traverse une période trouble à partir de 2006 (divorce, harcèlement des paparazzis, rasage de crâne, hospitalisations psychiatriques, perte de la garde de ses enfants) qui la mène à une terrible mise sous tutelle en 2008, son père devenant le conservateur de sa personne et de ses biens. L'émergence du mouvement #FreeBritney bouleverse cependant le récit. Longtemps moqués comme de simples complotistes, les fans qui dénonçaient sa mise sous tutelle voient leurs soupçons confirmés lorsque la chanteuse prend enfin publiquement la parole devant la justice en 2021. La Princesse de la pop devient alors le symbole d'une femme privée de ses libertés par ceux-là mêmes qui prétendaient la protéger. Son combat dépasse le cadre de la musique et fait d'elle une figure de la dénonciation des violences institutionnelles, de la misogynie médiatique et de l'exploitation des célébrités.

Libérée de sa tutelle après treize années de procédure, Britney Spears n'a pourtant jamais retrouvé son statut de superstar. Sans véritable projet artistique, elle publie désormais quotidiennement sur les réseaux sociaux des vidéos qui alimentent autant l'inquiétude que la fascination. Comme si l'icône avait été sauvée de sa prison sans jamais pouvoir échapper au regard permanent dont elle fut, depuis l'adolescence, la prisonnière.



Photos : (G. Jones) Bettmann Archiv Getty Images. (Lady Gaga) @ladygaga. (M. Farmer) J. Pimentel / Kipa / Sygma via Getty Images. (F. Mercury) Pacific Coast News / Abaca



L'ICÔNE COMMUNAUTAIRE

S'attacher les faveurs et l'amour d'une communauté est l'assurance pour un artiste de régner telle une idole au royaume des cieux. En combinant la grâce de leur talent à la tragédie de leur destin, Maria Callas et Judy Garland s'attirèrent ainsi dans les années 50 l'éternelle dévotion d'une communauté gay alors « in the closet ».

L'avènement de la pop durant les sixties conjoint à la révolution sexuelle permet l'émergence d'artistes revendiquant leur bisexualité tels David Bowie ou Lou Reed durant les années 70. Mais c'est véritablement le triomphe mondial de Queen qui fait de son leader Freddie Mercury la première icône gay promouvant l'esthétique drag ou BDSM au-delà des frontières des communautés. Si l'on explique sans peine le statut d'égéries LGBTQIA+ de Cher ou de Lady Gaga, la fascination qu'exerce Mylène Farmer sur son public français semble moins évidente au premier regard. Pourtant, ses chansons aux accents liturgiques et ses concerts conçus comme de véritables messes ont bâti, au fil des décennies, l'un des cultes les plus fervents de la pop francophone. Mais une communauté de fans aux identités de genre disparates peut également s'agréger autour d'une star pour l'élever au rang d'icône. Ainsi les Swifties adulent la diva Taylor Swift de la tête jusqu'aux pieds en la suivant en tournée pour des concerts qu'ils transforment en véritables processions. À Seattle, en 2023, les 144 000 spectateurs de sa tournée ont même provoqué une activité sismique de magnitude 2,3 sur l'échelle de Richter, enregistrée par les géologues.

VIVA FERRARA !

Le réalisateur de *Bad Lieutenant* et *The King of New York* publie *Scène*, des Mémoires à son image : bruts et sans compromis. Entre souvenirs de tournage, addictions, femmes de sa vie et réflexions sur son art, Abel Ferrara retrace un demi-siècle de cinéma indépendant dans un récit aussi riche que délicieux.



MARIANNE ROSENSTIEHL / SYGMA VIA GETTY IMAGES

interview Florine Delcourt

VOILÀ CINQUANTE ANS qu'Abel Ferrara endosse la réputation tenace du vilain garnement au sein d'un cinéma qu'il abreuve de visions fiévreuses, profondément ancrées dans les marges, là où la violence le dispute à une forme de poésie sous substance. En 1976, déjà, avec *Nine Lives of a Wet Pussy*, tourné sous le pseudonyme de Jimmy Boy L., il livrait un premier long-métrage d'exploitation qui abordait les thèmes qui irrigueront toute son œuvre. Ceux d'un cinéma brut, électrisé par des êtres en perdition et les zones grises de la morale. Cette image, pourtant, ne résume qu'une partie de son parcours. De film en film, le réalisateur, installé à Rome, a constamment cherché à déplacer son cinéma, traversant le polar, le drame intime, le documentaire, la science-fiction ou le biopic sans jamais se laisser enfermer dans un seul genre. De *Driller Killer* à *Pasolini*, en passant par *The King of New York*, *Bad Lieutenant*, *The Addiction*, son controversé *Welcome to New York* inspiré de l'affaire DSK ou encore le clip *Mylène Farmer : California*, il décline ses obsessions, avec une liberté et une intransigeance intactes. Pareil à un funambule sur le fil du rasoir, Abel Ferrara, 75 ans, n'a rien perdu de son aura de cinéaste insoumis. C'est du moins l'impression qu'il laisse lorsqu'on le rencontre en ce vendredi caniculaire. Le regard acéré, presque félin, il vous jauge quelques secondes avant de vous entraîner dans les méandres d'une pensée foisonnante. Fort d'une sobriété retrouvée, il publie *Scène*, des Mémoires qui se révèlent être un peu plus qu'une autobiographie. Le réalisateur y retrace une vie de liberté, depuis le Bronx de son enfance jusqu'aux plateaux de tournage, en passant par les addictions, les femmes de sa vie et une foi inébranlable dans la création.

HARPER'S BAZAAR : Vous êtes une icône du cinéma. Qu'est-ce que ça vous fait d'entendre ce mot, « icône » ?
ABEL FERRARA : Oh, vous savez, tout ça, c'est des conneries. C'est une étiquette que les autres peuvent vous coller, si ça leur chante. Moi, je ne me vois pas comme ça. Je suis un cinéaste, c'est tout. Et, Dieu merci, je peux encore faire des films. Alors je continue. Vous savez, j'ai commencé à tourner à l'âge de 16 ans… Ça fait un sacré bout de temps. Et je n'ai pas encore abandonné.

HB : Justement, dans vos Mémoires, vous racontez que c'est votre oncle qui a eu l'idée de vous offrir une caméra. Vous êtes-vous déjà demandé ce que serait devenue votre vie s'il ne l'avait pas fait ?
AF : Je pense que j'aurais fini par en trouver une. Cette histoire est vraie, bien sûr, mais, à l'époque, le cinéma était partout autour de moi. J'avais 16 ans à la fin des années 60. J'étais dans une bonne école. Attention, je ne parle pas d'une de ces communautés idéalisées à la Spielberg… Ce que je veux dire, c'est qu'il se passait quelque chose. On écoutait les Rolling Stones, les Beatles, Bob Dylan, Aretha Franklin… Je ne vivais pas à New York même, mais la ville était à portée de main. On y allait pour découvrir Buñuel, le cinéma italien… Il fallait parfois des heures pour trouver la salle qui projetait ces films. Mais une fois que votre regard s'ouvre à ce cinéma-là, tout change. Après avoir vu un Kurosawa, vous ne regardez plus jamais un film hollywoodien de la même manière. Cette effervescence venait de partout. J'imagine que les jeunes de 16, 17 ou 18 ans vivent aujourd'hui des expériences comparables, avec leurs propres références. Mais moi, je n'avais ni TikTok ni Internet. Si l'on voulait voir des images en mouvement, il fallait aller au cinéma. C'était le seul moyen. Alors dans une telle atmosphère, faire des films paraissait presque naturel. On se disait simplement : pourquoi pas moi ? Et au fond, j'ai su très tôt que c'était ce que j'allais faire de ma vie.

HB : Ce livre, vous l'avez intitulé *Scène*. Quelle est celle qui vous revient immédiatement à l'esprit lorsque vous pensez à votre jeunesse ?
AF : Comme ça… je revois ma grand-mère, qui était napolitaine. Dans cette culture, il y a une légende : si un oiseau entre dans une maison, c'est le signe d'un très mauvais présage, comme un décès. Je me souviens qu'il y avait une véranda fermée par une moustiquaire. Mais, un jour, un oiseau est entré. Donc ma grand-mère a paniqué. Elle a pris un balai et s'est mise à le pourchasser, cherchant à le tuer ou, à défaut, à le faire sortir. L'oiseau volait dans tous les sens dans ce petit espace, tandis qu'elle était convaincue qu'en le chassant, elle protégerait la famille du malheur qui s'annonçait… C'est une image qui m'a vraiment marqué.

HB : Vous parlez de votre grand-mère. Quand on lit vos Mémoires, on remarque que vous avez grandi entouré de femmes : vous dédiez d'ailleurs ce livre à vos filles et à leurs mères. La vôtre, comment était-elle ?
AF : Ma mère… enfin, vous voyez les mecs avec leur mère ? C'était pareil pour moi. Elle venait d'une famille irlandaise extrêmement pauvre. Elle était d'une beauté saisissante, le genre de beauté à la Marilyn Monroe. Mais au-delà de son apparence, elle était surtout belle intérieurement. C'est elle qui m'a appris le respect des femmes. Mais il y avait aussi mes sœurs, mes tantes italiennes, deux autres, juives, qui m'ont énormément guidé. Quant à ma grand-mère, c'était un personnage extravagant, complètement hors norme. Toutes ces femmes m'ont profondément façonné. C'est d'ailleurs toujours le cas dans mon travail. Mes productrices, mes avocates, les personnes auxquelles je confie les responsabilités sont le plus souvent des femmes. J'ai naturellement tendance à leur faire confiance. Les femmes sont plus intelligentes, ce sont des êtres humains plus évolués. C'est presque une évidence de le dire.

HB : Et puis, il y a aussi les actrices : Béatrice Dalle, Zoë Lund, Asia Argento, Juliette Binoche… Vous écrivez : « Je n'en ai épousé aucune, contrairement à Godard ou Rossellini, mais l'obsession était la même. » De quelle obsession parlez-vous ?
AF : Les actrices que vous citez ont quelque chose de singulier, quasi mystérieux. D'abord, il y a le talent. C'est un don. Le jeu d'acteur relève de quelque chose qui dépasse les mots. Quand on le voit, on le reconnaît immédiatement, sans forcément pouvoir expliquer pourquoi. Elles ont ce truc en plus. Et puis il y a la relation qui s'est créée entre elles et moi. Une connexion qui ne s'explique tout simplement pas.

HB : Avez-vous ressenti la même chose avec Madonna, que vous avez filmée dans *Snake Eyes*, en 1993 ?
AF : J'ai tout de suite eu beaucoup d'affection pour elle, parce qu'elle me rappelait les filles avec lesquelles j'avais grandi. C'était une Italo-Américaine issue d'un milieu populaire. C'est cette part-là de Madonna qui me touchait. Elle venait d'un milieu modeste, et je me reconnaissais en elle. Elle était très belle, bien sûr, mais avait surtout cette ambition. Enfin, ambition, ce n'est même pas le bon mot. Elle croyait viscéralement à la beauté, à l'art, à tout ce que cela représente. Pas seulement à la chanson ou à la scène, mais à l'art dans son ensemble. Elle était habitée par cette passion. C'est pour ça que je me suis senti si proche d'elle. À bien des égards, nous parlions le même langage.

"J'AI APPRIS À AIMER LE JOUR OÙ JE SUIS DEVENU SOBRE."

HB: Vous affirmez avoir été longtemps capable d'obsession, mais incapable d'aimer. Où en êtes-vous, désormais?
AF: J'ai appris à aimer le jour où je suis devenu sobre. Je crois qu'au fond tout est une question d'amour. C'est ce qui nous met en mouvement, ce qui nous fait nous passionner pour une idée, un film ou les gens qui nous entourent. Quand on est alcoolique ou toxicomane, la seule chose qu'on aime vraiment, c'est la drogue. Elle passe avant tout. Avant les autres, et même avant soi-même. Mon addiction a fait souffrir beaucoup de monde autour de moi. Désormais, tout est plus clair. J'essaie de me réconcilier avec les personnes que j'ai blessées, tant que c'est encore possible. J'ai eu cette chance avec mes filles aînées. Et puis, il y a ma plus jeune fille de 11 ans. Elle ne m'a jamais connu autrement que sobre. C'est à travers elle, et à travers toutes mes filles, que je tente de réparer ce que j'ai détruit. Je crois aujourd'hui être capable d'aimer, de construire une relation. Ce n'est pas simple. Les relations sont probablement ce qu'il y a de plus difficile au monde. Mais elles sont aussi ce qui donne tout son sens à la vie. Alors, il faut avancer. On ne peut pas réécrire le passé. Même si ce n'est pas toujours facile, j'essaie de faire en sorte que le présent soit aussi riche, aussi lumineux que possible.

HB: Vous dites que le bouddhisme vous a aidé à décrocher.
AF: C'est vrai. J'étais à des années-lumière de comprendre des idées comme «Un jour après l'autre» ou, selon la formule bouddhiste, «Une respiration après l'autre». Pourtant, la mise en pratique de ces principes a profondément transformé ma vie. Le bouddhisme m'a appris que l'on peut devenir ce que l'on veut, à condition de le vouloir sincèrement. Encore faut-il savoir ce que l'on cherche. Or ce que l'on cherche est déjà là, en soi. Ce potentiel existe en chacun de nous, mais il n'appartient qu'à soi de le révéler.

HB: Avez-vous peur de la mort?
AF: Disons que je ne l'accueille pas les bras ouverts. Mais c'est la vie: tout le monde vieillit. Dès l'instant où l'on naît, on commence à mourir.

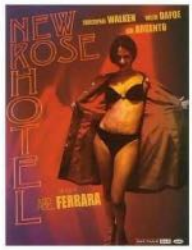
HB: Un des personnages de votre film *4h44 Dernier Jour sur Terre* disait: «Le monde a commencé à s'arrêter depuis sa création, nous commençons à mourir depuis le jour de notre naissance.»
AF: Bah voilà. Franchement, je ne vois aucun avantage à la vieillesse. J'en cherche encore un. Comme le disait Mick Jagger l'autre jour: «On ne devient pas plus sage, on oublie juste davantage de choses.» Il n'y a donc pas de bon côté. Mais tout le monde vieillit, et tout le monde finit par mourir. Que voulez-vous… Je vous vois venir, vous allez me demander si je crois en la réincarnation. Sans aucun doute. Mais ça ne me réconforte pas vraiment. Je me suis probablement réincarné un nombre infini de fois, et pourtant je n'en ai aucun souvenir.

HB: Et la vie que vous vous rappelez, a-t-elle été à la hauteur de vos attentes?
AF: Non. Je ne dirais pas ça car selon moi les attentes mènent au ressentiment. À partir du moment où j'ai intégré ça, j'ai arrêté d'espérer quoi que ce soit.











HB: Que diriez-vous au jeune Abel Ferrara qui se décrivait autrefois comme un jeune homme prêt à tout pour se faire une place dans l'industrie du cinéma?
AF: Il y a cette idée dans le bouddhisme qu'il n'existe pas deux flocons de neige similaires. On n'en a jamais trouvé, et on n'en trouvera jamais. Il en va de même pour les êtres humains: il n'y en a pas deux semblables sur cette Terre. Alors je lui dirais: «Tu portes donc en toi quelque chose que personne d'autre ne possède. Et aujourd'hui, tu as aussi les moyens de lui donner une forme. Ne laisse personne te décourager, te freiner ou te dire que ça n'a pas d'importance. Puisque si. Ça en a. Plus que jamais. Dans un monde où tant de gens sont obsédés par la destruction et s'entretuent, chaque plan que tu tourneras est un acte révolutionnaire en faveur de la vie.»

HB: À quel moment avez-vous compris que vous étiez libre de ne faire aucun compromis?
AF: Depuis l'enfance. Je suis né libre. Mais le truc, c'est qu'il faut se battre chaque jour pour le rester, parce qu'on a l'impression que le monde entier cherche sans cesse à étouffer les choses…

HB: Vous évoquez cette anecdote où des producteurs ont voulu couper certaines scènes de vos films…
AF: Oui. La première fois que j'ai saisi que le final cut pouvait être négocié, ça a été un choc. Quand on débute, on se dit: c'est mon film, j'en ferai ce que je veux. Puis la réalité vous rattrape. On vous fait entendre que ce n'est pas aussi simple. Le final cut, c'est une question de rapport de force, de contrat. De nos jours, aux États-Unis, cette notion a quasiment disparu. Les gens ne savent même plus ce que signifie se battre pour ça. Et puis j'ai compris une autre chose. On dit souvent: «Donnez-moi une heure dans une salle de montage et je détruis *Citizen Kane*.» C'est vrai. Il ne faut pas longtemps pour ruiner un film. Parfois, une seule mauvaise coupe suffit. À partir de ce moment-là, le final cut est devenu non négociable pour moi. En tant qu'artiste, en tant que cinéaste nourri par Fassbinder, Godard ou Pasolini, je considère que c'est une condition absolue. Là-dessus, il ne peut y avoir aucun compromis. La liberté ne nous est jamais acquise. Il faut la chérir, la revendiquer, la désirer. J'ai du mal à exprimer tout ça avec des mots… J'y parviens beaucoup mieux avec un film. Je me sens proche des cinéastes qui sont habités par leur travail, prêts à tout sacrifier pour tourner. Il ne s'agit ni d'argent ni de célébrité. D'ailleurs, ça n'a jamais été le sujet.

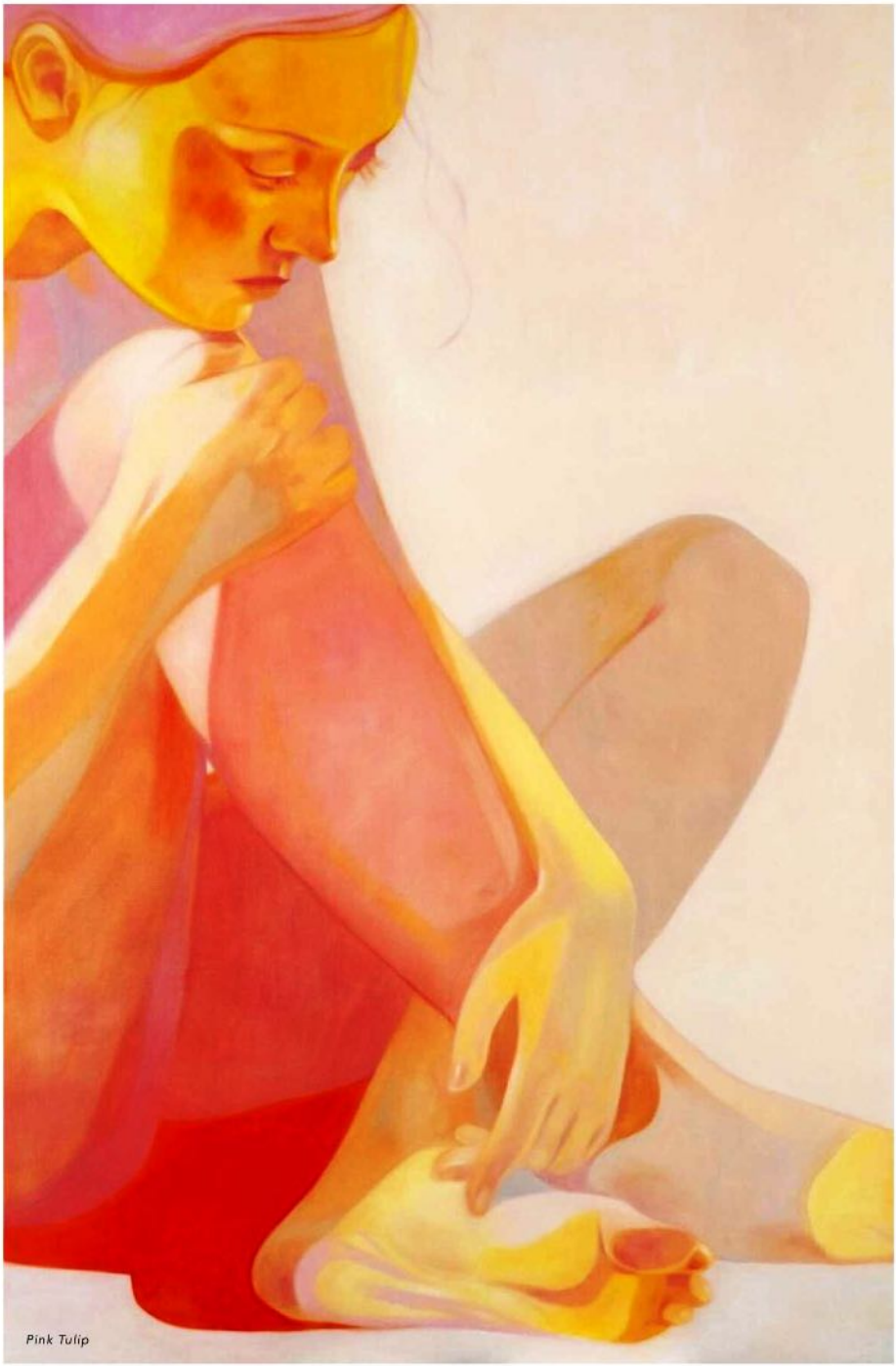
HB: Est-ce que cette liberté a un prix?
AF: Bien sûr. Cette liberté, tu la paies à chaque putain de minute de chaque putain de journée. Il faut être prêt à l'assumer. Et puis, à un moment, ce n'est même plus un prix. C'est simplement une manière de vivre.

HB: Quel regard portez-vous sur Hollywood?
AF: Je passe mes journées à demander de l'argent à Hollywood. Je ne ferme la porte à personne. J'essaie simplement de faire des films. Mais pour moi, le jour où le réalisateur cesse d'avoir le dernier mot, il n'est plus vraiment réalisateur. Et, d'une certaine manière, il n'y a plus vraiment de film. C'est la conception du cinéma avec laquelle j'ai grandi. Cela ne veut pas dire que je tourne le dos à qui que ce soit. Je fais comme tout le monde: je cherche des financements. J'irai d'Hollywood jusqu'à Tombouctou s'il le faut pour trouver l'argent nécessaire. Quand on écrit un livre, à la fin de la journée, on peut toujours s'asseoir devant son ordinateur ou prendre une feuille et un crayon, et écrire ce qu'on veut. Un cinéaste, lui, ne peut pas faire ça. Il lui faut des capitaux. Je suis donc obligé d'aller les chercher là où ils se trouvent: auprès des financiers, des gens de Wall Street, des dirigeants d'entreprise… Il faut aller là où il y a assez d'argent pour monter un film. Même le plus modeste coûte toujours bien plus que ce qu'on a dans sa poche. En tout cas, bien plus que ce que j'ai dans la mienne. C'est donc à moi de faire en sorte que ces films existent. Personne ne va m'appeler pour me dire: «Tout est prêt. Le décor est installé, les acteurs t'attendent, il y a une scène magnifique à tourner. Viens.» Ça n'arrivera jamais. C'est ça, être un cinéaste indépendant. C'est mon travail. Et je dois l'embrasser pleinement, parce que c'est la vie que j'ai choisie. Au bout du compte, je n'ai que moi-même, mon cœur et ma volonté.

HB: Qu'est-ce qui vous rend heureux aujourd'hui?
AF: Le fait que vous ayez lu mon livre.

HB: C'est gentil. Mais quoi d'autre?
AF: Le simple fait de me réveiller. D'ouvrir les yeux et d'être encore sur cette Terre. Mes filles. Le fait d'avoir une famille. Et surtout: d'avoir enfin compris ce qui compte vraiment.

Scène. Mémoires, *d'Abel Ferrara (éd. Séguier), disponible le 1er octobre.*



Pink Tulip

INÈS LONGEVIAL
FÉMININ PLURIEL

interview
Louise Witt

Artiste française parmi les plus convoitées de sa génération, Inès Longevial voit sa cote s'envoler au rythme d'expositions à travers le monde. Ses figures féminines, souveraines et baignées de couleurs, ont fait sa signature. À partir du 22 octobre, c'est à Paris, à la galerie Ketabi Bourdet, qu'elle dévoilera un nouveau chapitre de cette œuvre en pleine ascension.

Jeune femme au corsage rouge sur fond de végétation : c'est d'un jardin qu'Inès Longevial nous parle, mi-juillet. Elle est en vacances en Espagne, l'entretien s'opère par écrans interposés, qui composent comme un cadre. Elle-même est entrée dans le monde de l'art par la fenêtre. Née et grandie à Agen, cette fille de coiffeur a émergé par Instagram, où ses dessins et ses peintures à l'huile colorées figurant des parties de corps puis des visages (féminins, majoritairement des autoportraits) ont rapidement trouvé un écho. Aujourd'hui, à 35 ans, elle y compte quelque 360 000 abonnés. C'est qu'entre-temps Inès Longevial a dépassé le possible épiphénomène dopé par des collaborations avec des marques en affirmant une sensibilité toute personnelle, entre hédonisme (couleurs addictives, aussi bien pop que romantiques, girly) et mystère (regards insondables, corps citadelles, quasiment défiants). Ce travail, à la fois séduisant et surprenant, changeant comme un ciel d'orage, qui se double de dessins et de poèmes, ouvre une voie singulière. Entretien avec une frémissante et tête chercheuse incessante, comme ses icônes.

HARPER'S BAZAAR : Quel est le thème de votre nouvelle exposition, qui aura lieu en octobre ?
INÈS LONGEVIAL : Elle va s'intituler *In Your Pocket.* Je viens d'avoir un enfant et j'ai été un petit peu contrainte physiquement pendant la grossesse, or les grands formats demandent vraiment un effort. Donc j'ai fait beaucoup de petites toiles, que j'ai ensuite assemblées, comme des puzzles. C'est une méthode que j'utilisais déjà et que j'ai développée. *In Your Pocket,* c'est l'idée de venir voir l'exposition et de repartir avec une petite peinture qui tient dans la poche.

HB : Avoir un enfant a-t-il changé quelque chose dans votre rapport à votre travail ?
IL : J'ai constaté que chez moi la peinture dit les choses avant même qu'elles n'arrivent, elles les annoncent, et en regardant mes toiles de l'année dernière, je vois qu'un processus avait déjà commencé. A priori, je ne voulais pas d'enfant mais une forme de déclic a eu lieu et les toiles que j'ai peintes durant cette période parlent de ce changement. Par exemple, *Skin of a Storm,* l'exposition que j'ai faite en 2025 à New York, comportait beaucoup de grands portraits, très larges, de femmes aux visages retournés, comme en chute. Aujourd'hui, elles me font penser à l'accouchement, à certaines images qu'on peut avoir de ce moment. Et même psychologiquement, à cette espèce d'entre-deux dans lequel on est pendant ces heures-là.

HB : Être artiste et mère s'avère donc compatible, à rebours d'un cliché persistant ?
IL : J'avais très peur que non. Peur que l'un efface l'autre. De ne pas avoir la place pour les deux, de ne pas pouvoir concilier les deux. D'être emmenée du côté de la norme, également. L'exemple de Claire Tabouret, qui en a deux et qui en parle, m'a beaucoup aidée. Et puis, j'ai de la chance de travailler avec mon compagnon, qui est musicien. Nous sommes un duo autour de ce bébé aussi et depuis sa naissance il y a trois mois et demi, j'ai déjà pu peindre, passer du temps à l'atelier. Il y a du changement, néanmoins : je constate que dans le travail, je vais encore plus droit au but qu'avant. Désormais, je suis à la fois patiente dans mes temps de pause et hyperconcentrée dans mes temps de travail.

HB: Pourquoi le corps des femmes est-il omniprésent dans votre œuvre ?
IL: Cela s'est fait intuitivement. Je pense que cela vient d'une préoccupation commune à beaucoup de femmes d'essayer de prendre de l'espace, d'être vue et de dire comment j'ai envie d'être vue. Il y a quelques années, j'ai vu sur Arte un documentaire, *Princesses, pop stars et girl power* que j'ai trouvé passionnant. Il montrait que hormis princesse ou pop star, il n'y avait pas de place pour la femme finalement, qu'il était presque impossible pour nous d'exister juste normalement. Je crois que j'essaie d'ouvrir une porte sur cet espace entre princesse et pop star. Faire des grands formats, c'est prendre cet espace-là, du moins essayer de le prendre. Mais est-ce que cela porte et est-ce que cela portera ? Comme le montre brillamment Camille Morineau *[qui a fondé l'association Aware, qui vise à replacer les femmes du XXe siècle dans l'histoire de l'art]*, des centaines d'artistes femmes ont été complètement oubliées, y compris celles qui avaient eu du succès de leur vivant. L'exposition *Elles font l'abstraction*, présentée au Centre Pompidou en 2021, en a apporté un exemple frappant : plus d'une centaine de femmes qui ont été décisives dans l'art abstrait ont complètement disparu des tablettes alors même que certaines ont été en avance dans le style sur leurs collègues hommes, qui étaient parfois leurs maris. Eux sont restés célèbres…

"Il y a une histoire de rythmes dans ma façon de peindre, comme une partition."

HB: Parmi vos références, vous citez souvent Colette et Niki de Saint Phalle.
IL: Je pense qu'elles m'attirent parce que l'une et l'autre étaient des femmes très fougueuses, qui ont vécu une forme de liberté. Chez Colette, c'est *Le Blé en herbe* qui m'a réveillée, ce rapport qu'elle a à la nature, aux couleurs et aux textures de la nature… J'ai lu à son propos « peintre des mots », expression que je trouve très juste. Sa façon de décrire les choses, les fleurs, la mer, est extrêmement sensuelle, très charnelle. C'est puissant, une affirmation, une forme de puissance féminine. Niki de Saint Phalle produit aussi cet effet. Son travail peut dégager une forme de légèreté et de naïveté dans les dessins et la forme, alors qu'elle peut traiter de sujets très durs, profonds et dérangeants. Cela permet une double lecture intéressante, intrigante. Je pense aussi à Kiki Smith, artiste américaine dont j'adore le travail et la personnalité, très sauvage. Aux films de Chris Marker, *La Jetée* et *Sans soleil*, pour leur manière de tisser les souvenirs. À Louise Bourgeois, pour cette force et cette puissance exprimées avec une singularité rare. Et puis il y a Pina Bausch : j'ai absolument adoré *Kontakthof*, pour cette façon qu'elle a de faire surgir les émotions et les rapports humains avec une intensité incroyable.

HB: Vous vous êtes fait connaître par Instagram. C'est iconoclaste dans le milieu de l'art.
IL: Je n'en avais pas du tout conscience. Je suis née et j'ai grandi à Agen, dans un milieu loin de la culture, mes parents tenaient des salons de coiffure. Mais ma mère, qui est désormais écrivaine, a toujours été très sensible à l'art et elle m'a toujours encouragée, en achetant des catalogues d'expositions notamment. Ensuite j'ai étudié les Arts appliqués à Toulouse et pendant très longtemps, je n'ai pas du tout eu conscience du snobisme qui régissait le monde de la peinture. Je me suis mise sur Instagram, dont c'étaient les prémices, à mon arrivée à Paris, en 2014. Comme je ne voyais pas l'intérêt de poster des photos de moi, j'ai posté des photos de ce que je faisais. C'était sans intention particulière, un peu par hasard, mais au fond, sans doute que je cherchais une sorte de validation dans le regard des autres… Je n'étais représentée par aucune galerie à l'époque *[elle l'est désormais par Ketabi Bourdet et Almine Rech]*. Ce n'est que plus tard que j'ai pris conscience de l'étiquette « peintre Instagram ». Ça m'a quand même mis un coup. Être regardée de haut parce qu'on a un côté populaire… D'ailleurs, j'ai d'abord été approchée par les États-Unis, moins regardants – peut-être trop peu, d'ailleurs – sur la popularité.

HB: Vous ne montrez pas que vos œuvres, mais aussi comment vous créez, on assiste à une sorte de chorégraphie, qui va du geste très ferme à la délicatesse…
IL: Oui, il y a une histoire de rythmes dans ma façon de peindre, comme une partition. Mais je n'écoute pas de musique en travaillant, plutôt des documentaires télévisés : je ne regarde pas les images, j'écoute. Les sujets sont souvent graves, durs, des récits de crimes par exemple. Parce que ça crée une tension, e pense, qui me permet de garder un rythme soutenu, dont j'ai besoin. Et je me sens très bien pendant ces moments de création, je suis comme hypnotisée, à la fois complètement dans la peinture et tout à fait dans l'histoire que j'écoute. J'en ressors comme après une séance de sport, avec une bonne fatigue.

HB: La couleur est capitale dans votre production. La travaillez-vous particulièrement ?



INDIANA VIANELLI



Severance

IL : J'aime me surprendre. Je ne veux absolument pas recréer ce que j'ai déjà peint en couleur. Donc j'essaie toujours de pousser ailleurs. Je ne fais pas vraiment de tests mais je travaille beaucoup les pastels en amont, ce qui me permet de trouver des palettes. Elles sont très souvent liées à New York, un vivier d'inspiration sans fin pour moi. Là-bas, je fais énormément de photos dans la rue. Ces clichés me servent ensuite dans le processus de création, comme des mood-boards. Et puis il y a les peaux. La peau me fascine depuis toujours, comme quelque chose dans lequel on peut se perdre. Je la regarde beaucoup, celle des autres, la mienne, et quand on regarde bien, c'est assez fou, les peaux changent tout le temps. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime particulièrement les rouges et les roses : ils donnent un effet peau rougie par le soleil, soir d'été…

IIB : À voir votre Instagram, vous êtes gourmande.
IL : Ah oui, j'adore manger ! Et cuisiner. Je suis abonnée à beaucoup de comptes de chefs, je suis allée chez Alain Passard, chez Adeline Grattard, j'ai beaucoup regardé la série de documentaires *Chef's Table*… Pour moi, nourriture et peinture ont beaucoup en commun. Les couleurs, les textures… Je peux d'ailleurs avoir envie de peindre un légume, pour sa texture. Et certaines toiles ont quelque chose de crémeux, comme du cream cheese, ou de très lisse, un peu comme la cerise. Et c'est aussi pour sa texture, que je trouve très charnelle, que j'aime tant la peinture.

IIB : Vous peignez, mais vous dessinez aussi, des cadavres exquis notamment, et vous avez publié un recueil de poèmes. Cela suggère une grande liberté.
IL : Je suis constamment traversée, agitée par des idées… Là, par exemple, j'ai fait un mobile pour mon bébé, à partir de branches et de fleurs, c'est tout bête mais ça m'a ravie ! Peindre, dessiner, écrire, ce sont autant de façons de m'exprimer, avec à chaque fois un rapport différent. Je m'amuse et je m'autorise beaucoup de choses dans le dessin, bien moins dans la peinture. Longtemps, il s'est agi d'exprimer des émotions très personnelles, liées à des choses que j'ai vécues, de me soigner en quelque sorte, maintenant j'ai envie d'élargir le spectre, que mon travail puisse aussi témoigner d'une époque, au-delà de moi. Ces temps-ci, de plus en plus d'artistes femmes gagnent en reconnaissance, je suis très curieuse de voir ce que cela va donner, comment cela sera lu plus tard. Assiste-t-on à un mouvement de fond, auquel je participe ? Je l'espère.

In Your Pocket, *exposition d'Inès Longevial à la galerie Ketabi Bourdet (Paris 6e), du 22 octobre au 21 novembre.*



TOM HOOPS / TRUNK ARCHIVE

Nicolas Winding Refn

BEAU BIZARRE

INTERVIEW
FLORINE DELCOURT

Récompensé du Prix de la mise en scène à Cannes en 2011 pour *Drive*, le cinéaste danois poursuit une œuvre où la fascination visuelle se nourrit des pulsions les plus obscures. Avec *Her Private Hell*, il signe une nouvelle plongée dans un univers aussi envoûtant qu'inquiétant.

Difficile de confondre un film de Nicolas Winding Refn avec celui d'un autre. De la chronique criminelle à la fable hyperstylisée, du film de genre à l'expérience sensorielle, le réalisateur danois a construit une œuvre immédiatement identifiable, fondée sur une sophistication extrême et une fascination constante pour le beau, la tension et le féminin. Couronné par le Prix de la mise en scène à Cannes pour *Drive* en 2011, le réalisateur a poursuivi son exploration des pulsions humaines avec *Only God Forgives*, puis *The Neon Demon*, vertigineuse plongée dans l'univers de la mode et ses dérives. Dix ans plus tard, Nicolas Winding Refn revient avec *Her Private Hell:* dans une mégalopole noyée sous la brume, une jeune femme (Sophie Thatcher) part à la recherche de son père disparu. Sur sa route, elle croise un GI américain (Charles Melton) persuadé que sa fille est retenue en enfer. À partir de cette trame de série B fantastique, le cinéaste compose un séduisant poème visuel où les histoires se reflètent dans un jeu de miroirs. L'expérience peut dérouter, mais ce film, nourri par une expérience de mort imminente, élève le thriller horrifique au rang de rêverie métaphysique sur la perte, le désir et la résurrection.

HARPER'S BAZAAR : Vous avez dit un jour : « J'ai commencé à faire des films simplement à partir de ce que j'aimerais moi-même voir. » Pour *Her Private Hell*, quelle a été la toute première image que vous vouliez voir ?
NICOLAS WINDING REFN : Au départ, j'avais deux intuitions : l'image d'une jeune fille arrivant dans une ville imaginaire, et les sensations d'un soldat descendant en enfer pour retrouver sa fille. L'une était visuelle, l'autre émotionnelle. Il fallait donc trouver un moyen de les réunir dans une même histoire. Très vite, le thème de la relation père-fille s'est imposé. Pour faire le lien entre ces deux idées, j'ai créé le « Leather Man ». D'abord simple présence mystérieuse, il est devenu un père maudit, une sorte de croque-mitaine qui la poursuit sans cesse. Cette figure renvoie aussi à une idée très présente dans l'imaginaire masculin : protéger ceux qu'on aime par la violence.

HB : Pensez-vous que le cinéma est un art violent ?
NWR : Absolument. Il s'immisce dans l'esprit du spectateur et y dépose toujours quelque chose, parfois même contre sa volonté. Le cinéma s'adresse à notre subconscient à plusieurs niveaux. Certaines choses me bouleversent davantage que d'autres. Je ne suis pas une personne violente, loin de là, mais je suis fasciné par la violence des émotions. Et c'est cette même violence qui est au centre de *Her Private Hell*, notamment à travers le personnage joué par Sophie Thatcher qui entretient une relation compliquée avec son père et une dynamique encore plus conflictuelle avec sa meilleure amie, Dominique, devenue sa belle-mère.

HB : Sophie Thatcher est totalement magnétique devant votre caméra, au même titre que l'était Elle Fanning, que vous avez découverte, dans *The Neon Demon*, ou Ryan Gosling, qui a été propulsé superstar grâce à *Drive*. Que faut-il pour qu'un acteur ou une actrice vous plaise ?
NWR : J'ai toujours eu de la chance avec mes comédiens : avant ceux que vous citez, il y a eu Mads Mikkelsen à mes débuts, Tom Hardy dans *Bronson*, et, après *Drive*, Ryan Gosling également dans *Only God Forgives* – je considère d'ailleurs Ryan comme mon alter ego, ce qui avait rendu Mads Mikkelsen jaloux ! Je suis surtout captivé par les personnages « bigger than life ». Pour *Her Private Hell*, le casting a duré près d'un an. Quand j'ai rencontré Sophie, j'ai immédiatement su que c'était elle. À mon avis, chaque film, pour être réussi, doit avoir sa star. Mais l'aura ne s'apprend pas. Et souvent, cela ne se perçoit qu'à l'écran. La caméra ne ment pas : elle révèle la vérité.

HB : Quelle est la première femme à vous avoir marqué ?
NWR : Probablement Pussy Galore dans *Goldfinger*. C'était sans doute ma première rencontre avec une figure féminine forte, à la fois fétichisée, envoûtante et profondément charismatique. Une femme qui affirme son pouvoir, maîtrise parfaitement la situation, tout en conservant une sensibilité et une singularité qui lui sont propres. Bien sûr, je parle d'une époque où j'étais très jeune, un âge où l'on est particulièrement impressionnable et réceptif aux images qui nous marquent. Mais je me souviens encore très nettement du plaisir et de l'émerveillement que j'ai ressentis alors. C'est une image qui m'est toujours restée. Sa féminité et sa masculinité se mêlaient de manière très fluide, presque avant l'heure. Elle incarnait à la fois des qualités traditionnellement associées aux hommes et aux femmes. Elle semblait réunir les deux en une seule personne.

HB : Sur quoi repose l'élégance, à vos yeux ?
NWR : Je crois justement qu'elle naît de cette zone de trouble et d'ambiguïté. J'ai toujours été attiré par une certaine fluidité de genre, par cet espace où les frontières entre le masculin et le féminin deviennent moins nettes. Ce qui m'intéresse, c'est cette tension : qu'est-ce qui fait un homme, qu'est-ce qui fait une femme ? À mes yeux, l'élégance apparaît souvent lorsque ces catégories cessent d'être rigides. L'attrait pour le corps masculin est tout aussi important que celui pour le corps féminin. La différence tient davantage à la manière dont on les regarde et dont on les met en scène qu'à leur importance respective.

HB : Quand on regarde votre filmographie, le féminin apparaît souvent comme une source d'inspiration. Qu'aimez-vous tant dans sa représentation ?

NWR: J'y vois en effet quelque chose de profondément artistique qui me touche et me stimule énormément. Le corps féminin est pour moi l'œuvre d'art la plus sublime qui soit. J'ai toujours été entouré de femmes. C'est un univers dans lequel je me sens naturellement à l'aise. Et ce que l'on appelle parfois la fétichisation se transforme plutôt, à mes yeux, en émerveillement. C'est une source de joie, d'éblouissement. Bien sûr, le fait de lui conférer une dimension sensuelle ajoute une forme supplémentaire d'intensité et d'excitation. Ce qui m'intéresse aussi, c'est la manière dont les fétiches peuvent devenir des objets de contemplation.

HB: D'où vient ce besoin d'admirer ?
NWR: Je suis né laid. J'aurais aimé naître beau. En plus de ça, je suis daltonien. Je m'habille donc très mal. Si vous me voyiez, vous en ririez probablement. Je suis obligé de m'en remettre aux autres pour savoir quoi porter. D'une certaine manière, c'est assez amusant : on finit par devenir sa propre poupée, que les autres habillent et façonnent. C'est peut-être pour cela que la beauté me fascine autant : elle relève sans doute d'un fantasme personnel, d'une projection de ce que j'aurais aimé être. Je suis un peu comme le vilain petit canard qui devait devenir un cygne… sauf qu'il ne l'est jamais devenu. Alors, à défaut de l'être, j'aime l'admirer.

HB: Dans *Her Private Hell*, les costumes, les décors, les maquillages sont hyper travaillés et stylisés. Trouvez-vous que le cinéma contemporain est trop réaliste ?
NWR: Je ne crois pas que le problème soit un excès de réalisme. Le véritable enjeu est plutôt sa prévisibilité. La question essentielle est donc : comment réinventer le cinéma pour qu'il reste vivant ? À l'époque analogique, il occupait une place centrale dans la création artistique. Avec la révolution numérique, de nouvelles formes d'expression ont émergé – jeux vidéo, réseaux sociaux… –, attirant une grande partie des jeunes générations grâce à leur capacité à se renouveler. Pour autant, le cinéma n'a pas perdu son importance. Il reste à l'origine de nombreux imaginaires. Le défi désormais reste de le renouveler. Simplement, la création ne peut pas se réduire au confort ou aux algorithmes. L'algorithme est d'ailleurs, selon moi, le principal ennemi de la créativité. Si l'on se contente de fournir aux gens exactement ce qu'ils attendent ou ce qu'ils désirent déjà, alors quel est encore le sens de la création ? Le cinéma doit rester vivant et imprévisible face au temps. C'est ça qui compte le plus.

HB: Vous parlez du temps. Il y a justement cette phrase sublime dans le film : « Le temps consume les corps. Le temps efface les souvenirs. Mais le temps s'incline devant l'amour. » Avez-vous peur du temps qui passe ?
NWR: Il y a trois ans, je suis mort pendant une vingtaine de minutes. Quand on revient d'une telle expérience, le temps prend une place immense dans la vie quotidienne. On ne pense plus qu'à lui. Lorsque je suis mort, j'avais déjà vécu la moitié de ma vie. En revenant, j'ai pris conscience qu'il ne me restait peut-être qu'une fraction de ce temps-là à vivre. C'est une réalité à laquelle on ne peut pas échapper. Et cette réalité change profondément votre rapport au temps, oui.

HB: Et qu'est-ce que cette expérience a changé dans votre façon de travailler ?
NWR: Je ne sais pas si cela a vraiment changé ma manière de travailler, mais cela a renforcé une conviction que j'avais déjà : il faut vivre et créer selon ses propres règles. Et rester fidèle à soi-même. Quand j'avais 25 ans, le grand Elia Kazan m'a dit : « Fais-le à ta manière. » Je crois que c'est un conseil fondamental, une vérité essentielle. Parce qu'au fond, si on entreprend de créer avec sincérité, comment pourrait-on vraiment se tromper ? Ce que j'appelle souvent le « piège du succès », c'est que, lorsqu'on réussit, on est tenté de reproduire la même formule, simplement parce qu'elle a fonctionné. Mais cela n'a rien à voir avec la création. C'est généralement l'ego qui parle. Le véritable défi consiste à se libérer de cette part de nous-mêmes, souvent encombrante, pour retrouver l'essence même de l'acte créatif. Car c'est dans la création que l'on fait réellement l'expérience de la vie. Le résultat, lui, importe presque moins. Une fois l'œuvre achevée, elle ne vous appartient plus vraiment. Elle passe entre les mains du public, qui se l'approprie à son tour.

HB: Êtes-vous sensible aux critiques ?
NWR: Quand j'étais plus jeune, j'y accordais beaucoup d'importance. Souvent, on grandit avec le regard des autres, qu'il soit positif ou négatif. Mais en commençant à faire des films, j'ai peu à peu cessé de m'en soucier. Ce qui comptait, c'était de réaliser les œuvres que j'avais envie de faire. Aujourd'hui, je suis habitué à la polarisation des réactions – j'y vois presque un signe de réussite. Si une œuvre provoque le débat et suscite des avis opposés, n'est-ce pas précisément ce qui fait la richesse d'une expérience ? La création n'a-t-elle pas vocation à bousculer ? Bien sûr, l'unanimité est confortable. Mais être aimé de tous ou rejeté par tous revient parfois au même : cela devient un simple réflexe de consommation. Je crois qu'une œuvre qui divise a souvent touché quelque chose de juste. Même si cette controverse peut devenir difficile à vivre lorsqu'elle prend de l'ampleur.

HB: Et vous, que faut-il pour qu'un film vous plaise ?
NWR: C'est difficile de répondre parce que je n'ai pas de films préférés. J'aime toutes sortes de films, comme j'aime toutes sortes de musiques. Je suis quelqu'un d'assez simple : il m'en faut peu pour être ému ou pour pleurer.

“Je suis daltonien.
Je m’habille donc très mal.
Si vous me voyiez, vous
en ririez probablement.
Je suis obligé de m’en
remettre aux autres pour
savoir quoi porter.”



THE JOKERS FILMS

HB : Quelle est la dernière fois qu’un film vous a fait pleurer ?
NWR : Récemment, j’ai vécu un moment très fort avec ma plus jeune fille, Lizzielou. Elle me posait des questions sur Jeanne d’Arc et je lui ai dit : « Si tu veux vraiment découvrir son histoire, il faut voir le premier grand film qui lui a été consacré. » Nous avons donc regardé ensemble *La Passion de Jeanne d’Arc* de Dreyer, le film muet de 1928. Elle a pleuré devant le film et m’a dit que c’était le plus beau qu’elle ait jamais vu. Ce n’est pas tant le film lui-même qui m’a fait pleurer que sa réaction à elle. La voir bouleversée de cette façon a été un moment extrêmement émouvant pour moi.

HB : Quand vous aviez l’âge de votre fille, une vingtaine d’années, de quoi rêviez-vous ?
NWR : Je ne fais pas partie de ces gens qui se souviennent de leurs rêves. Ce dont je suis sûr, en revanche, c’est que je n’ai jamais su ce que je voulais faire de ma vie jusqu’au moment où le cinéma m’a trouvé. Je dis souvent que ce n’est pas moi qui ai découvert le cinéma, mais l’inverse. Avec le recul, je crois que j’ai toujours été attiré par l’acte de création. Mais je n’avais aucun talent artistique évident. Je ne savais ni chanter, ni danser, ni peindre. Je ne sculptais pas, je ne jouais d’aucun instrument, je n’écrivais pas de poésie et je suis même un très mauvais écrivain. Mais j’ai eu la chance de grandir à New York dans les années 80, à une époque où une autre forme d’expression a commencé à être reconnue : l’idée de se transformer soi-même en œuvre, de faire de la métamorphose une pratique créative. J’ai alors compris que c’était quelque chose que je savais faire. Je pouvais me transformer, devenir un personnage, un objet de création. À partir du moment où j’ai découvert cela, tout est devenu plus clair.

HB : Qu’est-ce qui vous rend heureux, désormais ?
NWR : Travailler. J’aime profondément créer, que ce soit pour la publicité, des expositions, le cinéma ou des séries. Le succès n’est absolument pas mon objectif. Ce qui compte, c’est de pouvoir faire exactement ce dont j’ai envie. Et quand je ne travaille pas, je réfléchis à ce que je vais faire ensuite. Et puis, parfois, je joue avec des Lego parce que c’est une forme de création que je peux pratiquer seul. Et j’aime ça.

Her Private Hell, *de Nicolas Winding Refn, avec Sophie Thatcher, Charles Melton, en salle le 23 septembre.*

BAZAAR BIJOUX

ÉCLATS DE RENTRÉE

PHOTOGRAPHE MAREK CHORZEPA SET DESIGNER MARGOT THIRY STYLISTE MET KILINC
RESPONSABLE JOAILLERIE PAUL-ARTHUR JEAN-MARIE

En ce mois de septembre inaugural, les bijoux assument leur faste sans complexes. Une féminité flamboyante qui donne le ton de la saison à venir.

Collier Clique Cascade en or jaune serti de diamants blancs **Viltier,** broches vintage, collier Horsebit en laiton doré **Gucci,** bague en métal doré serti de nacre **Chanel.**



Manchette Perlée en or jaune serti de diamants **Van Cleef & Arpels,** broches vintage. *Page opposée :* boucles d'oreilles en or blanc serti de diamants **Graff,** bracelets en résine **Dsquared2.** Robe en velours **Alaïa.**









(De g. à dr. et de haut en bas) Collier en métal doré **Balmain**, bracelet Iconica en or rose serti de diamants blancs **Pomellato**, broche vintage et boucle d'oreille en métal doré et résine noire **Saint Laurent** par **Anthony Vaccarello**. *Page opposée :* boucles d'oreilles en or blanc serti de diamants **Graff**, bague en or blanc serti de diamants **Bucherer**. Robe en dentelle **Saint Laurent** par **Anthony Vaccarello**.

Bague Blast en or blanc serti de diamants blancs et bagues Blast en or jaune serti de diamants blancs **Repossi,** broches vintage. *Page opposée :* collier Rose des Vents en or jaune serti de diamants, nacre, lapis-lazuli, malachite, turquoise, onyx, œil-de-tigre, cornaline et opale rose **Dior Joaillerie.** Top en maille **Véronique Leroy.**

Mannequin : Heather Diamond Strongarm (Elite). *Coiffure :* Dushan Petrovich. *Maquillage :* Tiziana Raimondo. *Manucure :* Philippe Ovak. *Assistante stylisme :* Eleonora Maltese. *Production :* Call'Time





UNE SECONDE

Transformer la bague de sa grand-mère en collier, remonter les diamants d'une alliance familiale en bracelet : démanteler les bijoux hérités pour les réinventer n'a rien d'une lubie de saison. C'est un nouveau rapport à l'héritage qui se joue.

Une bague en émeraude repensée par Elie Top.





La marque parisienne Anicet s'est, entre autres, spécialisée dans l'upcycling de pièces familiales (pendentif ci-dessous et boucles d'oreille ci-contre).



"RÉUNIR SUR UN MÊME BIJOU PLUSIEURS FEMMES DE MA FAMILLE EST UNE MANIÈRE DE PORTER LEUR HISTOIRE ENSEMBLE."

VIE SERTIE

PAR ANTHONY VINCENT

La mannequin Emily Ratajkowski et ses « divorce rings », des bagues fabriquées à partir d'une bague Toi & Moi offerte par son ex, le producteur Sebastian Bear-McClard, après leur séparation.





Bague Sphère Sirius, émeraude et diamant, Elie Top.

« À chaque nouvelle décennie, j'aime m'offrir un cadeau qui reste, comme un beau bijou. Pour fêter mes 50 ans, plutôt que d'aller chez une grande maison de joaillerie, j'ai préféré confier d'anciens bijoux de famille qui dormaient dans mes tiroirs à une jeune créatrice, en lui donnant carte blanche », raconte Aude, Parisienne qui travaille dans la culture. S'y entassaient depuis des années des pièces héritées des femmes de sa famille, tantôt précieuses, tantôt fantaisie, parfois cassées : impossibles à porter en l'état, trop chargées de souvenirs pour s'en séparer. Elle prend alors rendez-vous avec Elia Pradel, fondatrice de la marque Anicet. « Je lui ai tout apporté, sans cahier des charges, en lui précisant simplement que je porte plutôt des bagues et des colliers. »

De ces fragments d'histoires familiales, la créatrice tire deux pièces : un collier à deux rangs et unebague en or blanc qui réunit une perle de culture, orpheline d'une boucle d'oreille de grande-tante, une petite émeraude prélevée sur la bague de fiançailles de sa mère et une pépite d'or léguée par une autre tante. « Je trouve ça magnifique de réunir sur un même bijou plusieurs femmes de ma famille. C'est devenu une manière de porter leur histoire ensemble. »

Avec Anicet, lancée en 2020, la créatrice guadeloupéenne a fait de l'upcycling sa spécialité. Elle récupère des pièces délaissées, jugées trop démodées en l'état, pour les remettre au goût du jour : plusieurs gourmettes fusionnées en une chaîne aux maillons dépareillés, une bague convertie en ear cuff, des boutons de manchette en bracelet. Si la pratique paraît très contemporaine, elle n'a pourtant rien d'inédit, rappelle Quentin Obadia, cofondateur de l'agence de conseil en luxe Héroïne : « L'idée qu'il faille absolument une pierre neuve est finalement très récente dans l'histoire de la joaillerie : elle date des années 80 et de la formation des grands groupes de luxe. Pendant des siècles, les pierres n'ont cessé d'être démantelées, reconfigurées et revendues. » Les grandes parures aristocratiques étaient régulièrement démontées pour suivre les évolutions de la mode, retrace celui qui a dirigé le design chez Boucheron, Lalique et Fred. « Le grand drame des historiens de la joaillerie, c'est que quasiment toutes les grandes parures ont disparu. On récupérait les pierres, on faisait fondre les montures, puis on créait de nouveaux bijoux. »

Photos: (E. Ratajkowski) @emrata. (Coffret Cartier) Hulton Archive / Getty Images.
(E. Taylor) © Frank Edwards / Fotos International / Getty Images

"UN HÉRITAGE TRAVERSE LE TEMPS NON PAS PARCE QU'IL RESTE INTACT, MAIS PARCE QU'ON CONTINUE DE SE L'APPROPRIER."

Ces réinventions surgissent surtout aux moments charnières – successions, crises –, parce que le bijou concentre une valeur dense, facile à déplacer et moins contestable que celle de la monnaie. En pleine révolution, la famille impériale russe cousait ainsi ses plus belles pierres dans la doublure de ses manteaux. Les grandes fortunes confient donc depuis longtemps leurs gemmes aux joailliers pour les faire retravailler. La nouveauté, aux yeux de Quentin Obadia, tient à l'arrivée de générations plus jeunes et de budgets plus modestes : « Un bijou est un savant mélange de symbolique, d'irrationnel et de considérations financières. Il concentre une valeur économique, mais aussi affective, familiale, parfois même existentielle. C'est précisément ce faisceau de significations qui explique pourquoi il résiste si bien au temps, et pourquoi il intéresse une jeunesse en quête de sens. »

Reprendre les bijoux de famille, c'est aussi raconter son parcours autrement qu'à travers un design signé – surtout lorsque des pierres entrent dans l'équation. « Quand on apporte de l'or à un bijoutier, il va rarement le fondre lui-même sur place pour recréer un bijou. Il l'envoie plutôt dans des circuits qui le purifient une fois mélangé à de plus grands volumes. La pierre, elle, est beaucoup plus identifiable : on prend soin de la remonter de manière qu'on puisse la reconnaître », précise-t-il. Si la monture change au gré des modes, diamants, émeraudes et saphirs traversent les décennies, se chargeant du passé de leurs propriétaires successifs sans rien céder de leur valeur. « Reconfigurer une pierre, surtout si l'on croit qu'elle renferme aussi des énergies, permet de conserver sa symbolique tout en créant quelque chose qui devient véritablement le vôtre. » Une manière de transmettre qui n'efface pas le passé : elle l'actualise.

C'est dans cette même logique d'appropriation que les élégantes se pressent dans l'atelier d'Elie Top, ouvert en 2015. « J'ai toujours accepté ce genre de commandes spéciales, mais elles sont en nette augmentation depuis 2020. J'aime cette idée de créer un pont entre le passé et le présent. Faire revivre les bijoux est émotionnellement, culturellement et esthétiquement passionnant, et c'est à chaque fois un nouveau défi technique. De vieilles pierres peuvent par exemple être moins symétriques qu'elles n'en ont l'air, mais leurs irrégularités ne rendent leur éclat que plus charmant. »



Bague Résille cage diamant Elie Top.







Reçu en bague (en haut), le Taylor-Burton (69,42 carats) s'avéra trop lourd au doigt : Elizabeth Taylor l'a confié à Cartier, qui le remonte en collier de diamants poire en dégradé.

S'il lui arrive de défaire entièrement une pièce ancienne, le créateur trouve plus stimulant d'en intégrer un élément intact dans une configuration qui lui sert d'écrin. « Les bagues marguerite – une pierre centrale entourée d'une couronne de petites pierres – sont plutôt boudées aujourd'hui, alors on m'en apporte pour les remettre au goût du jour. Je peux garder la partie centrale, la séparer de l'anneau et la remonter au sein d'une bague Sphère, l'une de mes pièces signature, que la propriétaire ouvre ou ferme à sa guise. Une capsule temporelle à l'allure futuriste, qui renferme quelque chose du passé. »

Cette conjugaison joaillière à tous les temps figure aussi parmi les motivations d'Elia Pradel : « Ce qui m'intéresse dans le réemploi des bijoux anciens, c'est la relation que l'on entretient avec eux. Ces objets nous survivent. Ils changent de propriétaire, de contexte, parfois de sens, et pourtant ils continuent de nous accompagner. Je ne les travaille pas parce qu'ils sont anciens, mais parce qu'ils ont déjà vécu. Je ne fais pas du sur-mesure dans un objectif de restauration : je cherche à créer un bijou qui ressemble à mes clientes aujourd'hui, sans couper le lien avec ce qu'il a été. » Une généalogie miniature, une constellation familiale que l'on porte au quotidien.

Aude, elle, envisage déjà de renouveler l'expérience auprès d'autres joailliers, comme Marie Mas ou Maison Copin. « J'ai d'autres bijoux anciens que je ne porte plus, dont plusieurs alliances serties de diamants héritées des sœurs de ma grand-mère. Des femmes qui ont quitté leur Aveyron natal pour monter à Paris, traversé la guerre, ouvert plusieurs cafés. Ces diamants sont les témoins de leur vie, de leur réussite. Je préfère les confier à des maisons à taille humaine, où le dialogue fait partie du projet, plutôt qu'à des mastodontes où je craindrais que ma commande soit jugée trop petite, pas assez exceptionnelle. »

Pour Elia Pradel, le geste dit surtout un autre rapport à l'héritage : « Les objets vivent avec nous. Ils changent de sens, comme les familles changent. Transformer un bijou, ce n'est pas renier son histoire, mais accepter que chaque génération entretienne une relation différente avec ce qu'elle reçoit. Un héritage traverse le temps non pas parce qu'il reste intact, mais parce qu'on continue de se l'approprier. » Une cliente le lui a résumé un jour d'une phrase : « Ce bijou est devenu le mien, sans cesser d'être celui de ma grand-mère. »

FLEURS DE SAISON

PAR PAUL-ARTHUR JEAN-MARIE

Elles s'imposent comme l'un des motifs les plus incontournables de la joaillerie. Or gravé, émail, pierres dures ou pétales figés, les fleurs se déclinent cet automne du bijou de tous les jours à la pièce d'exception.



Bague Camelia en or jaune **Chanel Joaillerie.**

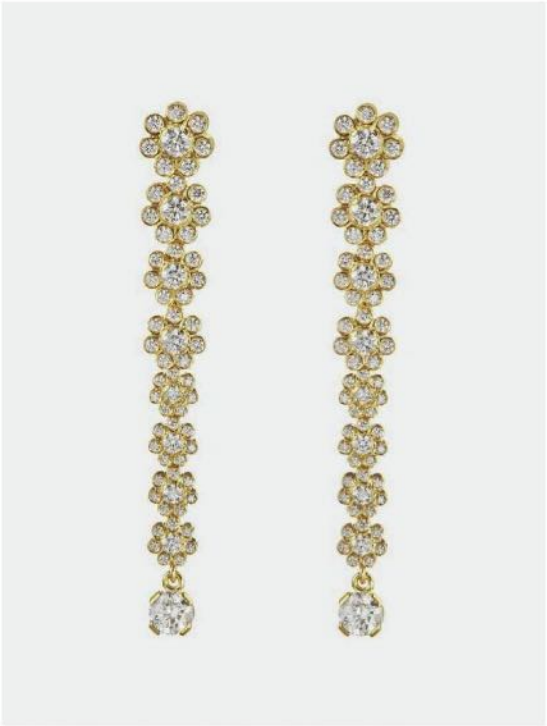


Défilé **Christian Dior Haute Couture** printemps-été 2026.



Boucles d'oreilles en métal doré **Aurélie Bidermann.**

DES PIÈCES PARFAITES POUR ÉGAYER LA GRISAILLE AUTOMNALE.



Boucles d'oreilles en or jaune serti de diamants **Sophie Bille Brahe.**



Défilé Dries Van Noten automne-hiver 2026.



Boucles d'oreilles en or jaune serti d'une citrine **Mellerio.**



Manchette en laiton **Goossens.**

UN MOTIF QUI S'ARRACHE, DU BIJOU PORTE-BONHEUR À L'OBJET RARE.



Boucles d'oreilles en or rose serti de turquoises **Van Cleef & Arpels.**



Bracelet en laiton doré **Élise Tsikis.**



Bague en argent et émail **Loewe.**

DES JOYAUX À ACCORDER AVEC DES JONCS EN OR.



Bague en rose serti de saphirs roses **Copin.**



Bracelet en argent et vermeil **Buccellati.**

BAZAAR BEAUTÉ

MATERIAL GIRL

PHOTOGRAPHE FERRY VAN DER NAT SET DESIGNER HÉLÈNE MANCHE STYLISTE KEVIN GROSJEAN

Parce qu'avoir le bon sac ne suffit plus à signifier au monde un certain statut social, voici les changements esthétiques à opérer cette saison pour montrer sa valeur. TEXTE JULIE LEVOYER

UN NOUVEAU NEZ plutôt qu'un sac, des swedish lips au lieu d'une robe, une troisième édition de paupières plus liftées à la place d'escarpins. Sur les réseaux, ces hauls inédits racontent que le nouvel eldorado en matière d'investissement n'est plus la mode ni la pierre, mais soi-même. En effet, si le luxe a reculé de 2 % et a perdu 50 millions de clients en un an, les interventions visage ont, elles, bondi de 4,3 % sur la même période*. « Voilà une nouvelle frontière comme seul le luxe en connaît : une fois que l'on possède tout, que faire pour se distinguer et remplir sa vie de sens ? », interroge Frédéric Godart, sociologue et chercheur en comportements organisationnels à l'INSEAD. Les prix de certaines maisons s'étant envolés plus vite que l'inflation, il serait tentant de croire qu'un sac à main à plus de 10 000 euros pourrait suffire. Cependant, ce serait oublier un étalon-or primordial : la rareté. « La mode et le luxe n'ont jamais coûté aussi cher tout en n'ayant paradoxalement jamais été aussi accessibles, via leur omniprésence sur les réseaux et les dupes », rappelle Brigette Maseke, beauty expert chez Peclers. Aujourd'hui, seuls les traitements et le nom des chirurgiens résistent à cette inflation de la banalité, comme le montrent les milliers de reels postés par des médecins devinant les dernières transformations de Jennifer Lawrence, Lindsay Lohan ou Kris Jenner. Cette dernière aurait payé son lifting 300 000 dollars, pourtant ce montant stratosphérique n'est pas l'indicateur le plus puissant de sa richesse. « Le vrai luxe, c'est le temps », tranche l'experte. Celui passé à ne rien faire en convalescence, investi sur son apparence, surtout celui qui reste. « La mode est externe, elle peut être volée, perdue, détruite. Le corps fournit une forme de perpétuité : on reste avec lui littéralement à vie. En cela, il est comme le savoir, lié à nous, peut-être de façon plus durable que des objets », souligne Frédéric Godart, qui rappelle que l'industrie de la longévité connaît une croissance projetée à près de 10 % par an sur les dix prochaines années. Voici 5 investissements pour enrichir son capital.

** 23e observatoire Altagamma 2024 et New Global Aesthetics Report ISAPS 2024.*

LE GHOST NAIL

Le 29 avril dernier, la consultante Miranda Shanahan posait la question sur Instagram : *« Is a manicure still a status symbol? »* Non, les femmes puissantes étant trop occupées pour perdre 1 heure en salon et le nail art l'équivalent du sac à logo. Au diapason, les dernières campagnes (la model Karmay Ngai pour Bottega Veneta, Sarah Jessica Parker et son sac Baguette Fendi, Suki Waterhouse par Miu Miu, Isabella Rossellini, Linda Evangelista, Chimamanda Ngozi Adichie chez Bulgari…) montrent des ongles naturels et mats. Ceux du défilé Marc Jacobs automne-hiver 2026 étaient coupés courts par la nail artist Jin Soon Choi, qui n'a eu pour fantaisie qu'une huile à cuticules et une crème pour les mains. L'heure n'est plus au nude mais au nu. « C'est un retour à l'essentiel, hors du temps et des tendances, où l'on valorise la pureté et la beauté intemporelles d'un bijou, d'un vêtement ou d'un accessoire », estime la nail artist Alexandra Janowski, à qui l'on demande cet effet « rien » sur environ 30 % des jobs. « C'est bien plus exigeant et long de parfaire des ongles, qui peuvent être abîmés, sans l'artifice du vernis », précise-t-elle. Son secret : l'Active Blur de Manucurist. « C'est un concealer, il floute et lisse en une couche, sur lequel je peux ajouter une couche de topcoat pour un peu de brillance. » Loin des studios, Elise Khettat réalise des manucures japonaises : coupe et limage au cordeau, gommage, hydratation, gel émollient sur les cuticules à repousser en douceur, lissage des aspérités au polissoir à la granulométrie la plus fine possible, petits mouvements circulaires au buffer pour faire rutiler la kératine (Soin manucure naturelle, 100 euros, 75 minutes, griffe.paris). Le résultat dure une quinzaine de jours.

Rouge à lèvres Coco Crush, Chanel, 55 € en édition limitée ; Vernis soin floutant Active Blur, Manucurist, 16 € ; Huile Lumière multi-soin capillaire L'Élixir, Clarins, 49 € ; Cure Time Master XL, Valmont, 1 739 € les 4 flacons de 10 ml ; Crayon à lèvres LV Crayon teinte 690 Burnt Sienna, Pinceau estompeur lèvres et Pinceau ombreur, La Beauté Louis Vuitton, 50 € et 100 € le pinceau ; Complément alimentaire Daily Ultimate Essentials Pro, IAM8 Health, 130 € le pack de 30 sachet. Bracelet en argent Hermès, manteau en cuir Alaïa.



Boucle d'oreille et top en soie Miu Miu.



Mise en beauté Yves Saint Laurent Beauté avec Fond de teint Skin Affair Cushion teinte LN10, Mini palette ombres à paupières Couture Mini Clutch teinte Exotic Mirage, Mascara Lash Latex, Crayon à lèvres YSL Lovenude Kiss Shaper teinte 102 Tan Line, Gloss soin effet repulpant YSL Loveshine Plumping Lip Oil Gloss teinte Honey Pure Love.

« Chaque micro-rayure repatine et rematifie l'ongle, ça demande une vraie routine », prévient-elle en recommandant 5 à 10 applications quotidiennes d'huile, de sérum et de crème.

LA PEAU, MATIÈRE PRÉCIEUSE

À l'heure où la minceur s'injecte, toute l'attention se concentre sur le visage avec une augmentation de 4,3 % des interventions (la blépharoplastie devient pour la première fois l'acte le plus pratiqué, devançant la liposuccion)*. « On voit un essor des soins pré et post-interventionnels et des formules qui maximisent le glow du teint et le pulpeux des lèvres », constate Brigette Maseke. Et ça change aussi la façon de se maquiller. « Mon approche consistait à rehausser mais il s'agit maintenant de respecter l'architecture déjà présente. Les procédures peuvent affiner les traits, le maquillage doit créer une identité », explique Sam Visser, make-up artist international Yves Saint Laurent Beauté. À 26 ans, celui qui s'est fait connaître en devenant le maquilleur attitré de Kris Jenner, sait mieux que quiconque à quoi ressemble une expensive face : un teint qui reflète la lumière, sans accroc. « C'est devenu le statement le plus important. Il s'agit moins de suivre une tendance liée à une zone précise que de créer un équilibre sur l'ensemble du visage. J'aime toujours un style un peu drama, toutefois je veux que ça repose sur une peau qui paraît luxueuse et crédible », assure-t-il.

**ISAPS, 2024.*

LE SCALP HEALTHY

C'est le terrain fertile des cheveux ultrabrillants, le graal des habituées du salon Carita, qui a interrogé une cinquantaine de fidèles, âgées de 38 à 60 ans. « Ces femmes sont confrontées à un rythme de vie effréné, très impliquées dans une vie sociale où il faut se montrer toujours au top. Elles recherchent cette aura, qui a longtemps été le reflet d'une métamorphose dans l'héritage de la maison, décrypte Myriam Azzaoui, directrice marketing et expérience de Carita International, renvoyant au blond de Catherine Deneuve ou à la frange effilée de Françoise Hardy, qui s'opérerait aujourd'hui de façon plus discrète. » Pour transformer ce qui se voit, la vénérable maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré a choisi d'activer ce qui ne se voit pas : la santé du scalp, grâce à de l'or biotech 26 carats, détoxifiant et réénergisant cellulaire pour un cheveu plus résistant et réflecteur.



Gel crème aérien doré pour le visage, Chantecaille, 87 € au Bon Marché Rive Gauche ; Fond de teint Luminous Silk, Armani, 59 € ; Poudre minérale nacrée H Trio Plein Air teinte Corail Mojave, Hermès, 97 € ; Essence Réparatrice Advanced Night Repair, Estée Lauder, 125 € ; Crème texture riche Dior Prestige, Dior, 435 € ; Crème The Soft Cream Absolue Longevity, Lancôme, 290 €.



Crème fondante régénérative, Laboratoires Botanique Avancée, 440 € ; Super Sérum Revitalisant Fortifiant Formule Avancée, Hair Rituel by Sisley, 210 € ; Masque vivant, Biologique Recherche, 75 € ; Le Concentré, La Mer, 590 € ; Strength Gel, Adipeau, 78 € ; Lotion Essentielle Hydro-Clarifiante, Clé de Peau Beauté, 127 € ; La crème légère de longévité Orchidée Impériale, Guerlain, 475 € ; Crème Réparatrice Reset The Exceptional, Noble Panacea, 367 € les 30 doses.

Mannequin : Désirée Trouiller (Elite).
Coiffure : Rimi Ura. *Maquillage :*
Marion Robine. *Manucure :* Aleksia Plé.
Production : CallTime

DES BRAS SCULPTÉS

« À l'ère des analogues du GLP-1, il convient de montrer un corps qui va au-delà de la minceur en termes d'investissement financier, de maîtrise de son agenda et de discipline », souligne Brigette Maseke. Et parce que l'être humain sort plus facilement en manches courtes qu'en crop top, ce sont les bras qui permettent de se distinguer, à condition d'être fit, fermes et sculptés. Bref, de soulever des poids, de préférence avec un coach. Bobby Rich, celui de Victoria Beckham et cofondateur de la marque IM8, abonde : « Avec l'essor des discussions sur la longévité, les femmes ont compris que l'entraînement de résistance contribue à développer une silhouette athlétique et puissante, tout en améliorant la confiance en soi, la santé et la qualité de vie à long terme. » L'autre option, c'est de déléguer. « Les traitements qui permettent de perdre de l'amas graisseux n'ont pas d'action sur le relâchement cutané », rappelle Sarah Fadli, médecin et directrice médicale de Maison Lutétia, qui propose un protocole combinant radiofréquence Body RF et CoolWaves : des ondes électromagnétiques qui chauffent la peau en profondeur à 42 °C et des micro-ondes froides qui cassent les membranes des adipocytes. À raison de 2 séances indolores par semaine pendant 3 mois, la synthèse de collagène et d'élastine se relance, la peau se lisse, les bras sont fermes et toniques dès 6 semaines (200 euros et 250 euros les 45 minutes, Maison Lutétia, 6 rue Ampère, Paris 17e).



Coffret Hair Rejuvenic, Carita, disponible en exclusivité à la Maison de Beauté Carita au 11 rue du Faubourg-Saint-Honoré Paris 8e, prix sur demande.

LE EVERYTHING AT ONCE

Sur les 7,4 millions de procédures esthétiques réalisées sur le visage en un an, il y a les traditionnelles blépharoplasties, rhinoplasties et aussi une flopée de noms alléchants : Eye tilt, Forever 35, Diamond mini, Week-end facelift… « De purs exercices de sémantique et de marketing anglo-saxons pour packager des techniques classiques », regrette Martin Rachwalski, chirurgien maxillo-facial spécialisé en esthétique du visage. Le Week-end facelift ? Un mini-lifting au décollement limité. Le Eye tilt ? Une énième déclinaison de l'effet « cat eyes ». Le Diamond mini et le Forever 35 ? Des combinaisons standards de micro-lipofilling de l'ovale, de lasers et d'injections. Son approche à lui est sur mesure : un « everything at once » subtil. Selon les besoins, plusieurs gestes peuvent se combiner : un « deep plane lift » endoscopique profond qui évite l'effet drapé peu naturel, des injections de microfats dans les pommettes pour rétablir un visage en forme de cœur, de nanofats pour réparer la peau, et de la radiofréquence Quantum RF pour redéfinir l'ovale du visage. La bouche quant à elle n'est plus gonflée à l'acide hyaluronique mais retrouve du plump grâce au lip flip, quelques points stratégiques de toxine botulique sur l'ourlet des lèvres pour les retrousser naturellement. En matière d'injections, les médecins parlent tous des fameux PDRN (les polynucléotides issus du sperme de saumon purifié) stimulant la régénération cellulaire et des inducteurs collagéniques comme l'HarmonyCa (hybride d'acide hyaluronique et d'hydroxyapatite de calcium) ou le Juvelook sur la zone du regard, qui forcent la peau à produire collagène et élastine. Cumulés, les résultats sont extraordinaires. L'addition aussi, puisqu'elle peut selon les praticiens grimper facilement jusqu'à 20000 euros.


MAISON
D'ORSAY
PRÉSENTE
D'ORSAY
VANILLA
AFFAIR
EXTRAIT DE PARFUM
dorsay.com

PHOTOGRAPHE
FERRY VAN DER NAT

SET DESIGNER
HÉLÈNE MANCHE

STYLISTE
KEVIN GROSJEAN

TEXTE
CHLOÉ LAFOREST

UN COU DE FOLIE

Le visage peut parfois tromper le temps. Le cou lui, beaucoup moins. Fragile par nature, malmené par la gravité et nos habitudes numériques, il concentre aujourd'hui toutes les attentions.

« Nos visages mentent, nos cous avouent. » Lorsque Nora Ephron écrit cette phrase dans son essai *J'ai un problème avec mon cou !* (éd. Plon, 2007), les injections d'acide hyaluronique n'en sont encore qu'à leurs débuts, les lasers fractionnés n'ont pas envahi les cabinets de médecine esthétique et les filtres lissants de TikTok n'existent pas. Plus de vingt ans plus tard, sa formule n'a rien perdu de sa justesse. Si le visage semble désormais capable de remonter le temps, le cou, lui, refuse obstinément de suivre. Cette fine bande de peau située sous le menton reste le grand révélateur du vieillissement. « Tout le monde concentre ses efforts sur le visage. C'est lui que l'on traite en priorité, parce que le cou reste relativement discret, on peut le cacher avec un col roulé ou une écharpe. La plupart des patients ne commencent à s'en préoccuper que lorsqu'il est déjà très marqué », constate Eric Nitzel, médecin esthétique.

LE MAILLON FAIBLE

S'il vieillit plus vite que le visage, ce n'est pas un hasard. Anatomiquement, le cou cumule presque tous les désavantages. « La peau du cou est plus fine et contient moins de glandes sébacées que celle du visage, ce qui la rend plus vulnérable à l'altération de sa fonction barrière, l'un des premiers remparts contre le vieillissement cutané. C'est également une zone essentielle pour les circulations sanguine et lymphatique, qui jouent un rôle important dans son apparence », explique Laure Le Liboux, Hospitality and Service innovation director chez Darphin. À cette fragilité naturelle s'ajoutent la gravité et, plus récemment, nos smartphones. Année après année, la première entraîne les tissus vers le bas jusqu'à faire apparaître ce que les Anglo-Saxons surnomment le « turkey neck », ce relâchement caractéristique de la peau sous le menton. Quant au « tech neck », il résulte des centaines de fois où nous penchons la tête chaque jour : la pression exercée sur les cervicales passe d'environ 5 kilos à près de 27 kilos lorsque la tête est inclinée à 60 degrés, favorisant l'apparition de plis horizontaux qui finissent par se graver dans la peau.

LE NOUVEAU TERRITOIRE DE L'ANTI-ÂGE

Longtemps relégué au second plan, le cou s'impose aujourd'hui comme l'un des segments les plus dynamiques de la chirurgie esthétique. Selon l'International Society of Aesthetic Plastic Surgery (ISAPS), 477 624 liftings du cou ont été réalisés dans le monde en 2024, soit une hausse de plus de 90 % en 4 ans. Loin des métamorphoses spectaculaires des années 90, le lifting cervico-facial vise désormais à restaurer une continuité harmonieuse entre le visage et le cou, afin que l'un ne trahisse plus l'autre. En médecine esthétique, les protocoles associent biostimulants injectables, radiofréquence, ultrasons focalisés et lasers. Même la cosmétique s'est emparée de cette zone longtemps oubliée, avec des soins spécifiquement formulés. Du simple ajustement de la posture à une routine ciblée, en passant par les technologies les plus avancées, voici les solutions les plus efficaces pour retrouver un cou plus ferme, plus lisse et mieux dessiné.

Boucles d'oreilles en argent massif Rier.



Mise en beauté Yves Saint Laurent Beauté avec Fond de teint Skin Affair Cushion teinte LN10, Mini palette ombres à paupières Couture Mini Clutch teinte Forbidden Whisper, Crayon pour les yeux Lines Liberated teinte 01 Noir, Mascara Lash Latex, Baume à lèvres YSL Loveshine Candy Glow teinte 1B Pink Sunrise.



Soin liftant pour le cou Form Control Neck Lift et Stylo soin exfoliant et raffermissant pour le cou Form Control Neck Contour & Exfoliate Pen, Kat Burki, 175€ et 155€.



Crème liftante raffermissante Pro-Collagen Micro-Growth Factor, Filorga, 59€ ; Crème visage et cou pour ralentir le vieillissement T01, La Nouvelle Peau, 125€ ; Lotion Cream Lace Neck & Decolleté, Biotulin, 59€ ; Crème anti-rides raffermissante au rétinol pour le cou et le décolleté Tripeptide Neck-Repair, Skinceuticals, 148€ ; Masque cou lissant et raffermissant Black Diamond, 111Skin, 60€ le pack de 3 masques.

Masque LED anti-âge pour le cou et le décolleté FAQ 211, Foreo, 429€ ; Crème cou lissante Immortelle Divine, L'Occitane, 69€ ; Sérum sculptant Stimulskin Plus, Darphin, 251, 20€.



OPTION 1 : TRAVAILLER SA POSTURE

C'est pour : ceux qui souhaitent retrouver une meilleure mobilité, prévenir les tensions et éviter les positions qui tassent visuellement le cou (tête projetée vers l'avant, épaules enroulées, dos arrondi). « On peut s'y mettre à tout âge. Bien sûr la réponse musculaire et nerveuse sera plus lente à 70 ans qu'à 40, mais les bénéfices restent intéressants », explique Lorris Gellé, ostéopathe, préparateur mental et cofondateur des studios Anatomik.

Comment : avec un programme quotidien de 5 minutes de gainage dynamique et d'exercices fonctionnels. « Du gainage en planche avec des mouvements : toucher chaque épaule, tendre les bras devant soi façon Superman, mobiliser les jambes… Les muscles profonds travaillent pour maintenir l'alignement, tandis que les mouvements sollicitent toute la chaîne posturale », explique l'expert.

Pourquoi ça change tout : en 3 à 4 semaines, les résultats peuvent apparaître, à condition d'être régulier. « Même si une meilleure posture ne recrée pas du collagène et ne corrige pas un excès de peau, elle peut transformer visuellement le cou. Les épaules sont plus ouvertes, la tête mieux alignée, la silhouette plus élancée », précise Lorris Gellé.

Mannequin : Désirée Trouiller (Elite). *Coiffure :* Rimi Ura. *Maquillage :* Marion Robine. *Production :* CallTime

OPTION 2 : LA VOIE COSMÉTO

C'est pour : ceux qui remarquent les premiers signes de l'âge sur le cou et le décolleté (peau moins souple, plis, texture froissée, manque d'éclat ou taches) ou qui souhaitent les prévenir, sans aiguilles ni chirurgie.
Comment : en misant sur des formules adaptées à cette zone. « Des soins à base d'acide hyaluronique pour hydrater, de céramides et d'acides gras pour renforcer la barrière cutanée, de peptides pour soutenir le collagène, de rétinoïdes pour stimuler le renouvellement cellulaire et d'antioxydants pour protéger cette zone fragile », résume Laure Le Liboux. Le bon geste : prolonger sa routine jusqu'au cou et au décolleté. « Les mouvements doivent suivre les lignes du muscle platysma, toujours vers le haut et l'extérieur », précise la dermatologue Macrene Alexiades. Si le budget est limité, le geste indispensable reste le SPF quotidien : « Une protection solaire à large spectre est recommandée dès qu'il y a exposition, le cou et le décolleté étant parmi les zones les plus touchées par le photovieillissement. » Autre option : les masques LED pour le cou, dont la lumière rouge et proche infrarouge stimule l'activité cellulaire, favorisent la production de collagène et améliorent progressivement la fermeté de la peau
Pourquoi ça change tout : la peau paraît rapidement plus confortable, souple et hydratée. Le gain de fermeté demande 8 à 12 semaines, le temps que le stock de collagène se renouvelle.

> "Le cou est presque toujours traité avec le visage pour préserver l'harmonie des proportions, et chaque intervention est adaptée à l'anatomie du patient. Les cicatrices, quant à elles, sont dissimulées autour des oreilles et dans les cheveux."
>
> BÉRENGÈRE CHIGNON-SICARD, CHIRURGIENNE

OPTION 3 : BOOKER UN RDV CHEZ UN MÉDECIN ESTHÉTIQUE

C'est pour : ceux qui veulent agir avant que le relâchement ne devienne trop marqué et obtenir un résultat visible sans chirurgie. « En règle générale, les traitements de médecine esthétique pour le cou s'adressent aux patients entre 26 et 40 ans », précise Eric Nitzel, médecin esthétique.
Comment : avec du microneedling, de la radiofréquence fractionnée et des ultrasons focalisés pour stimuler la production de collagène et ainsi raffermir la peau, lisser les plis et redessiner progressivement l'angle cervico-mentonnier. Si les rides sont déjà installées, des injections de biostimulateurs de collagène (acide poly-L-lactique ou hydroxyapatite de calcium) relancent la synthèse naturelle de collagène. Pour corriger immédiatement certains sillons ou restaurer les volumes, des injections d'acide hyaluronique, tandis que des injections de toxine botulique détendent le platysma pour estomper les cordes du cou et mieux définir la mâchoire.
Pourquoi ça change tout : les résultats sont souvent rapides, avec des effets qui durent en moyenne de 4 à 18 mois selon la technique. « La toxine botulique agit en 3 à 5 jours, avec un résultat optimal sous 10 jours. L'acide hyaluronique offre un effet immédiat, tandis que la radiofréquence et les biostimulateurs stimulent progressivement la peau, avec une amélioration jusqu'à 3 mois », précise le professionnel. Les traitements permettent généralement une reprise rapide de la vie sociale malgré de possibles rougeurs ou gonflements (environ 250 € pour du microneedling et jusqu'à 450 € pour de la radiofréquence ou des injections).

OPTION 4 : PASSER À LA CHIRURGIE

C'est pour : ceux dont le cou et l'ovale du visage ont perdu leur structure. « Ce n'est pas une question d'âge, mais d'anatomie. Si le cou est relâché avec des bajoues marquées, la chirurgie est le seul traitement capable de remettre véritablement les tissus en position », explique Bérengère Chignon-Sicard, chirurgienne membre de la Société française des chirurgiens esthétiques plasticiens.
Comment : avec un lifting cervico-facial. Contrairement aux idées reçues, il ne consiste pas à « tirer » la peau mais à repositionner en profondeur le SMAS (système musculo-aponévrotique superficiel) pour redessiner l'ovale du visage, le cou et l'angle de la mâchoire. « Le cou est presque toujours traité avec le visage pour préserver l'harmonie des proportions, et chaque intervention est adaptée à l'anatomie du patient. Les cicatrices, quant à elles, sont dissimulées autour des oreilles et dans les cheveux », précise la chirurgienne. Réalisée sous anesthésie générale, l'intervention dure 2 à 4 heures et nécessite 2 à 3 semaines avant une reprise de la vie sociale. « On ne peut pas dire que ce soit indolore, mais ce n'est pas une chirurgie très douloureuse. Un traitement simple par paracétamol suffit généralement », indique l'experte.
Pourquoi ça change tout : c'est aujourd'hui la seule technique capable de corriger durablement un relâchement important. Le résultat reste naturel, les tissus étant repositionnés plutôt que simplement tendus. Le résultat définitif s'apprécie après environ 1 an et peut durer 10 à 15 ans. Seul point noir : son prix. Il faut compter 10 000 à 15 000 euros selon les gestes additionnels (lipofilling, laser ou injections de biostimulateurs).

LES VALEURS SÛRES

Elles influencent les tendances beauté, décryptent les lancements et ont accès avant tout le monde aux nouveautés du monde entier. Pourtant, parmi des centaines de découvertes, certains produits restent irremplaçables… Quatre rédactrices beauté, quatre attachées de presse et quatre créatrices de contenu dévoilent les soins, maquillages et parfums qui ont acquis, à leurs yeux, un statut culte.

PHOTOGRAPHE
FERRY VAN DER NAT

SET DESIGNER
HÉLÈNE MANCHE

TEXTE
CHLOÉ LAFOREST

MELINDA MELROSE, *Influenceuse, Global Makeup Expert pour Dolce & Gabbana*

SES PRODUITS CULTES : « Le Rose Dew Lip Bite de Dolce & Gabbana Beauty est l'un des produits que j'ai toujours avec moi. Que je sois en tournage, en événement ou en déplacement, je sais que ma bouche restera impeccable pendant des heures sans retouche, tout en restant légère et confortable. Côté skincare, le Hydro Boost Water Gel de Neutrogena est devenu un incontournable. Je l'ai découvert il y a plusieurs années, alors que je cherchais une hydratation intense sans fini gras sous le maquillage. Il repulpe la peau, lui apporte un éclat frais et naturel, et permet aux produits appliqués ensuite de mieux se fondre. »

MARA LAFONTAN, *mannequin, influenceuse et créatrice de bijoux*

SES PRODUITS CULTES : « Pour moi, la Mason Pearson est la Rolls des brosses. Je suis convaincue qu'une excellente brosse associée à des produits simples vaut mieux qu'une routine coûteuse avec un outil qui abîme la fibre. J'ai acheté la mienne en 2020 après un passage chez Biologique Recherche : les coiffeurs me l'ont conseillée pour préserver mes cheveux longs et éviter de les casser. Depuis, elle ne m'a jamais quittée. Tous les dimanches, j'enveloppe mes cheveux de l'huile de Leonor Greyl. Je l'achète depuis le lycée et, une fois que j'ai trouvé un soin qui fonctionne vraiment, je suis très fidèle. Je l'applique avant le shampoing pour nourrir et réparer mes cheveux. En plus d'être efficace, elle sent divinement bon. »



(De haut en bas) Brosse Handy en poils de sanglier et nylon, Mason Pearson, 152 € au Bon Marché Rive Gauche ; Eau de parfum Ambre Sultan, Serge Lutens, 240 € les 100 ml ; Brume de soin hydra-bronzante Tea to Tan face & body, By Terry, 29 € ; Encre à lèvres Rose Dew Lip Bite teinte 06 Quirky Mocha, Dolce & Gabbana, 43 €.



Eau de parfum Cuir de Russie, Chanel, 460 € les 200 ml ; Crème solaire SPF 50+ Advanced Day Ultimate Protect, Medik8, 79 € ; L'Huile de Leonor Greyl, Leonor Greyl, 42 € ; Gel Hydro Boost Aqua-Gel, Neutrogena, 15,80 €.

CHLOÉ LECAREUX, *influenceuse*

SES PRODUITS CULTES : « J'adore les produits Medik8. Leur crème solaire SPF 50+ est devenue un incontournable : je l'applique tous les matins, en dernière étape de ma routine skincare. Sa protection contre les UVA et UVB m'aide à prévenir les taches pigmentaires. Cela fait trois ans que je la rachète. J'avoue aussi me laisser souvent influencer par TikTok, c'est d'ailleurs là que j'ai découvert le spray Tea to Tan de By Terry. Depuis un an et demi je ne m'en sépare pas : je l'applique au pinceau pour réchauffer instantanément le teint et donner un effet hâlé naturel, aussi bien sur le visage que sur le corps. »

DOMINIQUE TEMPLE, *CEO, et fondatrice de l'agence de communication DT Consulting PR*

SES PRODUITS CULTES : « Les crayons de la make-up artist Fara Homidi sont devenus indispensables. La teinte Minky, un nude rosé, ne me quitte jamais. J'aime redessiner légèrement le contour de mes lèvres puis estomper pour un résultat naturel. J'utilise aussi les soins Dr. Barbara Sturm depuis des années. Son sérum aux peptides repulpe visiblement la peau et lui redonne de l'éclat. Je l'applique matin et soir, mais aussi avant un événement pour réveiller instantanément le teint. »

SCOUT DIXON WEST, *perfume-tokker*

SES PRODUITS CULTES : « Cuir de Russie de Chanel est un parfum absolument iconique, même s'il reste méconnu. Créé en 1924, il fait partie de ces grands classiques que la collection Les Exclusifs de Chanel a su préserver tout en les rendant actuels. Je l'ai découvert grâce à mes lectures sur la parfumerie, notamment le livre *Perfumes : The Guide*, une formidable référence pour explorer cet univers. J'aime son élégance intemporelle, son côté androgyne et cette interprétation du cuir, douce et florale, qui évoque davantage un sac en cuir patiné qu'une matière synthétique. J'adore aussi Ambre Sultan de Serge Lutens, dont la richesse olfactive mêle résines, encens et notes poudrées. C'est pour moi le parfum ambré contemporain par excellence, que je porte même en été : la chaleur de la peau révèle son sillage et sublime ses matières naturelles. »

NOLWENN BRIAND,
directrice communication L'Oréal Luxe France

SES PRODUITS CULTES : « Je ne suis pas du genre à passer des heures dans la salle de bains. Le lait corporel Biotherm est mon allié des matins pressés : il hydrate parfaitement, sent divinement bon et son flacon-pompe me garantit de ne jamais zapper cette étape. Et parce que la beauté passe aussi par la mémoire et les émotions, Angel de Mugler occupe une place particulière dans ma routine. C'est un parfum de caractère : soit on l'adore, soit on le déteste et j'aime cette absence de compromis. C'est le tout premier parfum que mon père m'a offert et chaque vaporisation me ramène à ce souvenir. Son sillage rassurant m'accompagne toute l'année : sur la peau en hiver, en brume pour les cheveux ou en lait corps l'été. »



Sérum The Peptide Serum, Dr Barbara Sturm, 160 € ; Masque Jet Lag Mask, Summer Fridays, 28 € ; Lait corps raffermissant Collagen Fit, Biotherm, 35 € ; Crayon lèvres Smudge & Contour Lip Pencil teinte Minky, Fara Homidi, 38 € ; Eau de parfum Angel, Mugler, 120 € les 50 ml.



Baume démaquillant Skin Cloud, Mimétique, 38 € ; Déodorant fraîcheur, La Rosée, 10,90 € ; Shampooing poudre douceur de lait d'amande, Yodi, 22 €.

ALEXIA HAYE, *directrice de l'agence de communication Grenadine RP*

SES PRODUITS CULTES : « J'aime les produits qui bousculent les habitudes, comme ce shampooing sans eau Yodi. Son format poudre est aussi innovant qu'engagé, tout en offrant une vraie expérience sensorielle. Son parfum de lait d'amande est devenu une signature dans ma routine. Je verse un peu de poudre dans le creux de ma main, j'ajoute quelques gouttes d'eau et la mousse se forme instantanément. Le déodorant La Rosée est aussi un incontournable : sa formule naturelle est efficace, douce pour la peau et son parfum discret en fait un indispensable du quotidien. »

LAURE HUGONIN, *Beauty Communications Director de l'agence Karla Otto*

SES PRODUITS CULTES : « Le masque Jet Lag de Summer Fridays m'a été offert par un ami styliste à un moment où ma peau était fatiguée et sujette à l'eczéma. Je l'ai essayé le soir même en couche généreuse, et le résultat a été immédiat : une peau rebondie, hydratée et plus confortable. Depuis, je l'utilise une à deux fois par semaine le soir. Le baume nettoyant de Mimétique est un autre coup de cœur : sa texture sensorielle transforme le démaquillage en véritable rituel. Après rinçage, ma peau est nette, souple et lumineuse. »

(De g. à dr.) Eau de parfum Valaya, Parfums de Marly, 285 € les 75 ml ; Eau de parfum Neon Garden, Dries Van Noten, 265 € les 100 ml.



VALENTINE PÉTRY,

journaliste beauté et autrice de l'essai "Le Maquillage mis à nu" (Éditions Les Pérégrines)

SES PRODUITS CULTES : « Le gant de Babette Switzerland est l'accessoire que j'emporte toujours en voyage. Il permet de retirer efficacement le maquillage avec un lait, un baume ou une huile, sans seconde étape. Sa fibre est si agrippante que tout part d'un seul geste, tout en offrant une légère exfoliation sans irriter. J'aime aussi son histoire : sa créatrice s'est inspirée des tissus utilisés pour nettoyer les montres de luxe, capables de capturer les poussières sans jamais les déplacer. Je suis également fan des crayons Ilia. Je conseille une teinte proche de sa couleur naturelle : ils dessinent facilement les lèvres, sont très pigmentés sans les assécher et s'utilisent seuls, sous un baume ou une huile. Une fois terminés, ils ne laissent presque aucun déchet. »

VALENTINA DEBERNARDI, *Beauty Creative Director Hearst Italia et Hed of Beauty Harper's Bazaar et Esquire Italie*

SES PRODUITS CULTES : « Je suis une véritable passionnée de parfums et j'aime en porter plusieurs au fil de la journée. J'adore leur pouvoir émotionnel et identitaire, ainsi que leur impact culturel et social, depuis la culture des matières premières dans des territoires spécifiques jusqu'à leur rayonnement une fois sur le marché. Parmi mes notes fétiches, l'iris italien occupe une place particulière : il évoque mes racines et l'élégance de la Renaissance. Neon Garden de Dries Van Noten, qui associe l'iris à la fraîcheur de la menthe, est l'un de mes favoris. En make-up, le mascara Hourglass est l'un des très rares véritables mascaras tubing. Il allonge, gaine et apporte du volume sans couler. Au démaquillage, il ne fond pas, il se retire en glissant des cils comme un gant. »

JOANE AMAY, *contributing editor Harper's Bazaar France et W Magazine*

SES PRODUITS CULTES : « La Crème Eight Hour d'Elizabeth Arden existe depuis les années 30 et reste un véritable produit multifonction. Elle nourrit les lèvres, répare les zones sèches, discipline les sourcils et les petits cheveux rebelles. Mon geste préféré : l'appliquer généreusement sur les mains et les pieds avant de dormir pour une peau très douce au réveil. Pour mes cheveux, l'Huile Prodigieuse de Nuxe nourrit sans alourdir mes longueurs tout en laissant un fini soyeux et un parfum irrésistible. Je l'utilise aussi sur les épaules et les bras pour un éclat satiné. »

CHLOÉ LAFOREST, *rédactrice beauté Harper's Bazaar France*

SES PRODUITS CULTES : « L'huile Bi-Oil fait partie de ces produits cultes que l'on reconnaît immédiatement et qui ont traversé les générations. J'aime son côté multifonction : elle nourrit la peau, améliore son aspect et laisse un fini souple et lumineux. Je l'applique particulièrement lorsque ma peau a besoin de confort ou d'un supplément d'éclat. Devenu ma signature, le parfum Valaya des Parfums de Marly possède ce petit supplément d'âme qui fait qu'on y revient saison après saison. J'aime son équilibre entre fraîcheur et élégance et donne cette sensation de peau propre. »



Production : CallTime

(De bas en haut) Mascara Unlocked Instant Extensions Mascara, Hourglass, 37 € ; Crayon Lip Sketch Hydrating Crayon teinte Pink Door, Ilia, 32 € ; Huile sèche multi-fonctions visage, corps, cheveux Huile Prodigieuse, Nuxe, 35,50 € ; Mousse nettoyante et démaquillante ultra-douce FluffyMousse, Babette Switzerland, 29,90 € ; Huile de soin, Bi-Oil, 11 € ; Baume apaisant réparateur Eight Hour Cream L'Original, Elizabeth Arden, 37 €.

DÉTOX 2.0

Voie royale pour éliminer les toxines, la remise en mouvement de la lymphe est une valeur sûre du bien-être. 9 micro-rituels quotidiens pour optimiser le drainage traditionnel et retrouver sa pleine énergie.

Un protocole aux accents vieillots, remarquablement « calme » dans un marché du wellness où tout est toujours plus performatif… Le drainage lymphatique a longtemps traîné un sérieux manque de sexyness. Pourtant, toutes les actrices, Nadia Tereszkiewicz et Natasha Andrews – aussi professeure de yoga – en tête, se pressent chez la thérapeute parisienne Tehani Leprieur pour son approche globale mêlant drainage et équilibrage micronutritionnel (soin de détox du corps, 1 h 15 – 180 €, adltehani.fr). Dans un autre registre, Aurélie Durand a converti de nombreux diplomates à sa vision centrée sur le mouvement des fluides et l'importance des tissus conjonctifs (massage lympho-fascia Ilse, 150 €, ilse.co). Aujourd'hui, il n'est plus question de dégonfler les tissus ou de s'alléger. Si le système lymphatique est reconnu par la communauté scientifique comme une clé de voûte de notre santé globale, tous ses rôles ne sont pas encore pleinement appréhendés. Optimiser le métabolisme, gagner en énergie, soutenir le système immunitaire… Les promesses sont nombreuses. Ces deux thérapeutes de haut vol nous livrent leur 101 de la nouvelle détox lymphatique.

TEXTE
VALENTINE PÉTRY

PHOTOGRAPHE
FERRY VAN DER NAT
SET DESIGNER
HÉLÈNE MANCHE
STYLISTE
KEVIN GROSJEAN

Brosse The Lymphatic Brush by Cecily Braden, Cecily Braden, 150 € (vendues par deux) chez Oh My Cream ; Spray Lymphatic Magnesium Spray, Ilumaa, 19,90 € ; Complément alimentaire Cure Movement, Ilse, 39 € ; Brosse douce massante visage, Miye, 15 €.


NATURAL INGREDIENTS
LYMPHATIC
MAGNESIUM
SPRAY
ILUMAA
LYMPHATIC
ILSE
CURE
MOUVEMENT
50 ml 1.7 fl oz



Body lymphatique manches longues Iconic, Elastique Athletics, 295€ ; Brosse visage drainage lymphatique, Bachca, 29€. Ceinture Hermès, collants Falke.

"CONTRAIREMENT AUX IDÉES REÇUES, C'EST LE SUCRE ET NON LE SEL QUI EST RESPONSABLE DE LA RÉTENTION D'EAU. UNE CELLULE DE SUCRE RETIENT JUSQU'À 5 CELLULES D'EAU."

TEHANI LEPRIEUR, THÉRAPEUTE

DÉTENDRE LES FASCIAS AUTOUR DES ARTICULATIONS

« Ils entourent les canaux lymphatiques comme une toile d'araignée et leur rigidité peut bloquer la circulation de la lymphe », rappelle Aurélie Durand. Pour décongestionner les tissus, mobilisez les articulations où se situent un tiers des ganglions lymphatiques : rotations des poignets, des chevilles, du cou et des hanches pendant 1 minute matin et soir.

BOIRE DE L'EAU MINÉRALISÉE

« Contrairement aux idées reçues, c'est le sucre et non le sel qui est responsable de la rétention d'eau. Une cellule de sucre retient jusqu'à 5 cellules d'eau », insiste Tehani Leprieur. Sa recommandation : 1 cuillère à café de sel de bonne qualité (Himalaya ou Guérande), bénéfique pour les vaisseaux lymphatiques, dans un verre d'eau le matin aide les personnes qui ne ressentent pas le besoin de boire davantage. Autre option, plus soft : 2 ampoules d'eau de Quinton isotonique ou un jus de légumes avant les repas pendant 15 jours alcalinisent l'organisme. Cet apport en minéraux réduit l'inflammation, et améliore donc l'aspect de la cellulite.

MASSER LE COU

C'est une zone clef pour favoriser les échanges entre la tête et le corps, notamment les muscles sterno-cléido-mastoïdiens (ceux qui s'accrochent derrière les oreilles et descendent aux clavicules) et les splénius capitis (à l'arrière, ils partent des côtés du crâne jusqu'aux omoplates). Le how-to d'Aurélie Durand : 1 minute de pincements à 4 doigts à l'avant puis une autre à l'arrière pour améliorer la circulation globale, des pressions avec la paume sous les clavicules en levant et en tournant doucement la tête.

ÉVITER LES ALIMENTS MUCOGÈNES

Sans surprise, le gluten, le sucre, les produits transformés, l'alcool et les laitages. « Ils rendent la lymphe visqueuse et favorisent sa stagnation », avertit Tehani Leprieur.

Mannequin : Désirée Trouiller (Elite).
Coiffure : Rimi Ura. *Maquillage :* Marion Robine. *Manucure :* Aleksia Plé.
Production : CallTime

MÂCHER

C'est le seul levier facile qui améliore la digestion. « Visez 30 à 40 mastications par bouchée et posez votre fourchette à chaque fois », poursuit-elle, en rappelant de manger 80 % de légumes cuits pour 20 % de légumes crus afin de limiter les ballonnements, qui compressent les vaisseaux lymphatiques et empêchent la bonne circulation des liquides dans le bas du ventre.

PRIVILÉGIER LES TORSIONS DU THORAX

Elles pressent le diaphragme, la pompe naturelle du système lymphatique, et libèrent les fascias du tronc qui est un carrefour lymphatique. « Si vous le pouvez, jardinez ou allez dans les bois et accroupissez-vous pour ramasser des feuilles : cela impose de se tourner, de se lever, de se tordre… C'est parfait. En plus, avoir les mains dans la terre est bénéfique pour le système nerveux », conseille Aurélie Durand. À défaut, 10 torsions debout, hanches fixes, en regardant derrière soi, font amplement l'affaire.

S'ENTRAÎNER AVEC DES POIDS

Trois fois par semaine, histoire de provoquer des contractions musculaires qui aident la circulation de la lymphe. Pas besoin de plus, le surentraînement peut se révéler contre-productif et pro-inflammatoire.

CHANTER

De préférence tous les jours, dès que possible (pas la peine de hurler, et sous la douche ça compte). « Ça mobilise le diaphragme et engage une respiration profonde, qui remet en mouvement les fluides au niveau du torse », souligne Aurélie Durand. En bonus, ça stimule le nerf vague et apaise le système nerveux, ça régule le stress et l'inflammation, tout en favorisant donc la détox lymphatique.

SE MASSER AVEC DE L'HUILE DE MAGNÉSIUM

C'est le truc qui fait la différence avant de se coucher, bien mieux que la mélatonine, over-hypée. « Le sommeil est crucial pour la détoxification via le système lymphatique, qui nettoie le cerveau durant les phases de sommeil profond. Souvent surdosée, la mélatonine peut avoir un effet inverse sur la qualité du sommeil », insiste Tehani Leprieur. L'huile de magnésium a un effet apaisant, encore plus efficace lorsqu'elle est appliquée sur la peau (plutôt que prise en gélules). Ça peut piquer légèrement au début en cas de carence, mais ça en vaut la peine pour profiter de nuits 5 étoiles. Le rituel de la pro : « Allongée, massez le ventre, dans le sens des aiguilles d'une montre pour respecter le transit. Retour au calme garanti. »



Brosse corps Vitalis, Altesse Studio, 140€ ; Crème de massage lymphatique, Shikohin, 55€ sur bijo.paris ; Crème corps The Shaping Body Cream avec Lymphactive, Irraye, 120€ ; Gua sua corps, Tronque, 81€ ; Ampoules d'eau de mer microfiltrée à froid l'eau de Quinton, Quinton Isotonic, 33,39€ chez naturalia.fr.

VIOLETTE SERRAT, SANS FARD

PHOTOGRAPHE
FERRY VAN DER NAT

SET DESIGNER
HÉLÈNE MANCHE

INTERVIEW
JULIE LEVOYER

L'âme parisienne, le cœur new-yorkais, la maquilleuse autodidacte, fondatrice de la marque Violette_FR, s'est fait un prénom en un temps record en bâtissant quelque chose de plus intéressant qu'un empire de la beauté : un monde sensible.

Les palaces parisiens ont l'habitude des colonnes de jeunes filles apprêtées et surexcitées à l'idée d'apercevoir leur idole, mettons Harry Styles ou un BTS. Il arrive parfois de croiser des rédactrices et des influenceuses françaises dans le même état lorsque Violette Serrat est de passage dans la capitale. Il faut les voir lors des lancements, transportées par sa nonchalance et son american dream (un grand amour, le photographe Steven Pan, deux enfants à tomber dont les phrases entrelacent français et anglais, un appart dément à Brooklyn, une société qui croît de 30 % par an). Les Anglo-Saxonnes, elles, raffolent de sa silhouette de liane, de sa longue frange messy juste ce qu'il faut, bref de sa frenchness, ce chic effortless à l'accent very charming. La presse étrangère l'appelle d'ailleurs « the French makeup artist », comme si à elle seule « Violette » était un label qualité. Pourtant, cette enfant des années 80 est une énigme. Elle se livre facilement (au moins à 1 million de personnes, avec plus de 300000 abonnés sur YouTube, presque 800000 sur Instagram) dans une volubilité qui emmitoufle une pudeur immense. Elle a beau les rectifier, les rumeurs la dépassent. Elle serait diplômée de la vénérable École du Louvre : « Je ne sais pas d'où c'est parti, j'ai suivi des cours de peinture au Louvre. » Elle aurait maquillé Cher, Adele et Madonna : « J'aurais adoré… mais pas du tout ! » Ce qui est vrai : sa nomination, en 2010, en tant que make-up designer chez Dior à tout juste 26 ans ; une autre chez Estée Lauder en 2017, où elle succède à Tom Pecheux comme global beauty director, avant de devenir directrice de la création maquillage Guerlain en 2020 alors qu'elle est sur le point de lancer Violette_FR, sa marque digitale. La mise en ligne aura lieu en 2021 et l'objectif de ventes mensuel sera atteint en moins de 24 heures. Le parfum sera d'ailleurs sold out, à l'aveugle : « Il n'y avait pas le descriptif des notes sur la page… On était quatre à l'époque, on n'avait pas dormi depuis des jours, on était passé à côté », s'amuse-t-elle au téléphone, depuis son bureau à Dumbo. Il ne faut que quelques secondes pour tomber sous le charme de sa joie sous-titrée de mélancolie. On comprend alors qu'elle ne vend pas de parfum, ni de produits de maquillage, mais qu'elle propose une marque-monde du doux et du beau. Violette pense vite, rêve grand et a le cœur généreux.

HARPER'S BAZAAR : Vous êtes une maquilleuse à part, notamment pour votre approche quasi plasticienne…

VIOLETTE SERRAT : Je n'ai pas fait d'école, mais dès 8 ans j'ai appris à fabriquer mes propres couleurs. Nous passions l'été en Provence et mes parents – pour bronzer tranquillement – m'envoyaient chez un couple d'artistes qui vivait parmi les vignes. C'est chez eux que j'ai mis les mains dans les pigments. J'ai lâché le lycée juste avant le bac, j'avais de bons résultats mais je supportais mal la rigidité du système. Je rêvais de mode, de créer des tenues aux teintes dingues. J'ai suivi une formation dans les moulins abandonnés de Paris, qui préparait les jeunes un peu rebelles à intégrer des écoles comme la Centrale Saint Martins.



Blush Nuage de Blush Mat Plume Blush teinte En Feu, Violette_Fr, 40€.



VIOLETTE_FR

HB: Rien qui ne vous prédestine au maquillage…
VS: J'avais du mal à travailler sur une feuille ou une toile, l'humain me manquait. À l'époque, je sortais beaucoup dans des clubs comme L'Enfer et, un soir, alors qu'on se préparait, j'ai couvert le visage d'une amie de paillettes. C'était comme habiller et peindre, mes deux passions réunies sur quelqu'un, et sans pression puisque c'était éphémère. Le maquillage, c'est l'émotion du moment.

HB: Vous avez 19 ans, vous auriez pu vous inscrire dans une école, mais à la place vous décidez de partir à New York…
VS: Je ne comprenais rien à la vie, mais j'avais besoin d'échapper au monde dans lequel je vivais. Je suis partie 3 mois, en parlant à peine anglais, sans visa, ni un sou en poche. J'ai cherché un job partout mais c'était compliqué, la France venait de refuser d'intervenir en Irak et les Américains détestaient les Français. J'ai fini par trier des fourrures et des peaux chez un fourreur. Moi qui adore les animaux, c'était horrible mais il fallait que je me nourrisse. En parallèle, j'empruntais des livres de Kevyn Aucoin à la bibliothèque, à l'époque c'était le seul maquilleur qui partageait son art. J'ai compris qu'il me fallait un kit, je suis donc allée chez Sephora mais je n'avais les moyens de rien. C'est là que j'ai découvert que MAC proposait des matières premières, des pigments, des bases de mélanges… Ça je savais faire ! J'achetais aussi du papier chrome dans des boutiques d'arts plastiques, que je découpais en minuscules morceaux pour en faire des grosses paillettes. J'avais si peu de choses que tout tenait dans une petite valise, que je conserve dans mon bureau, elle me rappelle d'où je viens. Ensuite, j'ai épluché les pages jaunes américaines pour contacter toutes les agences de mannequins et leur proposer de maquiller gratuitement leurs new faces pour leurs books. Next a accepté de me voir et m'a connectée à des photographes. Après 3 mois, je suis rentrée à Paris avec un book.

HB: Et là, vous connaissez une ascension éclair !
VS: J'ai eu beaucoup de chance, je bossais tous les jours avec plein de marques sur des campagnes et du développement de produits. C'était une époque d'une immense liberté créative. Et j'ai signé chez Dior, où je suis restée pendant 4 ans.

HB: Pourquoi repartir à New York alors que tout vous souriait ?
VS: J'étais sur un shoot au Crazy Horse lorsque j'ai eu ma première crise d'angoisse. Je n'arrivais plus à respirer. J'ai fini par appeler ma psy. Elle m'a fait réaliser que je me sentais claustrophobe de ma vie.

J'adorais bosser mais c'était une façon de fuir certains drames personnels. Je me suis beaucoup sacrifiée pour les autres, et pour une fois je me suis autorisée à réaliser un rêve pour moi : repartir à New York et monter ma marque. Et là, je suis passée de travailler 7 jours sur 7 à… Plus rien. Pas un jour pendant 8 mois. Jusqu'à un édito pour *TeenVogue* avec Ben Hassett, où j'ai fait des textures qui coulaient, des cils chrome… Ça a tout relancé.

HB : Pendant ce temps, vous musclez votre communauté. Vous êtes aussi légitime dans l'industrie que sur les réseaux, c'est rare…
VS : Ça demande beaucoup de discipline, car les gens aiment bien vous mettre dans des boîtes. La presse américaine avait tendance à dire « la YouTubeuse Violette », je trouvais ça injuste au regard de tout ce que j'accomplissais : mon travail en studio, mon job de DA chez Estée Lauder, je bossais jour et nuit… Mes vidéos YouTube ne me prenaient pas plus d'une journée par mois. J'ai décliné de belles propositions en influence, car ce n'est pas ce que je veux faire.

HB : Quand vous avez monté Violette_FR, vous vouliez « une voiture française qui roule à l'essence américaine ». Comment se porte cette voiture aujourd'hui ?
VS : Je suis hyper fière de ma culture, on se rend d'autant plus compte à quel point elle est extraordinaire lorsqu'on part à l'étranger. Aux États-Unis, j'aime que la réussite des uns soit aussi celle des autres. Il y a une énergie qui vous porte, une adoration pour les histoires qui s'envolent. Quand ils disent « sky is the limit », c'est vrai. On vit un truc fou avec mon équipe, on a une croissance que je dois freiner, car même si on a énormément d'opportunités pour être distribué partout, je veux créer une maison moderne qui perdure. On n'est que 28 aujourd'hui, je ne veux pas qu'on se disperse, je ne veux pas de burn-out.

HB : Quelles sont vos ambitions ?
VS : Mon obsession, en démarrant, c'était d'être profitable, normalement ça sera le cas cette année. Cela va nous permettre d'ouvrir bientôt un flagship, sans avoir besoin de lever des fonds, qui sera un lieu d'expérience et d'un vrai sens du service.

"ON VIT UN TRUC FOU AVEC MON ÉQUIPE, ON A UNE CROISSANCE QUE JE DOIS FREINER, CAR MÊME SI ON A ÉNORMÉMENT D'OPPORTUNITÉS POUR ÊTRE DISTRIBUÉ PARTOUT, JE VEUX CRÉER UNE MAISON MODERNE QUI PERDURE."

HB : Quand la presse étrangère vous demande la clef de votre allure effortless à la française, vous répondez que c'est de ne pas rester plus de 10 minutes dans sa salle de bains. Qu'est-ce que vous faites en 10 minutes ?
VS : Ça un peu changé récemment, mes enfants ont grandi et ne se réveillent plus à l'aube ! J'avais l'habitude de sauter sous la douche au réveil et de m'y brosser les dents, ensuite Boum-Boum Milk et C'est La Cream – ça a sauvé ma peau car je faisais de l'acné de contact – et le SPF d'Holidermie, j'utilise la brume Substance of Light en retouches dans la journée. Moi qui n'aime pas le fond de teint, je suis fan du sérum teinté de Ciele. Je me coiffe en 2 secondes et je me maquille dans la voiture sur le trajet de l'école : un peu de Plume eyeshadow, de mascara et d'anticernes dans le rétro, mon blush et mon Bisou Balm ou mon Baume Amour eux s'appliquent sans miroir. J'ai une Mini Cooper crème avec un toit noir, qui vient du Japon mais qui est anglaise donc en plus je conduis à droite ! Le soir, je prends un peu plus mon temps depuis qu'un healer m'a conseillé de mettre en place un petit rituel pour changer d'énergie quand je rentre chez moi. Je prends une douche, je me démaquille avec le Purifying Cleansing Balm de House of Hur, et un lait démaquillant Biologique Recherche. Pour mes cheveux, très fins, j'ai arrêté l'après-shampooing, qui les plombe. Je fais un double lavage avec un shampooing Oribe, ensuite j'applique un lait super hydratant Rōz. Je ne fais pas de masque ou de gommage, mais j'aime bien le sérum Bioeffect et celui de chez Haru, sur lequel je superpose un autre très hydratant de Torriden. Ensuite, j'enfile une tenue plus confortable et je m'occupe de mes filles. Je leur donne le bain, on prépare le dîner et je les mets au lit.

HB: Votre parfum est en réalité une huile parfumée dont la tagline est « La peau qui sent l'amour ». C'est ce que vous sentez tous les jours ?
VS: C'est assez original mais mon organisme réagit comme si j'étais allergique à certaines choses… auxquelles je ne suis pas allergique ! Les parfums, c'est compliqué dès qu'il y a de l'alcool ou des huiles essentielles, car les éléments volatils font réagir mon nez, et mon organisme tire la sonnette d'alarme. J'ai donc dû créer une formule sans alcool, mais j'adore les fragrances. Je suis fan du travail de Frédéric Malle, mais mon organisme se met entre nous ! Je viens de faire une formation chez Givaudan, car je suis en train de travailler sur une composition avec le nez Shyamala Maisondieu, que j'adore. Ça a été un rock pour mon système nerveux mais j'y tiens !

HB: Qui est votre icône de style ?
VS: Carolyn Bessette-Kennedy pour sa modernité extraordinaire. Et Sofia Coppola. Le choc esthétique qu'a été *Virgin Suicides*, cet univers romantique, doux et dark à la fois. Quand j'ai su qu'elle utilisait mes produits… Je n'ai pas l'âme d'une fan mais là, quand même ! Elle les a découverts grâce à la maquilleuse Sandrine Cano Bock, qui avait préparé sa peau avec Boum-Boum Milk. J'ai toujours donné beaucoup de produits aux maquilleurs, on peut dire ce qu'on veut mais si un produit cartonne, c'est avant tout grâce à eux.



Mannequin : Désirée Trouiller (Elite). *Manucure :* Aleksia Plé. *Production :* CallTime

(De g. à dr.) : Huile de parfum Avec Amour, Crème en Spray 3-en-1 Boum-Boum Milk, Soin Nourrissant pour les Lèvres Baume Amour, le tout Violette_Fr, 65 €, 73 € et 30 € ; Crème Protectrice Visage SPF50+, Holidermie, 29 € ; Sérum anti-âge EGF, Bioeffect, 277 € ; Purifying Cleansing Balm, House of Hur, 14,45 € sur korean-skincare.fr ; Shampoing Signature, Oribe, 50 € au Printemps.

HB: Ce qu'on voit tout de suite de vous, c'est une grande joie et une grande douceur, mais il y a aussi une certaine mélancolie…
VS: Plus jeune, j'étais fascinée par l'*Ophélie* de John Everett Millais et mon premier rêve, c'était d'être Lara Croft, notamment parce qu'elle habitait un fantastique château inhabité. J'adorais les demeures un peu désertées, comme la grande maison abandonnée dans *De grandes espérances* d'Alfonso Cuarón avec Gwyneth Paltrow.

HB: Que des femmes seules en somme ?
VS: Je suis paradoxalement très solitaire. Nous avons une maison de campagne dans le Connecticut et j'aime y partir un jour avant ma famille, pour y vivre la vie d'une dame de 95 ans. Je jardine, je peins, j'écoute de la musique classique… J'aime être avec ma famille et mon équipe, j'évite les mondanités. Je suis très sensible à ce qui m'entoure et je fais confiance presque trop facilement. Je ne suis pas naïve, je peux même être dure parfois, mais si je m'ouvre à quelqu'un, je ne sais pas filtrer. C'est ma façon de me protéger.

HB: Vous avez déclaré : « Parler yoga, ça me saoule et faire des smoothies, c'est pas mon truc. » Comment prenez-vous soin de vous ?
VS: J'ai dû assister à une séance de yoga dans ma vie mais la bande de filles qui fait des asanas, la prof qui dit des mots et des positions que je ne comprends pas… Ce n'est pas là-dedans que je trouve mon bonheur. Je préfère marcher, faire de la boxe. J'ai inscrit ma fille au taekwondo et j'aimerais m'y mettre. Mon wellness, c'est de consacrer le peu de temps que j'ai à mes enfants, de petit-déjeuner en famille tous les matins et d'amener mes filles à l'école tous les jours. Néanmoins, j'ai rencontré quelqu'un d'extraordinaire chez Ethereal Healing Studio, à Redding, qui fait des sound baths incroyables.

HB: Qui sont les autres pros qui s'occupent de vous ?
VS: J'ai un petit luxe : mon coach chez Life Time, une salle à Dumbo. Ils ont un kids club où les enfants peuvent faire des Lego, du basket, plein de super cours de sport. J'y vais avec mes filles et ensuite je retourne bosser. Au Salon de Lily, ils font les meilleures permanentes et teintures de cils, ça fait vraiment gagner du temps. Et c'est Alissa Frum, ma coloriste adorée de Blackstones Collective, qui s'occupe de mes cheveux. À Paris, c'est plus compliqué, je bosse sur les deux fuseaux horaires, mais j'ai la chance d'avoir des gens fabuleux qui viennent à moi : Barbara Sand, qui fait les meilleurs kobido, et le kinésithérapeute Julien Montenot pour des drainages lymphatiques extraordinaires.

DESCRIPTION Huile 100 % naturelle pour les cicatrices et vergetures, efficacité cliniquement prouvée. INDICATIONS Cicatrices: Aide à améliorer l'apparence des cicatrices anciennes et nouvelles. Vergetures: Aide à améliorer l'apparence des vergetures. Aide également à améliorer l'élasticité de la peau, réduisant ainsi le risque de formation de vergetures. Teint irrégulier: Aide à améliorer l'apparence d'un teint irrégulier. Vieillissement de la peau: Contribue à atténuer les signes de vieillissement de la peau du visage et du corps. Peau déshydratée: Aide à maintenir l'hydratation de la peau. PRÉSENTATION Huile jaune clair. FORMULE Mélange d'huiles naturelles et d'extraits végétaux naturels. INGRÉDIENTS Glycine Soja Oil, Helianthus Annuus Seed Oil, Carthamus Tinctorius Seed Oil, Simmondsia Chinensis Seed Oil, Salvia Hispanica Seed Oil, Punica Granatum Seed Oil, Plukenetia Volubilis Seed Oil, Triticum Vulgare Germ Oil, Rosa Canina Fruit Oil, Calendula Officinalis Extract, Lavandula Angustifolia Oil, Rosmarinus Officinalis Leaf Oil, Anthemis Nobilis Flower Oil, Pogostemon Cablin Leaf Oil, Bisabolol, Tocopherol, Pogostemon Cablin Oil. CERTIFICATION NATURELLE Tous les ingrédients utilisés dans la formulation de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® sont naturels, conformément à la norme ISO 16128. ESSAI CLINIQUE COSMÉTIQUE SUR L'APPARENCE DES CICATRICES Centre d'essai: Institut proDERM pour la recherche dermatologique appliquée, Hambourg, Allemagne. Objectif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® dans l'amélioration de l'aspect des cicatrices. Échantillon: Participantes : 40 participantes avec peaux de divers phototypes. Âge des cicatrices : de nouvellement formées jusqu'à 3 ans. Emplacements des cicatrices : le visage ou le corps en raison d'écorchures, de coupures ou de cicatrices chirurgicales importantes. Âge des participantes : 18 à 65 ans. Méthodologie: Évalu… …luateur, évaluation randomisée de l'image, étude ouverte. L'inclusion des participantes a été effectuée par… …Patient and Observer Scar Assessment Scale). Le produit a été appliqué deux fois par jour … …circulaire la cicatrice désignée et la peau environnante. Les applications ont été … …l était d'évaluer l'effet du produit sur la peau à l'aide de l'échelle POSAS lors… …s ont été examinés à la fin de l'étude, notamment l'évaluation du résultat … …s, ainsi que l'écart de couleur de la peau entre les cicatrices et leur env… …(Naturelle) Bi-Oil® est efficace pour améliorer l'aspect des cicatrices. Ar… …compte les évaluations objectives et subjectives des échelles OSAS et … …ntes. Après 8 semaines 100 % des participantes ont montré une amélio… …u bout de 2 semaines. Amélioration continue et significative de l'échelle … …L'APPARENCE DES VERGETURES Centre d'essai: Institut proDERM p… …ctif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® dans l'ame… …articipantes avec peaux de divers phototypes. Causes des vergetures … …nce d'adolescence). Emplacements des vergetures : abdomen, bras, cu… …aluation en aveugle de l'évaluateur, évaluation randomisée de l'image, … …selon le score de Mallol. Le produit a été appliqué deux fois par jour per… …désignées et la peau environnante. Les applications ont été effectuées … …et du produit sur la peau à l'aide de l'échelle POSAS (Patient and Obse… …autre paramètre examiné à la fin de l'étude comprenait l'évaluation du … …-mêmes. Résultat: L'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace pour… …ve de l'échelle POSAS (prenant en compte les évaluations objectives … …dente chez 71 % des participantes. Après 8 semaines, 97 % des partic… …ant 5 fois plus importante qu'après 2 semaines. Amélioration continue… …LINIQUE COSMÉTIQUE SUR LES TEINTS IRRÉGULIERS Centre d'e… …ue Objectif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® s… …roduit est utilisé chez des femmes dont la peau du visage et du cou p… …articipantes : 64 participantes avec peaux de divers phototypes, avec … …u. Le groupe de traitement Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® comprenait … …ge des participantes : 30 à 70 ans. Méthodologie: Étude randomisée, … …à un examen préliminaire, suivi par une période d'une semaine de rinç… …fois par jour pendant 16 semaines. L'application a été effectuée sous … …uées à 0, 2, 4 et 16 semaines. Les participantes ont été cliniquement … …igmentaires. Des photos du visage et du cou de chaque participante … …s la fin de l'étude. Résultat: L'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est effic… …r les peaux présentant des signes de photovieillissement. Après 16 s… …paramètres sur le visage et le cou, selon une évaluation clinique et … une amélioration statistiquement significative du teint irrégulier et 57… …GNES CUTANÉS DE L'ÂGE Centre d'essai: Thomas J. Stephens & As… …tif: Évaluer l'efficacité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® sur des fem… …ent légers à modérés. Échantillon: Participantes : 64 participantes av… …gers à modérés sur le visage et le cou. Le groupe de traitement Huile… …ité comptait 32 participantes. Âge des participantes : 30 à 70 ans. M… …s participantes ont été soumises à un examen préliminaire, suivi par u… …pliqué sur le visage et le cou deux fois par jour pendant 16 semaine… Les évaluations cliniques ont été effectuées à 0, 2, 4 et 16 semaines… …nction des paramètres d'efficacité suivants : rides, rides marquées, … teint irrégulier, clarté (peau terne), fermeté visuelle et évaluation glo… …ont également été prises, et un classement des photos a été effec… …uées globalement pour les rides, les rides marquées, les taches pig… …l'aspect. Résultat: L'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® est efficace pour… …nes de photovieillissement. Après 16 semaines, le groupe de traitem… …le contrôle non traité pour tous les paramètres d'efficacité évalués cli… …de 4 semaines, sauf sur les taches pigmentaires. Après 16 semaines, … …Oil® ont montré des améliorations statistiquement significatives de l'… …acité de l'Huile de Soin (Naturelle) Bi-Oil® chez des femmes dont la p… …tovieillissement légers à modérés. Échantillon: Participantes : 64 pa… …illissement légers à modérés sur le visage et le cou. Le groupe d… …et le groupe non traité comptait 32 participantes. Âge des particip… …fficacité contrôlé en aveugle. Les participantes ont été soumises à … …lavage au savon). Le produit a …



Laboratoire Perrigo France, RCS Nanterre 542 044 696

CÉLINE

Texte JAZMINE HUGHES
Photographe ROBIN GALIEGUE
Réalisation MALINA JOSEPH GILCHRIST

À l'aube de son retour sur scène, après la terrible épreuve de santé qui a bien failli mettre fin à sa carrière, l'icône de la pop est prête à montrer au monde que son cœur bat, plus fort que jamais.

Robe en satin, cape en satin brodée et bottes brodées *Givenchy* par *Sarah Burton*. Boucles d'oreilles en or rose serti d'émeraudes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie*.



QUELQUE PART dans les sous-sols du Palms Casino Resort, à quelques pas du Strip de Las Vegas, se cache un studio d'enregistrement qui a été le témoin d'innombrables succès. C'est ici que Michael Jackson a enregistré des titres de la réédition de son album mythique *Thriller*. C'est aussi ici que Lady Gaga a enregistré *Harlequin*, un album-concept, le premier du genre à susciter un tel engouement depuis des années. Mais, en ce soir de juin, quelque chose de plus extraordinaire encore s'y passe : Céline Dion fait sa séance de Pilates.

Debout, une jambe posée sur une barre de danse, elle porte un justaucorps nude au col montant souligné de dentelle. La silhouette est élancée, l'allure souveraine, les cheveux impeccablement relevés en chignon, les cils ourlés de mascara. Avec une facilité déconcertante, elle fait glisser sa jambe le long de la barre jusqu'à atteindre un grand écart parfait. Autant dire que cette victoire a été durement conquise.

En 2022, Céline Dion a appris qu'elle était atteinte du syndrome de la personne raide, une maladie neurologique auto-immune extrêmement rare, susceptible d'entraîner une rigidité musculaire si sévère qu'elle peut confiner à la paralysie. À certaines périodes, la douleur était telle qu'elle pouvait à peine marcher. Certains jours, une forte dose de Valium était la seule manière de tenir debout. « C'est une affection évolutive. Je n'aime pas employer le mot "maladie". Maladie, ça fait tout de suite penser à une insulte », explique-t-elle en plissant le nez. « Comme quand on lance à quelqu'un : "Tu es une vraie plaie" ! »

Si elle a le port d'une reine, Céline Dion possède aussi l'humour et l'énergie d'un personnage des Muppets. Une plaisanterie, un éclat de rire, puis la voilà déjà en train de soumettre son corps à une nouvelle posture, comme si elle jouait à *Tetris* avec elle-même. Le syndrome de la personne raide pouvant figer ses muscles, elle refuse l'immobilité.

À bien des égards, cette affection est un cruel pied de nez du destin. Que Céline Dion, dernière d'une fratrie de quatorze enfants, élevée dans une famille modeste d'une petite banlieue de Montréal – un bain par semaine ! –, soit devenue l'une des chanteuses les plus populaires de tous les temps relevait déjà du miracle. Icône de la communauté des cœurs brisés, des amateurs de bandes originales de films, elle suscite une ferveur capable de rendre les dieux jaloux. Une chance sur un million. Que le syndrome de la personne raide ne touche, selon les estimations, qu'une ou deux personnes sur un million rappelle que le hasard peut aussi se montrer d'une cruelle ironie.

La pièce est équipée d'haltères, d'un tapis de course, d'un reformer, l'appareil emblématique du Pilates, en plus de la barre de danse. Son entraîneuse, Naomi, lui fait remarquer qu'elle gagne en souplesse, ce qui provoque chez Céline une légère inquiétude. « Trop souple ? » demande-t-elle aussitôt. Heureusement, non. En six ans, Céline Dion ne s'est produite en live qu'une seule fois : lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris. Depuis, elle n'aspire qu'à une chose : retrouver la scène. Et pas seulement parce qu'elle s'y produit depuis l'âge de 12 ans. Décevoir son public (elle a annulé des concerts à la dernière minute sans pouvoir en donner la véritable raison, avant de suspendre l'intégralité de sa tournée en 2023) lui a donné le sentiment de perdre pied, de ne plus être digne de confiance, de dériver. Plus douloureux encore : elle avait l'impression d'avoir trompé ses fans.

Pendant dix-sept ans, avant que le diagnostic ne soit enfin posé en 2022, elle a vécu avec les symptômes de la maladie sans savoir de quoi elle souffrait. Lorsqu'elle annulait un concert, elle invoquait une sinusite ou une toux. En réalité, les problèmes de santé auxquels elle faisait face étaient autrement plus graves.

Le documentaire *Je suis : Céline Dion*, sorti en 2024, a révélé au public ce qu'elle endurait en silence : une douleur qui érodait sa voix, les hautes doses de benzodiazépines pour tenir, et une crise de ce fameux syndrome de la personne raide qui la laissait figée, en pleurs, incapable du moindre mouvement comme de la moindre parole.

Pour Céline Dion, donner un concert relève donc presque d'une mission. Comme d'un pacte conclu avec le talent dont le ciel l'a gratifiée. Avoir retrouvé la maîtrise de son corps et de sa voix – au point de pouvoir annoncer, plus tôt cette année, une résidence de cinq semaines à Paris à partir de la mi-septembre – tient du miracle.

Une fois la séance de Pilates terminée, Céline Dion s'installe face à moi. Elle est enveloppée dans un fin pull monogrammé et porte un pantalon de survêtement rose poudré. À ses côtés, un humidificateur est réglé avec précision sur 23 °C. John, son co-manager, lui montre une photo de ses fils prise lors de la finale de la Coupe Stanley. Aime-t-elle le hockey ? « Non. J'aime mes enfants. Ce n'est pas la même chose. »

Maintenant qu'elle peut enfin remonter sur scène, c'est comme si la vie lui rendait enfin ce qu'elle lui avait pris. C'est en mars qu'elle a annoncé la nouvelle sur Instagram, s'offrant pour son 58e anniversaire « le plus beau des cadeaux : celui de vous retrouver, de chanter à nouveau pour vous ». Elle confiait alors se sentir forte, enthousiaste, un peu nerveuse aussi, mais prête à revenir. Les billets se sont vendus si rapidement qu'une nouvelle résidence de trois semaines, prévue en mai 2027, est déjà en vente. « Cela fait si longtemps… J'ai envie de leur offrir quelque chose qui leur montre à quel point ils m'ont manqué », confie Céline Dion.

Annie Horth, sa styliste et conseillère artistique, promet un spectacle « grandiose », porté par une scénographie à l'architecture monumentale pensée pour éclairer les multiples facettes de la diva. « Elle peut passer de l'intime et du romantique à une puissance

vocale phénoménale. Nous imaginons donc un show capable d'accompagner toutes ces métamorphoses », explique-t-elle.

En 2020, au moment où la pandémie faisait son apparition, les symptômes de Céline Dion, qui n'avaient pas encore été diagnostiqués, ont commencé à s'intensifier. Pendant trois ans, elle a vécu recluse, en partie parce qu'elle refusait que ses fans la voient et imaginent qu'elle allait bien, alors qu'elle continuait à annuler ses concerts.

C'est durant cette période qu'elle a trouvé un véritable apaisement dans la nature. « J'aime tellement les arbres. J'avais cette image de moi essayant de disparaître parmi les feuilles », raconte-t-elle. Puis l'automne est arrivé, les feuilles sont tombées, et elle a réalisé qu'elle ne pouvait plus se cacher. L'arbre était nu. Elle avait le sentiment de ne plus pouvoir offrir à ses fans ce qu'ils étaient venus chercher auprès d'elle pendant tant d'années. « Je voulais leur dire : je suis désolée, je n'ai plus de pommes à vous donner. » Et elle a compris : « Mais nous ne sommes pas venus pour les pommes ; nous sommes venus pour l'arbre. »

LA CHANSON PONCTUE SES PENSÉES, SOULIGNE SES ÉMOTIONS, ACCOMPAGNE SES ÉLANS DE JOIE.

Pour Céline Dion, cette image a été une révélation. Elle dit aussi beaucoup de la femme qu'elle a toujours été : profondément sincère, singulière, et dotée d'une capacité rare à toucher les autres en plein cœur. Car chez elle, l'authenticité n'est jamais un artifice : elle se transmet.

Depuis son adolescence, Céline Dion est régulièrement raillée pour sa musique jugée trop sentimentale, trop sage, voire « sans second degré ». De la fin des années 90 au début des années 2000, son nom est presque devenu synonyme de kitsch et d'excès. Pourtant, il existe chez elle quelque chose – au-delà même de sa voix – qui résiste au temps et la maintient au centre de la conversation culturelle. Dans ce que certains considèrent comme de la mièvrerie, d'autres voient une sincérité si puissante qu'elle traverse les modes et les vagues successives du cool.

Née dans une famille modeste, francophone et québécoise, Céline Dion a grandi en étant une étrangère dans son propre pays. Et pourtant, elle a réussi à rassembler des publics entiers grâce à son amour inconditionnel de l'amour. Depuis des décennies, sa musique est un espace de catharsis, un lieu où l'on peut laisser jaillir ses émotions sans se soucier de l'image que l'on renvoie.

Enfant, Céline Dion rêvait de devenir gymnaste après avoir vu Nadia Comaneci obtenir des notes absolues aux Jeux olympiques de 1976. « C'était l'idole de toutes les filles de mon âge », s'exclame-t-elle, les yeux grands ouverts, avec le même émerveillement qu'à l'époque. « Ils n'avaient même pas assez de place sur leur fichu tableau pour écrire son 10 parfait, parce qu'ils ne savaient pas comment le noter ! »*

D'autres talents se sont révélés à elle, puis elle est devenue trop star elle-même pour poursuivre ce rêve. Alors, elle a dû tourner la page. Mais elle s'est fixé trois objectifs. Le premier, elle se lève de son fauteuil pour l'illustrer : « Je voulais me tenir droite, mais je n'y arrivais pas. Je m'asseyais plutôt comme ça. » Elle arrondit brièvement le dos, puis revient s'installer dans son fauteuil, les jambes croisées. Les deux autres objectifs étaient de réussir à toucher ses orteils et de faire le grand écart. Aujourd'hui, elle sait faire les trois.

Le corps tout entier de Céline Dion semble élastique, à commencer par son visage, un instrument dont elle joue presque avec autant de maîtrise que de sa voix. Selon ses émotions, sa lèvre supérieure se retrousse jusqu'à son nez ou s'avance comme pour aller toucher quelqu'un. Ses sourcils, eux, suivent chaque mouvement de son visage.

Dire qu'elle a le réflexe de chanter serait presque un euphémisme. Chez Céline Dion, la chanson n'intervient pas seulement quand elle monte sur scène : elle ponctue ses pensées, souligne ses émotions, accompagne ses élans de joie. En l'espace de deux heures, elle chante aussi bien *That's Not My Name*, le titre électro-pop survitaminé des Ting Tings, que *Here Comes the Bride* improvisé à la vue de fleurs blanches, *True Colors* de Cyndi Lauper parce que la sincérité est une valeur qui lui est chère, ou encore *Ce n'était qu'un rêve*, son premier single écrit par sa mère.

** La gymnaste a marqué l'histoire en obtenant la note maximale de 10 aux Jeux olympiques de 1976. C'était tellement exceptionnel que le tableau d'affichage n'était même pas conçu pour montrer un 10.0, mais un 1.00, ce qui a rendu ce moment encore plus célèbre.*



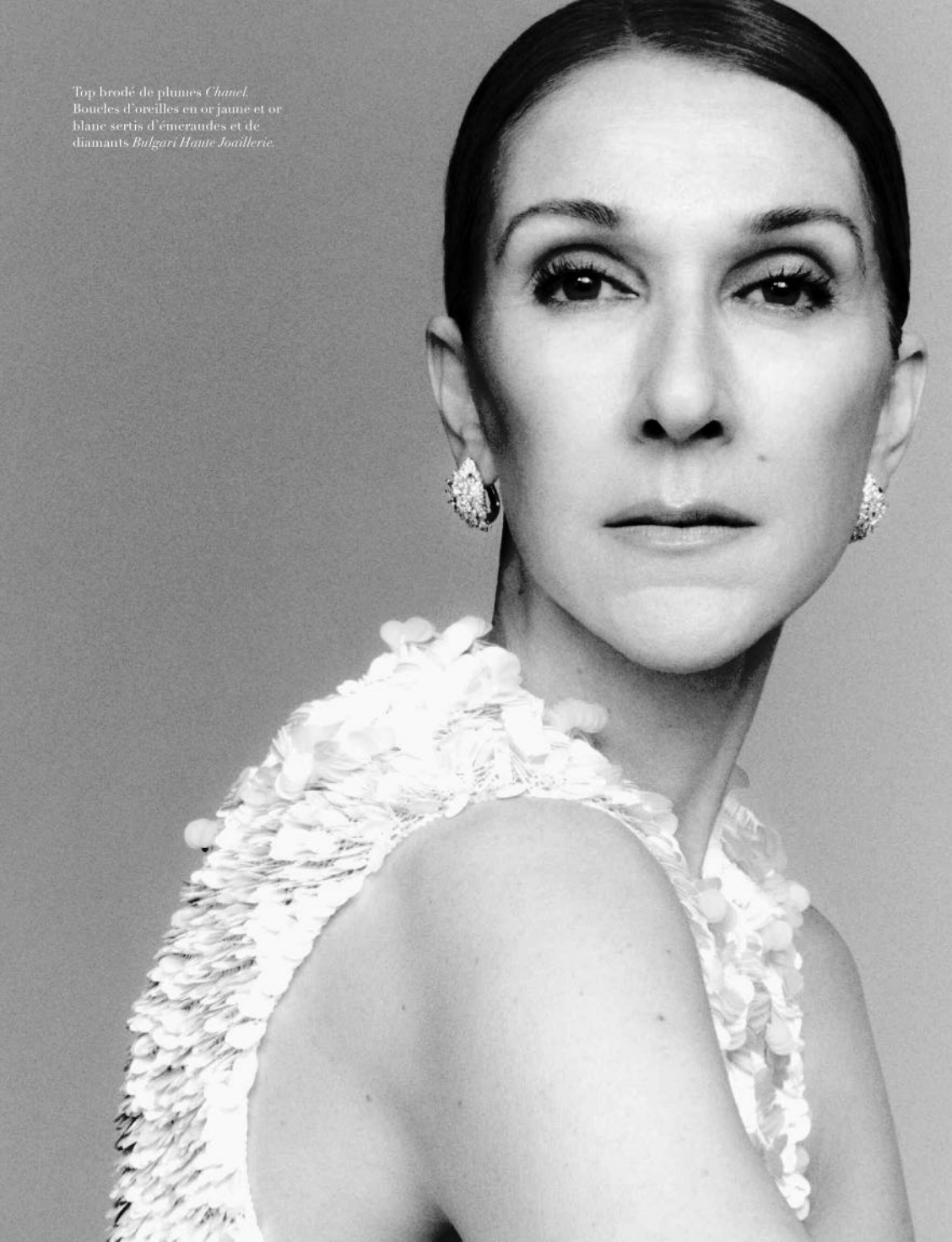
Manteau en taffetas et fausse fourrure *Saint Laurent* par *Anthony Vaccarello*. Collier en or rose serti de lapis-lazuli, de turquoises, de tanzanites et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie*.



Robe en velours *Balenciaga*, escarpins en cuir *Jimmy Choo*. Collier en or rose serti de rubellites, de tourmalines, d'améthystes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie*.



Robe à paillettes *Gucci*. Boucles d'oreilles en or jaune et or blanc sertis d'émeraudes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie*.



Top brodé de plumes *Chanel.*
Boucles d'oreilles en or jaune et or blanc sertis d'émeraudes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie.*

C'est aussi ce qui explique qu'au-delà de son statut d'une des plus grandes chanteuses de sa génération, Céline Dion soit devenue une icône de la culture Internet avec des mèmes qui circulent en boucle. Durant cet entretien, alors qu'elle parle de son amour pour l'escalade dans les arbres – « Je suis un singe » –, elle grimpe soudain sur la structure fixée au mur et me tend la main, dans une pose qui rappelle la *Création d'Adam* de Michel-Ange.

Mettre son intimité à nu dans le documentaire n'a pas été simple. Mais, après tout, si elle a connu une trajectoire aussi extraordinaire, c'est également grâce à ses fans. Ils méritaient des réponses ; et, d'une certaine manière, si elle a enfin obtenu la sienne – un diagnostic après près de vingt ans de symptômes –, c'est parce qu'ils lui ont permis d'accéder à son statut. « Ils ont acheté des billets. Ils ont acheté mes disques. Ils m'ont offert ce privilège. Alors la moindre des choses que je puisse faire, c'est de leur dire que je suis en vie. »

Après son diagnostic, Céline Dion s'est lancée dans une rééducation intensive : nouveaux traitements, physiothérapie, thérapie vocale, immunothérapie. Faute de traitement reconnu pour cette maladie, sa fondation a choisi d'agir : en 2024, elle a consacré près de 1,8 million d'euros à la recherche sur les troubles neurologiques auto-immuns.

Pour préparer ses concerts à Paris, elle enchaîne désormais trois séances de Pilates de 90 minutes par semaine et consacre deux autres journées à la danse classique. Elle décrit cette période comme une succession de chutes et de résurrections, mais aussi comme une preuve de ce dont elle est capable : elle est fière d'avoir accompli quelque chose que son corps n'était pas « censé faire ». Surtout, elle a cessé de se cacher. Peu à peu, elle retrouve le chemin de la scène et de la vie publique. Maintenant qu'elle va mieux, elle reprend le travail – avec tout ce que cela implique, y compris les aspects moins glamour. Car elle sait que son lien avec ses fans est un échange. « Écoute, ma grande, dit-elle en s'adressant à elle-même, si tu ne veux pas signer d'autographes, si tu ne veux pas te faire belle, si tu ne veux pas être dérangée parce que tes pâtes vont refroidir, tu peux toujours rester chez toi. Mais regarde tout ce que tu as. »

Il faut dire que, chez les Dion, chanter était une affaire de famille. Tenir le piano-bar de son père à Charlemagne, au Québec, à une quarantaine de minutes de Montréal, en était une autre. Toute la famille mettait la main à la pâte : ses frères jouaient du piano, ses sœurs chantaient, tandis que sa mère préparait les frites, « épluchant les pommes de terre dans des seaux d'eau froide », décrit-elle en reproduisant les gestes de chacun. Parfois, la petite Céline était autorisée à interpréter une ou deux chansons avant que sa mère ne la renvoie à la maison. Puis les habitués ont commencé à appeler le bar pour demander si la fillette chanterait ce soir-là. « J'avais 10 ans et j'étais dans un bar. J'aurais pu être arrêtée, raconte-t-elle en riant. Mais vous savez quoi ? Les policiers venaient eux aussi chanter avec nous. » Elle sourit. « À l'époque, il n'y avait pas vraiment de criminalité. »

Sa trajectoire prend un tournant décisif lorsqu'elle rencontre le producteur René Angélil, qui devient son manager alors qu'elle n'a que 12 ans. Ils entament une relation lorsque Céline Dion a 19 ans. Leur mariage, célébré en grande pompe en 1994 à la basilique Notre-Dame de Montréal, est retransmis à la télévision : elle a alors 26 ans, lui 52. Leur écart d'âge de 26 ans fait naturellement réagir, mais le couple restera uni jusqu'à la disparition de René Angélil, emporté par un cancer de la gorge en 2016.

À 13 ans, Céline Dion sort son premier single et devient rapidement une figure incontournable du Québec, avant de porter la voix du Canada francophone au-delà de ses frontières. En 1988, à 20 ans, elle remporte l'Eurovision pour la Suisse – le concours n'exigeant pas que les candidats soient citoyens du pays qu'ils représentent –, puis se lance dans l'enregistrement de chansons en anglais. Son premier album anglophone, *Unison*, sort en 1990 et confirme son potentiel international.

DÉSORMAIS, ELLE EST FIÈRE D'AVOIR ACCOMPLI QUELQUE CHOSE QUE SON CORPS N'ÉTAIT PAS "CENSÉ FAIRE".

Elle n'a pourtant jamais cessé de revendiquer son attachement au français. Avec ses trois enfants, elle parle uniquement cette langue, tandis qu'ils apprennent l'anglais et l'espagnol à l'école. La suite, tout le monde la connaît : les titres classés numéro un dans les charts, les albums vendus par millions, les Grammy Awards, les tournées mondiales. Céline Dion devient un monument de la pop, une diva reconnue au même titre que Aretha Franklin ou Whitney Houston, inspirant toute une nouvelle génération de grandes voix.



Robe en brocart *Gucci*. Boucles d'oreilles en or rose serti de tourmalines, de citrines et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie*.



Robe à paillettes *Gucci,* lunettes en acétate *Emmanuelle Khanh* × *Tracee Ellis Ross,* escarpins en cuir *Santoni.* Boucles d'oreilles en or jaune et or blanc sertis d'émeraudes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie.*





Cape brodée de sequins, jupe en laine et escarpins en cuir *Valentino*. Collier en or rose serti d'émeraudes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie*.



Cape en satin *Givenchy* par *Sarah Burton.* Boucles d'oreilles en or rose serti d'émeraudes et de diamants *Bulgari Haute Joaillerie.*

La chanteuse et autrice-compositrice australienne Sia se souvient d'avoir regardé, adolescente, l'un des concerts filmés de Céline Dion. Elle était fascinée de la voir reproduire avec sa voix les sons de chaque instrument présent autour d'elle. « À un moment, elle imitait le solo de basse, puis le solo de flûte, puis celui de guitare, puis la batterie, raconte-t-elle. C'est l'un des moments qui m'a donné envie de devenir chanteuse. »

« Mon amour des ballades vient clairement d'elle, confie Adele. Elle est théâtrale, et j'adore être une reine du drama. » Un soir, pendant sa résidence à Las Vegas, Adele aperçoit Céline Dion dans le public et fond en larmes avant de lâcher le micro pour aller la serrer dans ses bras. Le fait qu'Adele ait elle-même pu connaître une telle résidence est aussi un héritage de Céline Dion. Avec son spectacle *A New Day…*, présenté de 2003 à 2007, elle a profondément transformé le concept de résidence à Las Vegas. Ce qui était autrefois perçu comme un refuge pour les artistes en fin de carrière est devenu une occasion de créer des shows hors norme, capables de battre tous les records. *A New Day…* reste à ce jour la résidence la plus lucrative de l'histoire.

Si la vie de Céline Dion a été jalonnée de sommets vertigineux, elle a aussi connu des épreuves d'une immense brutalité. En 2016, elle perd son mari et l'un de ses frères à deux jours d'intervalle. En 2003, le jour où elle apprend la mort de son père, elle se produit malgré tout le soir même. Pour elle, il n'existe pas de meilleure façon d'affronter ses émotions que de les traverser pleinement, entourée de ceux qui, depuis des décennies, l'ont aidée à tenir debout. Elle n'a de cesse de chercher sa force dans la scène et dans le lien qui l'unit à son public. Alors, à la question de savoir ce qui pousse les gens à l'aimer autant, elle réfléchit un instant avant de répondre : « Je crois que c'est parce que je suis un livre ouvert. »

Elle explique qu'elle n'a jamais su être autrement : si elle gardait tout pour elle, elle ne pourrait ni être pleinement elle-même ni vivre vraiment. « Je suis honnête, et ce n'est pas toujours beau, dit-elle. Parfois, ce sont des moments heureux ; parfois, des moments douloureux. Mais c'est ça, la vie. »

Et personne ne le sait mieux qu'elle. « Plutôt que de remettre la vie en question, pourquoi ne pas simplement la vivre ? Alors je vis ma vie, ou plutôt, je vis la vie. »

À LA QUESTION DE SAVOIR CE QUI POUSSE LES GENS À L'AIMER AUTANT, ELLE RÉFLÉCHIT UN INSTANT AVANT DE RÉPONDRE : "JE CROIS QUE C'EST PARCE QUE JE SUIS UN LIVRE OUVERT."

Robe à paillettes *Gucci*, escarpins en cuir *Santoni*.

Coiffure : Shay Ashual. *Maquillage :* Lauren Parsons. *Production :* Casa Projects. *Remerciements au Caesars Palace Las Vegas*





“JE SUIS HONNÊTE, ET CE N’EST PAS TOUJOURS BEAU. PARFOIS, CE SONT DES MOMENTS HEUREUX ; PARFOIS, DES MOMENTS DOULOUREUX. MAIS C’EST ÇA, LA VIE.”

Veste et body en dentelle, jupe en velours, le tout *Saint Laurent* par *Anthony Vaccarello*.

HAUTE ATTITUDE

PHOTOGRAPHE
THÉO DE GUELTZL
RÉALISATION
ÉLODIE DAVID-TOUBOUL

Haut et débardeur en jersey **Soeur,** soutien-gorge en dentelle et collants en lycra **Avavav,** culotte en coton **Baserange,** escarpins en cuir **Sézane.**







Cabans en shearling **Emporio Armani,** escarpins en cuir **Phoebe Philo.** Bagues en argent **Camille Surault.** *Page opposée :* robe en laine et cachemire **Max Mara,** chapeau en jersey de filament doré **Pierre Cardin.** Bagues en argent **Camille Surault.**



Robe en dentelle **Fendi,** body en lycra **Wolford,** chapeau en feutre et plumes **Sassa Ann van Wyk,** sandales en shearling **Loewe.**
Page opposée: top boule et robe en polyester **Comme des Garçons.**



Robe en fibre synthétique et chapeau en organza **Bottega Veneta.**





Chemise en coton et jupe en laine **Ralph Lauren Collection,** robe-manteau en fourrure recyclée **Hodakova,** bottes en cuir **Maison Margiela.** Bracelet en argent **Phoebe Philo** et **Camille Surault.** *Page opposée :* chemisier en tulle et pantalon en shearling **Chloé,** étole **La Compagnie du Costume.**





Manteau ceinturé en taffetas de soie et col en fausse fourrure **Saint Laurent par Anthony Vaccarello.** *Page opposée :* haut en popeline de coton, jupes en organza et chaussettes en soie brodée **Prada,** débardeur en coton **La Compagnie du Costume,** chapeau et sculpture en mousse **Carlotta Scholz,** sandales en cuir **Jacquemus.**







Manteau en shearling **Loewe**, nœud en satin **Sassa Ann van Wyk**. *Page opposée :* minirobe-manteau en double crêpe de laine et chapeau en feutre de laine, le tout **Celine**.





Robe et legging en polyester **Noir Kei Ninomiya,** derbies en cuir verni **J.M. Weston.** *Page opposée :* robe et bermuda plissés en lin, bonnet en mohair, le tout **Louis Vuitton.** Bagues et bracelet en argent **Camille Surault,** bracelet en argent **Phoebe Philo.**



Haut et jupe en soie plissée **Chanel,** minisac en cuir **Chanel** vintage. Collier en perles synthétiques **Vaquera.** *Page opposée :* cape en cuir **Balenciaga,** robe en laine **Yohji Yamamoto,** chapeau en laine **De Pino** (Pyrn Archives).





Robe en viscose, crêpe et laine, chapeau en laine **Jean Paul Gaultier,** sandales en cuir **Ferragamo.**
Page opposée : robe en soie **Courrèges.**

Mannequin : Charlie Jones (Ford). *Coiffure :* Cim Mahony. *Maquillage :* Mel Arter. *Set design :* Manon Everhard. *Assistants stylistes :* Pauline Charrière, Mathias Tichadou. *Production :* Cinq Étoiles Productions



NÉO ICÔNES

Photographe
Olivier Kervern

Cinéma, musique, scène, arts plastiques, littérature, sport…
Ces jeunes artistes bousculent les codes et s'invitent au premier plan,
sous les projecteurs d'*Harper's Bazaar* exactement.

TEXTE FLORINE DELCOURT THÉO DUBREUIL
JACKY GOLDBERG SARAH RENARD TÉA ANTONIETTI

STYLISME VIRGINIE BENARROCH

À 22 ANS, il a déjà gravi à trois reprises les marches de Cannes. Avec son regard vif, son sourire malicieux et cette gouaille naturelle, le jeune comédien dégage une énergie à la fois solaire et frondeuse. Formé au Cours Florent, Valentin Campagne s'est d'abord fait remarquer chez Cédric Klapisch (un petit rôle dans *La Venue de l'avenir*) et chez Dominik Moll (*Dossier 137*, sur les bavures policières et l'IGPN). Il est revenu cette année sur la Croisette en Francis, le meneur de revue de *Coward* de Lukas Dhont. Un rôle à son image : flamboyant. Dans ce film situé pendant la Première Guerre mondiale, Valentin Campagne incarne un soldat chargé de monter des cabarets à l'arrière du front pour divertir les troupes. Il chante en robe et maquillé avant de tomber amoureux de Pierre (Emmanuel Macchia), son compagnon d'armes, avec qui il a partagé le Prix d'interprétation masculine (*lire p. 218*). En recevant cette récompense, il a livré un message qui résume parfaitement son tempérament : « Je tiens à rappeler l'importance de danser, de vivre, d'aimer. »

Coward, *de Lukas Dhont, en salle le 18 novembre.*



Pull en laine et jean Butler A.P.C., T-shirt en coton et chaussures en cuir personnels.

VALENTIN CAMPAGNE

acteur

SIMON CHEVRIER
romancier

Récompensé par le Goncourt du premier roman pour *Photo sur demande,* où un jeune escort, en quête de sens, voit sa vie bouleversée par une mystérieuse photographie, Simon Chevrier révélait une écriture âpre, sensible et sans fard. Il revient aujourd'hui avec *Bonne Figure*. À travers le parcours de Simon, 17 ans, qui enchaîne les castings dans l'espoir de retrouver le garçon dont il est amoureux, le romancier ausculte les rouages du mannequinat tout en explorant, avec une grande justesse, les questions de la masculinité et de l'amour. Entre attentes, refus et disponibilité permanente, il donne à voir un univers où le regard des autres façonne les trajectoires autant que les identités. Le style est direct, le texte est à l'os. Mais à travers les mots de Simon Chevrier, c'est tout un monde qui se déploie. Pas de psychologie, pas de jugement. Le romancier observe et raconte cash.

HARPER'S BAZAAR: Quel a été le point de départ de *Bonne Figure* ?

SIMON CHEVRIER: Ce projet, c'est mon premier essai d'écriture. J'avais rédigé un premier brouillon, que j'ai ensuite laissé de côté pendant plusieurs années, jusqu'à ce que je termine *Photo sur demande.* Je l'ai repris au moment où j'ai signé mon contrat chez Stock. J'avais envie qu'il s'inscrive dans la continuité de *Photo sur demande,* en retrouvant plus ou moins le même narrateur. Mais cette fois, plutôt que d'écrire un témoignage, comme j'avais tenté de le faire au départ sans que cela prenne vraiment, je voulais en faire un véritable roman, une fiction construite autour de ce milieu. Mon envie était d'aborder ce sujet avec un regard quasi anthropologique. J'ai donc cherché à prolonger la démarche que j'avais amorcée dans mon premier livre.

HB: Qu'est-ce qui vous intéresse particulièrement dans le milieu de la mode, de la masculinité, et de l'amour ?

SC: Ce que vit le narrateur avec ce premier amour fait écho à ce que j'ai moi-même vécu. J'ai rencontré un garçon qui me plaisait énormément et, comme le narrateur, j'avais l'impression que, pour attirer son attention et obtenir sa considération, il fallait que je lui ressemble, que je fasse plus ou moins comme lui. Il s'est alors installé une forme de jeu de copier-coller entre nous, que j'ai aussi cherché à retranscrire dans le roman. J'ai aussi le sentiment que le sujet du mannequinat évolue tout en restant le même. Quand j'entends aujourd'hui les récits de jeunes models ou que je tombe par hasard sur une interview en ligne, j'ai souvent l'impression de retrouver exactement ce que j'ai vécu.

HB: Qu'est-ce qui vous a amené à l'écriture ?

SC: Cela peut sembler un peu trop évident, mais je crois que c'est la possibilité d'exprimer des pensées que j'ai du mal à formuler à l'oral. J'ai réellement quelques difficultés de ce côté-là, sur un plan personnel, et l'écriture m'a permis d'aller au-delà de mes réactions immédiates, de prendre le temps de développer ce que je ressens et ce que je pense. Je crois aussi qu'il y avait en moi, depuis longtemps, un désir de créer. Je ne savais simplement pas sous quelle forme, ni à travers quel médium. Puis j'ai essayé l'écriture et, à force de persévérance, j'ai découvert que c'était celui qui me convenait.

HB: Qui sont vos icônes ?

SC: Comme ça, je citerais Christine Angot. Chez elle, l'écriture et le sujet sont indissociables. Elle a réussi à se renouveler de livre en livre tout en conservant une voix immédiatement reconnaissable. Et puis, elle choisit toujours des sujets qui semblent presque impossibles à porter littérairement, et pourtant elle y parvient. J'admire aussi énormément son rapport à l'intime. Les livres que je préfère sont souvent ceux où elle s'attache au quotidien, comme *Rendez-vous* ou *La Nuit sur commande*, écrit pour la collection « Ma nuit au musée ». Invitée à passer une nuit à la Bourse de Commerce, elle quitte très vite les lieux et détourne cette commande pour en faire un récit profondément personnel. À partir de ce prétexte, elle revient sur son enfance à Châteauroux, son parcours d'écrivaine, sa relation à sa fille, son rapport à l'art et au monde culturel, mais aussi sur les rapports de pouvoir qui traversent ces différents espaces. Je trouve ce livre brillant.

Bonne Figure, *de Simon Chevrier (Les Intranquilles).*

“L’écriture m’a permis d’aller au-delà
de mes réactions immédiates, de prendre le temps
de développer ce que je ressens et ce que je pense.”



Chemise en coton et pantalon en polyester Homme Plissé Issey Miyake, chaussure en toile vintage.



BEN TAYLOR

SCARLETT WHITE model

Teint de porcelaine et allure de baby doll, Scarlett White, 20 ans, joue dans la catégorie des silhouettes dont la mode raffole. Impossible de ne pas évoquer sa prestigieuse ascendance : elle est la fille de Karen Elson, mannequin star et musicienne, et de Jack White, figure majeure du rock. Sa présence irrésistible a aussitôt été repérée par les grands de la photographie : Craig McDean, Annie Leibovitz, Steven Meisel ou encore Collier Schorr. Valentino en a fait l'un des visages de la campagne automne-hiver 2025-2026 immortalisée par Glen Luchford, tandis que Simone Rocha et Ann Demeulemeester l'ont invitée à défiler.

HARPER'S BAZAAR : Que signifie le mot « icône » à vos yeux ?

SCARLETT WHITE : Une icône possède une qualité indescriptible, quelque chose qu'on ne peut pas – et qu'on ne devrait pas – chercher à comprendre. C'est une personne dévouée à son travail, sans se soucier de ce qui est consensuel ou commercial. Le caractère « iconique » est une qualité intangible, qu'on ne peut ni fabriquer ni vendre de la même manière que la célébrité.

HB : Qui sont vos icônes ?
SW : Elles sont nombreuses. Les premiers noms qui me viennent à l'esprit sont Bettie Page, Candy Darling, Iggy Pop, Bob Dylan, Alice Coltrane et Claudette Colbert. Je pourrais continuer pendant des heures !

HB : Quel est votre premier souvenir de mode ?
SW : Quand j'étais enfant, je passais beaucoup de temps à jouer à me déguiser dans le dressing de ma mère. Elle possède des pièces magnifiques, très précieuses, et j'adore pouvoir les porter aujourd'hui.

HB : Justement, votre mère est top model. Quel est le meilleur conseil qu'elle vous ait donné ?
SW : De toujours prendre soin de mon corps et de mon esprit. Le mannequinat est parfois éprouvant. On ne peut pas être pleinement présent ni donner le meilleur de soi sur un shooting si l'on néglige sa santé physique et mentale.

HB : Y a-t-il des mannequins dont vous admirez particulièrement la carrière ?
SW : J'ai toujours admiré celle de Shalom Harlow, surtout son travail sur les podiums.

HB : Quelle est la pièce la plus extraordinaire de votre garde-robe ?
SW : La robe couture Givenchy imaginée par Lee Alexander McQueen que ma mère portait en 1999. Elle l'avait accompagné à un événement. Lee avait hâte de partir, alors ils sont retournés dans sa chambre d'hôtel, où ils ont passé la nuit à rire et à bavarder. Cette robe est magnifique, mais ce sont surtout les souvenirs qui y sont attachés qui la rendent si précieuse. Il n'y a rien de plus extraordinaire que de beaux souvenirs.

HB : Quelle est votre silhouette idéale en journée ?
SW : Quelque chose de confortable, qui semble avoir vécu. J'ai toujours l'impression qu'une tenue manque de personnalité lorsqu'elle est trop parfaite ou trop réfléchie. Un joli haut, un pantalon déjà bien porté, de grandes lunettes de soleil et un superbe sac : c'est ma formule préférée.

HB : Vous faites aussi de la musique. Quel artiste écoutez-vous en boucle en ce moment ?
SW : Townes Van Zandt et Leonard Cohen.

HB : Trois adjectifs pour vous décrire ?
SW : Curieuse, fiable et sensible.

ENTRE PARIS ET LOS ANGELES, Jean Bosphore, 30 ans, fait partie de cette génération de peintres qui redonne un souffle à la figuration. Son terrain de jeu : le corps masculin, qu'il arrache aux clichés virils pour en révéler la fragilité, le désir et la douceur. Dans des toiles aux couleurs sourdes, baignées d'une lumière cinématographique, ses modèles deviennent à la fois des figures intimes et des icônes contemporaines. Son pinceau puise aussi bien dans l'histoire de la peinture que dans l'imaginaire de la mode et de la photographie, brouillant les frontières entre les beaux-arts et la culture visuelle. Collectionné des deux côtés de l'Atlantique et exposé dans des galeries internationales, Jean Bosphore imagine une œuvre qui laisse aux corps le soin de raconter ce que les mots peinent à saisir.

JEAN BOSPHORE



@JEANBOSPHORE

plasticien

LINLIN

musicienne

Autant l'écrire d'emblée : LinLin est l'une des révélations les plus prometteuses de la scène française. Avec *Disco Inferno,* son premier album sorti en mai dernier hautement salué par la critique, la musicienne livre un projet incisif et ultra-contemporain où rap, pop, punk et électro fusionnent avec une énergie contagieuse. Il faut dire que ses influences dessinent une cartographie sans frontières : la pop de Mylène Farmer et de Madonna, l'attitude d'Azealia Banks ou encore l'ambiance house de *Renaissance,* l'album de Beyoncé. Remarquablement troussé, *Blacc**, single à l'allure de banger, affirme son tempérament avec un beat old school inspiré d'Afrika Bambaataa et des punchlines assurées (« J'crois que la France a un dilemme / C'est nous les vilains, c'est nous le problème / 2026, j'arrive en bohème / On n'écoute personne, on fait comme Mylène »). Un œil dans le rétro, l'autre rivé sur le futur, LinLin produit une musique portée par une esthétique avant-gardiste, qui se révèle aussi frontale que libre. Et le résultat est sacrément jouissif. Cette identité artistique lui vaut de figurer parmi les dix finalistes du très convoité Prix Joséphine qui distingue chaque année les albums les plus singuliers de la scène française, dont le lauréat sera dévoilé en octobre.

HARPER'S BAZAAR : Comment est né *Disco Inferno* ?
LINLIN : J'ai toujours été très attachée au format album et je n'ai pas envie de le voir disparaître. Trois ans après *The Espers (son premier EP)*, il était donc essentiel pour moi de revenir avec un disque. D'autant plus qu'avec Mob, mon producteur, on aime explorer différentes sonorités et ne jamais refaire la même chose. Cela nous offrait la liberté de naviguer entre plusieurs univers tout en conservant une véritable cohérence artistique. C'était aussi une manière de prendre le temps de créer, de chercher et de raconter quelque chose de plus complet. J'avais envie d'affirmer que je suis une artiste d'album, capable de construire un univers et de le faire vivre sur scène. Le live est essentiel pour moi : j'ai envie d'être reconnue comme une performeuse, à travers une scénographie forte et des sonorités qui prennent toute leur dimension.

HARPER'S BAZAAR : Qui vous a transmis ce goût des mots et de la musique ?
LINLIN : Mes frères et mes sœurs, je crois. Mes frères écoutaient beaucoup de rap, tandis que mes sœurs étaient davantage tournées vers le R'n'B et la soul. Grâce à eux, j'ai découvert des univers très différents : le rap français, le G-Funk, mais aussi le rap américain avec des artistes comme 50 Cent ou Kanye West à ses débuts. Plus tard, c'est avec Mob, mon producteur dont je parlais tout à l'heure, que je suis entrée plus profondément dans l'univers de la musique électronique, notamment grâce à des artistes comme Giorgio Moroder ou Daft Punk. Il m'a transmis sa passion pour les synthés et tout ce qui touche à la production. Je pense que c'est cette diversité qui m'a donné envie d'explorer à la fois le chant et le rap. Mes premiers souvenirs musicaux sont aussi liés aux clips de 50 Cent que je regardais sur MTV. Je suis très sensible à l'image et à l'esthétique : j'aime les artistes qui construisent un univers au-delà de la musique, à travers leur style, leur attitude et leur mise en scène.

HARPER'S BAZAAR : À l'image de Mylène Farmer que vous citez dans *Blacc**. Que représente-t-elle pour vous ?
LINLIN : Je pense que ce qui m'inspire le plus chez elle reste sa manière d'incarner un personnage et de voir les choses en grand. Elle a cette approche très américaine du spectacle : là où certains artistes se contentent de simplement venir chanter, elle construit un véritable univers. Son discours m'a aussi beaucoup marquée. À son époque, il était rare d'entendre des messages aussi forts autour de la liberté, de l'émancipation ou du fait d'assumer pleinement qui l'on est. Elle osait utiliser certains mots, défendre certaines idées, sans avoir peur du regard des autres. Cette capacité à dire ce qu'elle pense et surtout à l'incarner pleinement m'inspire énormément. Pour moi, Mylène Farmer est l'une des plus grandes artistes françaises. Je pense aussi qu'elle a ouvert la voie à beaucoup d'entre nous aujourd'hui : elle a créé un modèle et une façon d'exister artistiquement.

Disco Inferno *de LinLin (Punk Records) est disponible. Elle sera en concert à l'Olympia (Paris), le 30 septembre.*

L'interview complète est à retrouver sur harpersbazaar.fr.

Manteau en laine Balmain, bottes en cuir IRO.



“J’aime les artistes qui construisent un univers au-delà de la musique, à travers leur style, leur attitude et leur mise en scène.”

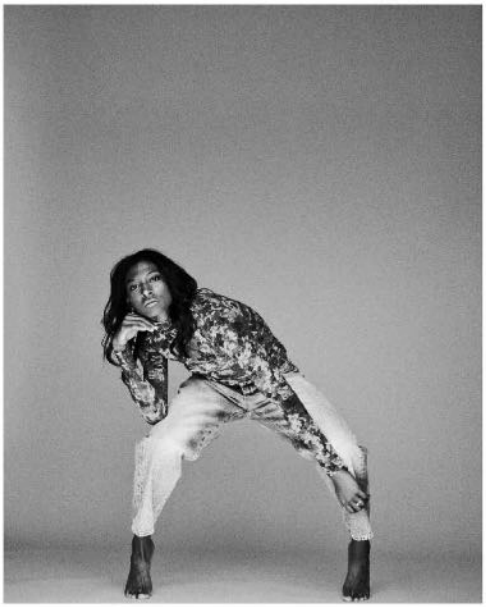


Manteau en cuir verni, pull en laine avec manchettes en popeline de coton Prada.

EMMANUEL MACCHIA acteur

IL N'Y A PAS SI LONGTEMPS, il dessinait des jardins ; aujourd'hui, il partage avec Valentin Campagne le prestigieux Prix d'interprétation cannois. Avec son regard bleu azur, sa douceur apparente et une présence tout en retenue, le jeune Belge impose à l'écran sa force tranquille. Étudiant en architecture du paysage, Emmanuel Macchia, sans jamais avoir joué sur scène ou devant une caméra, a croisé par hasard Lukas Dhont et son directeur de casting qui se trouvaient aux abords de son école afin de repérer un premier rôle. Trois mois de préparation – quelques jours de service militaire, des cours d'histoire, de chant, de danse et d'équitation –, puis trois mois de tournage auront suffi à révéler un comédien instinctif. Dans *Coward*, il bouleverse en incarnant Pierre, un appelé de la Première Guerre mondiale, taiseux et réservé, que le fracas du conflit et son attirance pour Francis (Valentin Campagne) conduisent vers les cabarets de l'arrière-front.

Coward, *de Lukas Dhont, en salle le 18 novembre.*



@MICAELATAYLOR

MICAELA TAYLOR

chorégraphe

FORMÉE dès l'enfance à la danse classique puis au hip-hop, Micaela Taylor est devenue en quelques années l'une des chorégraphes les plus captivantes de la scène contemporaine. À l'occasion de *Vibrations,* programme partagé avec Mats Ek et Crystal Pite à l'Opéra de Paris, l'artiste californienne dévoilait *Dreams This Way*, une pièce de trente minutes emblématique de son langage chorégraphique : l'Expand Practice. Une méthode qui porte bien son nom. En repoussant sans cesse les frontières entre virtuosité athlétique, théâtralité et introspection, l'artiste façonne un style immédiatement reconnaissable, dont l'influence dépasse largement les plateaux de danse. Sa gestuelle alterne accélérations fulgurantes, ruptures de rythme et états de suspension, tout en accordant une place centrale au jeu et à l'expressivité. Une approche radicale qui fait des émules : son nom est désormais sur toutes les lèvres.

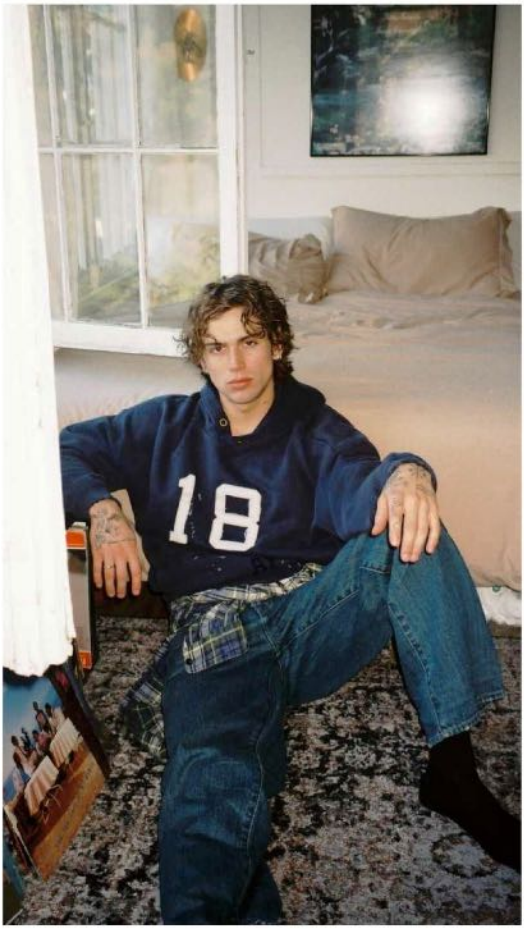
ALYSA LIU

patineuse

À REBOURS des récits de performance qui écrasent tout sur leur passage, Alysa Liu incarne une autre idée de la réussite. Enfant prodige du patinage artistique américain, elle décide, à 16 ans, de raccrocher les patins. Non par lassitude du défi, mais parce qu'elle n'y trouve plus de joie. Une sortie qui ressemble déjà à une victoire sur les injonctions. Lorsqu'elle revient, quelques années plus tard, c'est délestée des attentes et réconciliée avec la glace. Cette liberté se lit dans son patinage : une technique éblouissante doublée d'une interprétation qui privilégie l'émotion à la démonstration. Dans une discipline très codifiée, elle bouscule les conventions : exit les justaucorps pastel et les silhouettes de princesse. Elle préfère les robes aux motifs de flammes, les maquillages graphiques ou les coiffures décolorées, qui font le tour des réseaux sociaux. Aux Jeux d'hiver de 2026, à 20 ans, elle a décroché deux médailles d'or. À l'heure où le sport célèbre les records, Alysa Liu rappelle qu'il existe des triomphes plus rares : savoir partir, puis revenir selon ses propres règles. C'est peut-être cela, la véritable grâce.



CAMPAGNE NIKE



@VINNIEHACKER

VINNIE HACKER

est, à 24 ans, l'un de ces visages que les algorithmes ont transformés en phénomène mondial. Révélé sur TikTok, où ses vidéos cumulent des milliards de vues, l'Américain aurait pu n'être qu'une idole de plus née des réseaux sociaux. Il s'applique pourtant à brouiller les pistes. Mannequin pour les plus grandes maisons, invité au premier rang des défilés – on l'apercevait encore récemment chez Dior –, il multiplie aussi les incursions dans la fiction, notamment avec une apparition dans l'univers d'*Euphoria*. Son charme tient précisément à cette porosité entre les mondes qui ne l'enferment dans aucune case. Silhouette longiligne, corps athlétique, tatouages à foison et regard mélancolique, Vinnie Hacker compose une masculinité nouvelle, moins préoccupée de puissance que d'affirmation de soi.

VINNIE HACKER

acteur

SUZY BEMBA

actrice

NÉE À MARTIGUES et grandie dans l'Allier, Suzy Bemba n'a qu'un quart de siècle sur les épaules et déjà une trajectoire qui force l'attention. Huit années de danse classique, stoppées net par une blessure au genou survenue lorsqu'elle avait 16 ans, l'ont finalement conduite vers un autre terrain d'expression : la comédie. Bac S mention très bien en poche, elle s'inscrit en médecine pour rassurer ses parents et mène les deux de front. On l'a vue danseuse en proie au racisme dans la série *L'Opéra*, en compétition à Cannes avec *Le Retour* de Catherine Corsini, et surtout en Toinette, la prostituée parisienne qui initie Emma Stone au socialisme dans *Pauvres Créatures* de Yorgos Lanthimos. Elle a récemment tourné dans *Le Joueur* d'Élie Wajeman, aux côtés de William Lebghil et Pio Marmaï, et sera prochainement à l'affiche de *Cliffhanger*, avec Pierce Brosnan. En route vers les sommets.



Veste en denim Zadig&Voltaire.

actrice

ANJA VERDE-ROSA



FILLE de musiciens, Anja Verderosa a passé son enfance à Fontenay-sous-Bois, s'est mise au théâtre à 6 ans pour apprivoiser sa timidité, et s'est lancée dans l'aventure du Cours Simon pour se former. L'an dernier, à 24 ans, elle crevait l'écran dans *L'Épreuve du feu* d'Aurélien Peyre : elle y était Queen, esthéticienne à l'accent toulonnais, ongles strassés et gouaille flamboyante. Face aux vacanciers parisiens venus sur une île atlantique, son personnage imposait une énergie impossible à oublier. Cette performance lui a valu une nomination aux Révélations des César. Après ce premier éclat, elle poursuit désormais son ascension avec *Mémoire de fille* de Judith Godrèche, au côté de Tess Barthélemy, et confirme l'émergence d'un visage appelé à compter dans le paysage cinématographique français. Vivement la suite.

Mémoire de fille, *de Judith Godrèche, en salle le 30 septembre.*

Veste en cuir ajustée et robe mini en jersey de viscose crêpé Gucci.

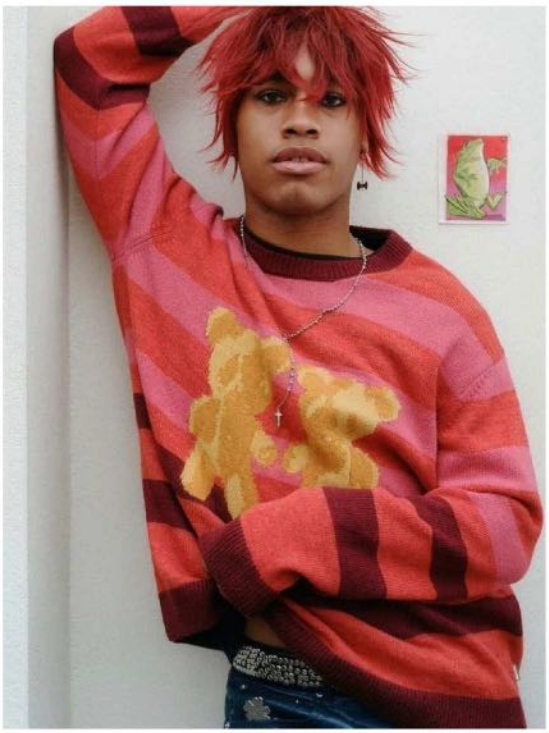
DE ROSALÍA À OKLOU, en passant par Charli XCX, nombreuses sont les figures de la pop à compter un morceau de Drain Gang parmi leurs références. Treize ans après la naissance du collectif suédois, Ecco2k, l'un de ses membres fondateurs, en incarne le versant le plus insaisissable et visionnaire. Auteur du culte *E* en 2019, il continue de développer un projet esthétique total, où le son, le vêtement et la mise en scène relèvent d'une seule et même vision. Une approche transversale qui ne fait qu'attiser les attentes autour du prochain chapitre musical qu'a déjà commencé à esquisser celui que l'on aperçoit régulièrement au premier rang des défilés Acne Studios. En attendant sa sortie, on vous recommande vivement *Makka* ou *Girls Just Want to Have Fun*, une merveille d'électro hypnotique qui, malgré son titre, n'a rien à voir avec Cyndi Lauper.

ECCO2K

musicien

et

producteur



@ECCO2KARCHIVE



©FAKEMINK

FAKEMINK, autoproclamé « Sauveur de Londres » sur son album inaugural paru en 2023 *(London's Saviour)*, n'a plus rien du secret le mieux gardé de la Couronne et de l'underground britanniques. Depuis lors, le rappeur de 21 ans a défilé pour Gucci, séduit Hedi Slimane pour *The Face*, récolté les louanges de Frank Ocean, Drake ou Playboi Carti et publié des singles sacrément efficaces, à l'image de *Fever* ou *Night, Bloom Jasmine*. Satellisé par *Easter Pink*, petit tube qui ressuscitait le courant bloghouse, le rappeur, collaborateur de la première heure du phénomène EsDeeKid, a eu tout loisir de faire grimper sa cote de popularité. L'autotune nasillard de ce fan de Dean Blunt ou ses productions saturées et influencées par la musique du début des années 2010 incarnent une certaine idée du cool contemporain.

Terrified., *disponible (EtnaVeraVela)*.

FAKE-MINK

musicien

JULIE KEGELS

styliste

L'œil complice, des phrases ponctuées d'un attachant « voilà » échappé de son néerlandais maternel, Julie Kegels trace sa voie à toute vitesse. Créatrice prometteuse née sous le ciel anversois il y a vingt-sept ans, dans une maison où siégeait la création et où l'on encourageait les rêves, cette étoile belge n'a mis que deux ans, depuis son premier défilé parisien, pour s'imposer dans celui de la mode. Formée sur les bancs de l'Académie royale, passée chez Alaïa, capable d'enfiler aussi bien la casquette créative que celle de décisionnaire (mais jamais en même temps et c'est la première qu'elle préfère), elle imagine une mode qui s'amuse avec sérieux, flirte avec les codes du mobilier et garde intacte la main de l'enfance. Habiller les pop stars, de Dua Lipa à Rosalía, être finaliste du Prix LVMH 2026, surprendre avec ses chemises aux épaules froissées, rien, vraiment, n'arrête Julie Kegels.



TOM DELAISSE

HARPER'S BAZAAR : Qu'est-ce qu'une icône de style pour vous ?
JULIE KEGELS : Quelqu'un qui a une allure reconnaissable, un uniforme qu'elle porte tous les jours, avec un twist. J'apprécie les gens qui gardent à l'esprit que les vêtements ont une véritable fonction, qu'il ne s'agit pas seulement de les prendre en photo, mais aussi de les porter au quotidien.

HB : Quel est votre premier souvenir mode ?
JK : Je n'ai jamais trouvé le point de départ exact, parce que ça a toujours fait partie de ma vie. Je jouais avec les vêtements de mes poupées en leur créant des tenues, en découpant leurs vêtements. Puis j'ai expérimenté avec la machine à coudre de ma mère. Ma première présentation à l'école, à 8 ans, portait sur Madame Grès, c'est vous dire…

HB : Quelle est votre pire faute de goût ?
JK : Ce n'est peut-être pas très mode à proprement parler, mais je devrais donner plus d'amour à mes orteils. En été, j'adore porter des tongs, je les aime tellement que je pourrais courir un marathon entier avec. Les porter compte plus pour moi que d'avoir de jolis orteils.

HB : Si vous deviez utiliser trois mots pour vous décrire, ce serait…
JK : Imperfection, humour et simplicité.

HB : Et trois pièces pour résumer votre marque ?
JK : Une jupe en organza avec des paillettes à l'intérieur. Une chemise à épaules pointues. Et mon sac housse, que j'emmène partout. Je me rends compte que je suis en train de citer exactement ce que je porte aujourd'hui…

RACHEL FLEMINGER HUDSON

artiste visuelle

À peine apparaît-elle à l'écran, installée sur son sofa psychédélique, que cette hyperactive au débit de parole impressionnant s'empresse de raconter la révélation qu'elle est justement en train de mettre à l'écrit : « Je pense que ma manière d'appréhender le monde passe avant tout par le sens. » À 28 ans, cette Londonienne diplômée de Central Saint Martins en 2022 – l'année même où elle reçoit le Prix Dior de la photographie et des arts visuels pour jeunes talents – ne cesse de faire parler d'elle. Lorsqu'elles ne s'impriment pas sur papier glacé ou ne s'animent pas sur des écrans glitchés, ses images, imbibées de nostalgie seventies, encadrent les silhouettes des défilés Miu Miu ou Alexander McQueen. Elles prolongent une approche existentialiste, résolument camp et ouvertement obsessionnelle.

HARPER'S BAZAAR : Quelle est la première image à vous avoir véritablement marquée ?
RACHEL FLEMINGER HUDSON : Mr. Freedom de William Klein. J'avais autour de 14 ans lorsque j'ai découvert le film, lors de l'exposition William Klein et Daido Moriyama à la Tate Modern, en 2012.

HB : Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir photographe ?
RFH : Je ne me considère pas vraiment comme photographe. Au départ, je voulais faire du cinéma, mais je n'en avais pas les moyens. Je me suis dit que j'allais mettre en scène ce que j'aurais aimé filmer. Mais je ne voulais pas vraiment réaliser des films : je voulais être situationniste. Pour moi, la photographie a toujours été – et l'est encore aujourd'hui – un moyen plutôt qu'une fin. Ce qui m'émeut, ce n'est pas tant l'image que ce qu'elle raconte sur la vie, sur le monde. Si le passé m'obsède autant, c'est parce qu'il relève du désir : je poursuis quelque chose qui n'existe plus.

HB : À quand remonte votre obsession pour les années 70 ?
RFH : Il y a six ou sept ans. J'ai commencé par explorer des blogs pendant des heures. Combien d'images ai-je vues ? Impossible à dire. Il m'arrive encore de tomber sur une photographie qui me semble extraordinaire avant de réaliser que je l'avais déjà sauvegardée au moins deux fois.

HB : Avez-vous des icônes ?
RFH : Vous ne rencontrerez jamais quelqu'un de plus obsédé par les gens que moi. J'ai énormément d'icônes.

HB : Si vous deviez n'en citer que trois ?
RFH : Ken Russell, sans hésiter. *Tommy* est l'un de mes films préférés ; j'aimerais pouvoir vivre éternellement dedans. Bryan Ferry, de Roxy Music, est essentiel pour moi. Et puis David Bowie. Une autre de mes grandes figures personnelles était Roger K. Burton, que j'ai eu la chance de connaître avant son décès. Il dirigeait Contemporary Wardrobe, une immense maison de costumes à Londres qui représentait pour moi une véritable maison spirituelle. Mes icônes sont des personnes que je qualifierais de « hot pink ».

HB : Qu'entendez-vous par « hot pink » ?
RFH : Je n'arrive même pas à croire que je sois en train de parler de ça… Je suis probablement la personne la plus étrange qui soit. Le hot pink représente une forme d'extrême absolu à mes yeux. C'est glamour, mais un peu trashy. C'est existentiellement extraordinaire. C'est à la fois plastique et naturel, sublime et spectaculaire. C'est profondément camp et sincère.

HB : Avec qui rêveriez-vous de travailler ?
RFH : Bryan Ferry en 1973 ou en 1974… mais je crois que je prendrais tout simplement la fuite !



RACHEL FLEMINGER HUDSON



@U.R.TRAX

U.R.TRAX

musicienne, DJ

Un premier set publié sur Facebook en 2019 aura suffi à lancer la trajectoire fulgurante d'u.r.trax. En quelques années, la DJ et productrice française fait partie, à 23 ans, des figures de l'électro alternative qui comptent. Entre techno immersive, textures abrasives et élans cathartiques, elle compose une musique en phase avec les vertiges d'une génération hyperconnectée. Une signature sonore qui a conquis aussi bien Nina Kraviz, devenue sa marraine artistique, que la maison Coperni, qui lui a confié la bande originale de l'un de ses défilés.

HARPER'S BAZAAR : Comment est née votre vocation pour la musique ?

U.R.TRAX : La musique a toujours fait partie de ma vie. J'ai commencé la batterie vers 4 ans, puis la guitare et le saxophone. J'ai découvert la production vers 10 ou 11 ans, mais cela restait un loisir. Le vrai déclic est arrivé plus tard, en 2019, lorsque je me suis mise à mixer et à rencontrer d'autres DJ. Les choses se sont accélérées grâce à la fête et à la scène électronique. La semaine du bac, je me suis offert mes premières platines. À la fin des examens, j'ai organisé une soirée chez moi, enregistré mon set, puis une amie m'a convaincue de le publier sur un groupe Facebook techno de 50 000 membres. Deux semaines plus tard, on me proposait déjà mon premier booking. Tout est parti de là.

HB : Votre premier souvenir musical marquant ?

U.R.TRAX : *The Message* de Grandmaster Flash. Pour la petite histoire, enfant, mon père m'avait emmenée à New York et Grandmaster Flash jouait dans le lobby de l'hôtel. C'était incroyable.

HB : Quelles sont les icônes qui ont façonné votre oreille ?

U.R.TRAX : Nina Kraviz. Quelqu'un qui était pertinent à l'époque et qui l'est encore plus aujourd'hui : Skrillex. Et puis, il y a aussi Madonna. Dans son dernier album, *Confessions II*, les morceaux de la fin m'ont beaucoup parlé, notamment pour leur côté trip-hop.

HB : En quoi consiste le sens de la fête selon vous ?

U.R.TRAX : J'ai l'impression qu'il y a deux manières d'aborder la fête. Pour moi, c'est avant tout la danse, c'est la retrouvaille autour de la musique. Il y a une approche « trend » et une approche « pratique ». L'approche trend, c'est celle où, selon moi, on perd un peu de sens. On va simplement chercher une bande-son, un support pour une danse standardisée. L'approche qui, pour moi, a du sens, c'est la pratique. Là, je vais chercher des vibrations pour libérer mon corps. C'est quelque chose d'hyper corporel. Le sens de la fête est vraiment sensoriel. Ça passe avant tout par le corps.



Veste en cuir Polo Ralph Lauren, jean Butler A.P.C.

HÉLOÏSE

VOLLE actrice

Héloïse Volle cultive un paradoxe. Son visage poupin inspire une forme de candeur quand son jeu, lui, révèle une intensité sourde, une façon d'habiter les rôles sans forcer l'effet. Du reste, c'est l'un de ses talents : cette jeune fille-là a la physionomie étrange des acrobates, à la fois souple et gracile, capable d'insuffler l'émotion dans le moindre geste. Un froncement de sourcils, une manière de nouer les mains, de croiser les jambes ou de baisser les yeux ; le plus infime détail devient expressif, comme chacun des mots qu'elle interprète. Saisissante dans *La Frappe*, premier long-métrage de Julien Gaspar-Oliveri, drame familial en milieu carcéral, au cinéma à partir du 2 septembre, l'actrice à la malice communicative assume avec panache des destins féminins libres et combatifs. Une évidence cinégénique qui n'a pas échappé à Christophe Honoré puisque Héloïse Volle sera à l'affiche, en décembre, de *Mariage au goût d'orange* aux côtés d'Adèle Exarchopoulos, Vincent Lacoste et Paul Kircher. Excusez du peu.

HARPER'S BAZAAR : Qu'est-ce qu'une icône, selon vous ?

HÉLOÏSE VOLLE : Pour moi, c'est quelqu'un qui exerce une forme de fascination. Les personnes que je considère comme des icônes ont toujours quelque chose d'inatteignable. Elles dégagent une aura qui me captive. D'ailleurs, je me rends compte que mes icônes sont plus souvent des chanteuses que des actrices. Je pense à Amy Winehouse, Barbra Streisand ou Janis Joplin. Il y a dans leur façon de chanter une intensité qui se rapproche du jeu d'acteur. Leur présence sur scène, leur manière d'habiter une chanson… c'est quelque chose qui me fascine énormément.

HB : Et du côté des actrices, qui admirez-vous ?

HV : Il y a beaucoup de comédiennes que j'aime, mais je suis peut-être davantage touchée par des actrices de ma génération. Par exemple, j'aime énormément Manon Clavel, que je trouve remarquable. J'avais aussi été très marquée par *Que ma volonté soit faite*, avec Maria Wróbel, elle est incroyable.

HB : Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir actrice ?

HV : J'ai eu envie de faire ce métier depuis toute petite. Mon père est un grand passionné de cinéma, donc j'ai grandi avec énormément de films.

HB : Quels sont ceux qui vous ont marquée ?

HV : Des comédies musicales, notamment les films de Gene Kelly. Et puis, je suis allée voir *Le Renard et l'Enfant* de Luc Jacquet au cinéma. C'est l'histoire d'une petite fille qui se lie d'amitié avec un renard qu'elle rencontre près de chez elle. Très vite, j'ai compris que ce qui m'attirait, ce n'était pas seulement le métier de comédienne. J'étais fascinée par tout ce qui entoure un film : la fabrication, la technique, la manière dont une scène se construit. Le plateau de tournage lui-même me faisait rêver.

HB : Vous avez donc toujours su que vous seriez artiste ?

HV : Je n'ai imaginé faire autre chose.

HB : Quels sont les réalisateurs que vous admirez, plus généralement ?

HV : J'aime beaucoup le cinéma de Joachim Trier. *Julie (en 12 chapitres)* et *Valeur sentimentale* m'ont énormément touchée. Tout est d'une grande justesse, notamment dans l'écriture des personnages et la façon dont ils explorent les liens familiaux. J'adorerais beaucoup tourner avec lui. J'aime aussi beaucoup le travail d'Alexe Poukine, qui a réalisé *Kika*. Et puis il y a Guillaume Brac, autant pour ses fictions que pour ses documentaires, il a une douceur et une justesse qui me parlent énormément.

HB : Et vous, aimeriez-vous devenir réalisatrice ?

HV : Oui, beaucoup. D'ailleurs, je suis actuellement une école d'art à Bruxelles, en section vidéo. Pour l'instant, on travaille surtout le documentaire. Je ne suis qu'en première année, donc j'ai encore énormément à apprendre, mais j'aimerais vraiment réaliser. C'est un métier qui m'impressionne beaucoup, qui me fait même un peu peur, mais c'est un rêve de passer derrière la caméra. Un jour, peut-être ?

La Frappe, *de Julien Gaspar-Oliveri, avec Diego Murgia et Romane Fringeli, en salle le 2 septembre.*
Mariage au goût d'orange, *de Christophe Honoré, en salle le 9 décembre.*

Coiffure : Joe Burwin. *Maquillage :* Florence Teerlinck. *Manucure :* Melvyn Renaud.
Assistants stylistes : Mathias Rota, Ciprian Mastica. *Production :* Tarifa Productions





Veste en laine et fausse fourrure, body en dentelle et jupe en taffetas, le tout **Valentino.**

LA NUIT LUI APPARTIENT

PHOTOGRAPHE DANIEL ARNOLD RÉALISATION MALINA JOSEPH GILCHRIST



Robe en coton **Gucci.**

Top en Lurex, jupe en coton et collants **Jil Sander,** escarpins en cuir **Prada.**





Robe en fausse fourrure **I.H.**, escarpins en cuir **Prada**, collants personnels.

Robe en satin **Marie Adam-Leenaerdt**, collants **Jil Sander**.



Mannequin : Saar Mansvelt Beck (Supreme). *Coiffure :* Lucas Wilson. *Maquillage :* Jen Myles. *Assistants stylistes :* Szalay Miller, Joao Pedro Assis, Max Han. *Production :* NEIGHBORS

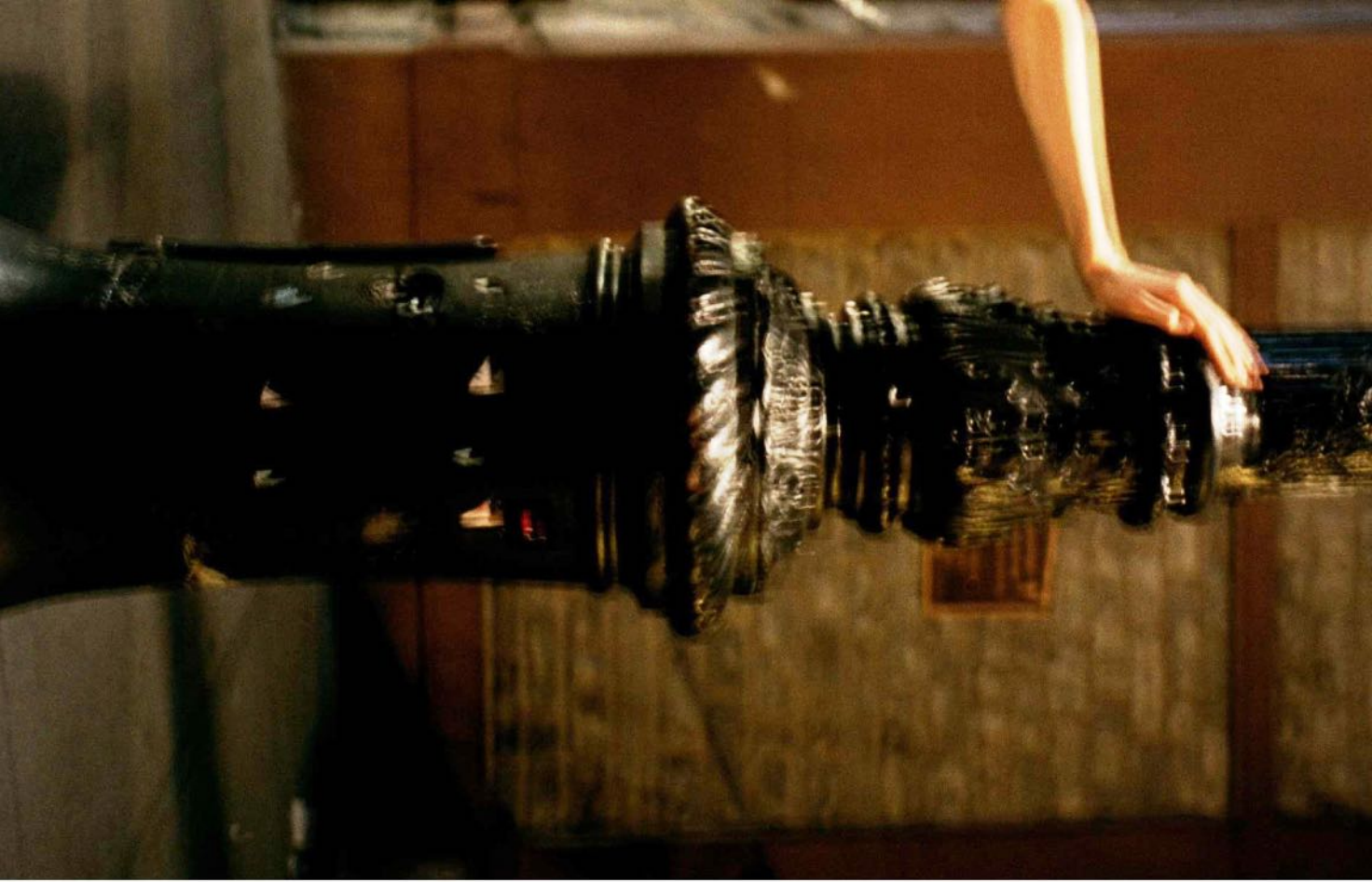
Robe en coton **Miu Miu,** collants personnels.





Robe satinée, top en coton, écharpe en laine et escarpins en cuir, le tout **Prada**, collants personnels.





Robe en fausse fourrure **Loewe**, collants **Jil Sander**.

Robe en brocart et plumes **Dior,** escarpins en cuir **Prada,** collants personnels.







Top en coton et jupe en tulle **Marc Jacobs**, escarpins en cuir **Prada**, collants **Jil Sander**.



Robe en lamé **Chanel.**

Les bons gestes
pour créer des liens.

SAVOIR S'ATTACHER

PHOTOGRAPHE
NICOLAI VON BISMARCK
RÉALISATION
ÉLODIE DAVID-TOUBOUL
TEXTE
JULIE LEVOYER

UNE LONGUEUR D'AVANCE

Une tresse facile à nouer et qui tient sur la durée, c'est une texture qui a du grip et ça se prépare la veille : un lavage au shampooing neutre, sans effet cosmétique qui fait glisser la matière, ou en imprégnant la masse capillaire de conditioner sans rinçage — toujours neutre — qui démêle les nœuds et redonne un peu de souffle à la chevelure.

Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.

Manteau tailleur en cuir, col roulé en viscose, collier multi-charms en laiton, le tout Celine.

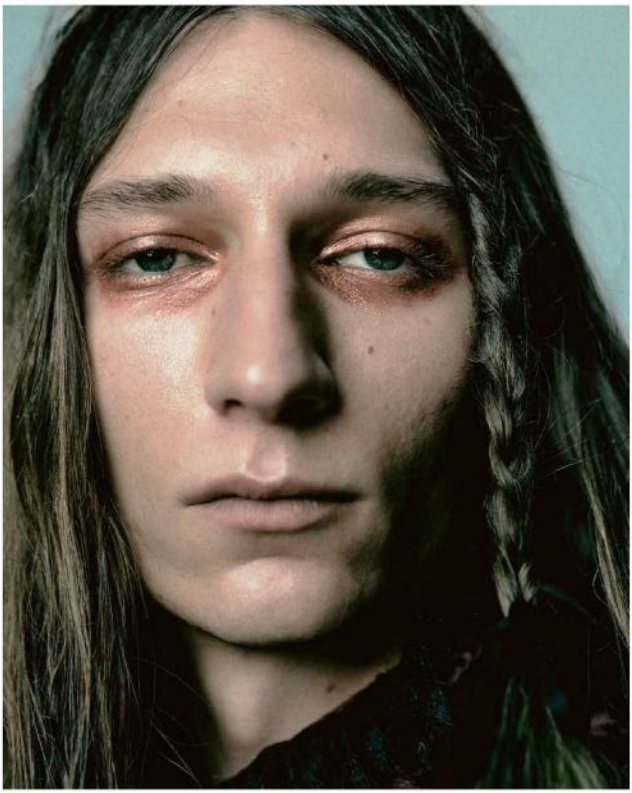


Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label.

Cape en velours et dentelle Ann Demeulemeester.
Page opposée : robe en mousseline de soie Chloé.

LE SENS DES DÉTAILS

Les petits cheveux qui s'échappent des tresses s'adaptent à sa personnalité du jour : ils peuvent se plaquer à la crème hydratante pour un effet naturel, ou à l'huile pour les plus maniaques, mais l'option la plus sexy reste de les valoriser en les froissant à la poudre texturisante.







Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.

Haut en matière technique Phoebe Philo.

LE HACK Sur un cheveu de 3 jours, le tressage permet de patienter jusqu'au prochain shampooing. Un crêpage express des longueurs au peigne à queue permet de se passer de produits de styling.

VIVRE SANS ATTACHE Comment se passer d'élastique ?

En crêpant les pointes, en les laquant et en les fixant dans un fer à lisser.





Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.

Robe édouardienne en coton et body en jersey Maison Margiela, masque en latex Maison Margiela Artisanal.

Double page suivante :
(À g.) Pull en laine torsadée, chemise en popeline de coton, pantalon en flanelle de laine et cravate en soie, le tout Saint Laurent par Anthony Vaccarello.
(À dr.) Robe en lin Miu Miu, serre-tête Jean Paul Gaultier archives (20Age Archive).





Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.





Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.

Chemise en tulle, pantalon en cuir et shearling, bijou de cheveux en laiton, le tout Chloé, bibi en dentelle La Compagnie du Costume. *Page opposée :* chemise de costume en viscose Marc Jacobs.





Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.

Veste de survêtement en jersey et boléro en shearling Gucci.

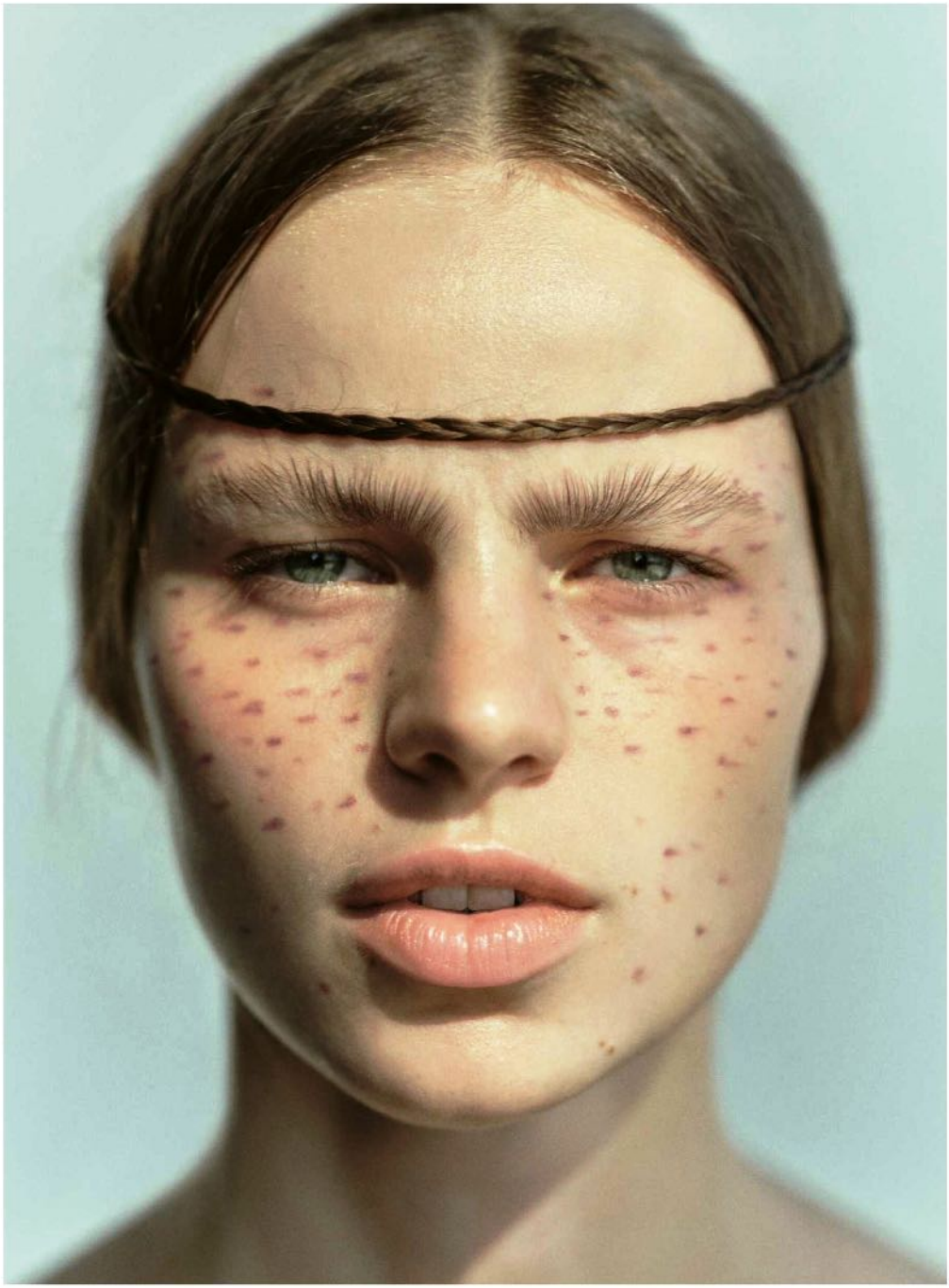
Mannequins : Clementine Murphy (Next), George Anderson (Viva), River Klein (Heroes NY), Iasmin Reis (Women), Valerie Margareta (Ford), Gabriel Tiercelin (Ford NY). *Coiffure :* Anthony Turner (Jolly Collective) avec les produits Schwarzkopf Professional. *Maquillage :* Mel Arter. *Manucure :* Laura Forget. *Assistants stylistes :* Pauline Charrière, Hector Guzman. *Production :* NILM



L'OPTION EXPENSIVE Pour une matière dense, brillante, très luxueuse : aérer la chevelure humide au spray texturisant, ajouter un peu d'huile sur les mèches de recouvrement et sécher. Pas besoin de brosser les longueurs, juste les démêler aux doigts imprégnés de spray volumisant, avant le tressage.

Mise en beauté Schwarzkopf Professional avec le Spray brushing densifiant Le Densifiant Session Label, Soufflé volumisant La Mousse Session Label, Huile de finition Le Sérum Session Label, Spray texturisant Le Texturisant Session Label, Spray salin Le Sel Session Label.

Veste en velours, cravate en soie et bijoux en laiton Khaite, chemise en coton Charvet.



L'ÉCHAPPÉE BELLE

Photographe
Marie Deteneuille

Réalisation
Berenger Pelc

Top en laine **Celine,** pantalon en laine **Dolce & Gabbana,** gants en cuir **Carven.** Boucles d'oreilles en argent **Camille Surault.**







Top en maille de coton ajouré **Sportmax.** *Page opposée :* manteau en mousseline **Dior,** pantalon en nubuck **Jacquemus,** gants en cuir **Carven,** chaussures en cuir vintage. Boucles d'oreilles en argent **Camille Surault.**



Caban matelassé en nylon **Jean Paul Gaultier,** gants en cuir **Carven.** Boucles d'oreilles en argent **Camille Surault.**
Page opposée : pull en laine, chemise en popeline de coton, pantalon en coton et chaussures en cuir, le tout **Prada.**




79-EG



Bomber en polyamide et pull en viscose **Loewe.** *Page opposée :* pantalon en velours, top en tulle et veste oversize à revers **Louis Vuitton,** gants en cuir **Carven,** chaussures en cuir **Hodakova.**



Trench en silicone **Saint Laurent** par **Anthony Vaccarello.** Boucles d'oreilles en argent **Camille Surault.**



Veste en cuir **Balmain,** legging en nylon **Jean Paul Gaultier,** escarpins en cuir **Louis Vuitton.**



Manteau en cuir **Mugler,** pantalon en laine **Ami Paris.** Boucles d'oreilles **Camille Surault.**
Page opposée : gilet avec chapeau et pantalon en laine, chemise en coton et cravate en polyester **Jean Paul Gaultier,** chaussures en cuir vintage, lunettes de soleil en acétate **Saint Laurent** par **Anthony Vaccarello.**



Mannequin : Frauke Nijs (Viva).
Coiffure : Christian Eberhard.
Maquillage : Christine Corbel.
Set design : Victor Leverrier.
Assistante styliste : Emily Orta.
Production : Lafour



*Mannequin étendard de l'agence Ford, Jean Patchett a été régulièrement photographiée par Irving Penn, Erwin Blumenfeld mais aussi Richard Avedon. Dans le numéro d'octobre 1955 d'*Harper's Bazaar, *il la saisit maquillage hurlant, tout en dualité, parée de bijoux Harry Winston et Van Cleef & Arpels colorés comme des confiseries.*

Photographs by Richard Avedon © The Richard Avedon Foundation

AVEDON, ROI DU *BAZAAR*

PAR OLIVIER LALANNE

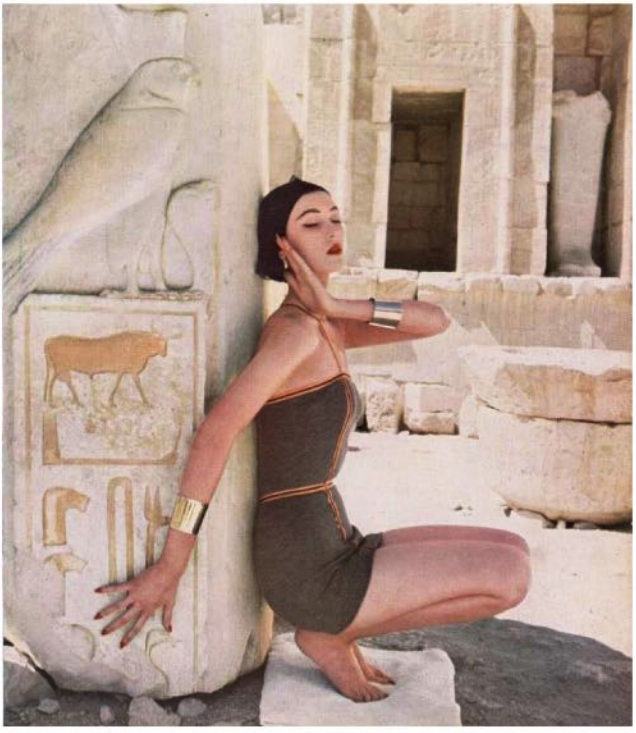
PHOTOS RICHARD AVEDON

RAREMENT UN PHOTOGRAPHE aura aussi profondément marqué de son empreinte l'ADN d'un magazine élevé au rang de mythe en partie grâce à lui. Richard Avedon, après avoir fait des jours d'affilée le siège des bureaux d'Alexey Brodovitch, alors directeur artistique du tout-puissant *Harper's Bazaar*, signe en 1944 ses premières photos pour cette légende de la presse américaine, titre rendez-vous des avant-gardes. Au cours des vingt années qui suivent, l'artiste new-yorkais au pouvoir de séduction inouï et aux lunettes à épaisses montures signature, qui a pris ses premières images à l'âge de 9 ans avec un Box Brownie, y publie un geyser de photos devenues légendaires. À commencer par *Dovima et les éléphants* en 1955, cliché noir et blanc où l'on voit l'une de ses mannequins fétiches en fourreau de velours couleur nuit signé Dior par Yves Saint Laurent entourée de deux pachydermes au Cirque d'Hiver. Ou encore la couverture du très visionnaire numéro « Now » en 1965 où Jean Shrimpton apparaît en close-up, le visage cerclé d'un halo spatial fuchsia. De son studio aux rues de Paris en passant par les destinations les plus exotiques, cet adepte du fond blanc a bouleversé les codes de la photo de mode, faisant descendre les mannequins dans les bars, les clubs, les casinos et à la plage, où il célèbre comme nul autre la vie, le mouvement, la vérité sur le vif. Lui qui a immortalisé Marilyn Monroe, Paul McCartney, Francis Bacon, Bob Dylan, James Baldwin (un ami d'adolescence) comme des centaines de travailleurs de l'Ouest américain s'est imposé au passage comme l'un des premiers à mettre en pleine lumière les différences de couleur de peau et de classe sociale. Monument de la photographie du XX^e^ siècle, Richard Avedon s'est éteint en 2004, la même année que Helmut Newton et Henri Cartier-Bresson. Ce mois-ci sort *Richard Avedon – The Harper's Bazaar Years* (éd. Abrams Books), élégant coup de projecteur sur les vingt années de cette fascinante collaboration, émaillé des confessions du maestro à la première personne. Iconique !

Richard Avedon – The Harper's Bazaar Years, *par Richard Avedon (éd. Abrams Books), disponible le 15 octobre.*



Chapeau champignon, noir et blanc signature, Sylvia Castro-Cid (octobre 1962).



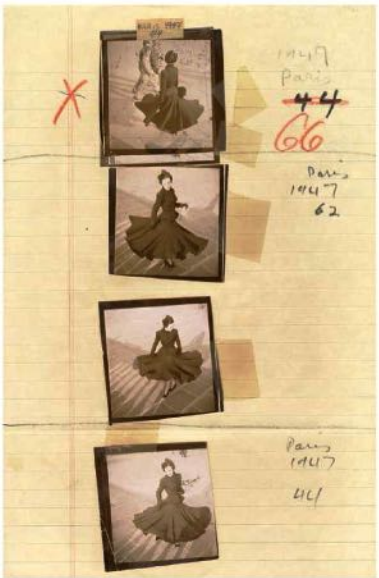
Dovima, grande brune au teint de porcelaine, est dans les années 50 l'une des mannequins les plus plébiscitées et les mieux payées de l'industrie. Richard Avedon aime la photographier ad libitum *et la place sans le savoir au cœur de la photo de mode la plus légendaire de l'histoire,* Dovima et les éléphants. *Elle sera adjugée aux enchères en 2010 à 841 000 euros. Dans* Harper's Bazaar *de juin 1951, elle pose en micro-combinaison Claire McCardell, manchettes précieuses et lèvres rouge incendie.*



Richard Avedon collabore à Harper's Bazaar *depuis pile deux ans quand il pose ici, en novembre 1946, en compagnie de sa première épouse, Doe.*



Crop audacieux et paille incandescente, Evelyn Tripp (juillet 1955).



Épris de Paris où il a passé beaucoup de temps, Avedon y a souvent photographié les créations de Christian Dior et de Cristóbal Balenciaga. Renée Breton, égérie du premier, est saisie ici dans une robe à volants Dior.

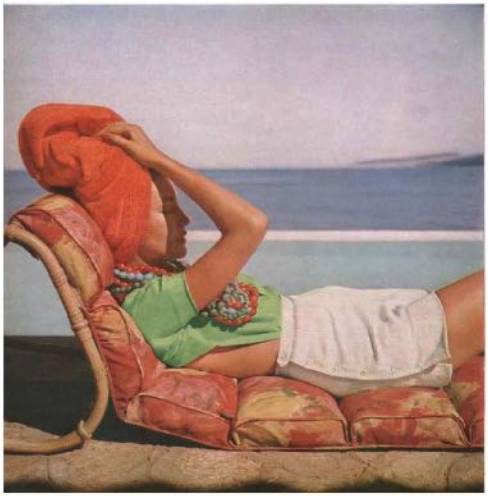


Richard Avedon a trouvé en Audrey Hepburn son idéal de beauté. Cette jolie brune aux traits parfaits et délicats lui rappelle sans doute sa sœur Louise… Entre les deux, la complicité est évidente et elle se déploie au fil des séances pour Harper's Bazaar, *comme en témoigne ce portrait de la comédienne, casque capillaire impeccable et lunettes surréalistes, en octobre 1961. Le personnage incarné par Fred Astaire dans* Drôle de frimousse *est d'ailleurs inspiré d'Avedon.*



*Richard Avedon a été l'un des premiers à imposer des mannequins non blanches dans les pages d'*Harper's Bazaar, *ne reculant devant aucun bras de fer pour arriver à ses fins. Donyale Luna, ici à ses côtés en janvier 1965, était l'un de ses modèles favoris. Star de papier glacé au caractère radioactif, un brin caméléon, l'Américaine, 1 mètre 88 à la toise, est aussi apparue dans les films de William Klein, Andy Warhol et même dans le* Satyricon *de Fellini où elle incarne la magicienne Œnothée.*

Photographs by Richard Avedon © The Richard Avedon Foundation



Le visage de la mannequin, son allure, ses mouvements intéressent plus Avedon que les vêtements. Il déteste d'ailleurs l'idée qu'on le catalogue « photographe de mode ». Alanguie au soleil, Liz Pringle (mai 1956).



Il a le talent unique de donner à chacun de ses portraits une charge physique et une force graphique sans équivalent, comme ici avec Dovima, look de geisha (décembre 1955).

*Avec Suzy Parker et Dovima, Dorian Leigh, la « Anna Magnani de la mode » aux yeux d'Avedon, fait partie de ses muses. À l'étroit dans son rôle de mannequin, Miss Leigh a un potentiel d'actrice idéal pour les fantasmes du photographe. Il décide un jour de la faire pleurer à chaudes larmes dans un train, flanquée d'un chapeau couture Dior. Une de ses plus belles photos, dixit l'intéressé. Carmel Snow, la très charismatique rédactrice en chef d'*Harper's Bazaar *(de 1934 à 1957), qui couvait Avedon comme un fils et l'encourageait à suivre toutes ses intuitions, jeta pourtant la photo en lui disant : « Une femme qui porte un chapeau Dior à ce prix-là ne pleure pas. » Cliché plus classique, Dorian Leigh en fourreau noir Robert Piguet (octobre 1949).*





Natalie Cushing en Lilly Daché (mars 1962). Photographs by Richard Avedon © The Richard Avedon Foundation

Le monde est en retard

par Dita

ILLUSTRATION SOPHIE ESTÈVE

Son livre *Démodé* paraît
le 9 septembre aux éditions Hugo Doc.

EN 1982, JE VIVAIS DANS un appartement où le chauffage ne fonctionnait que lorsque personne n'en avait besoin. Il produisait parfois, au milieu de l'après-midi, un bruit de chaudière très affairée, puis redevenait silencieux dès que la nuit tombait. Je trouvais cela mesquin.

Nous avions deux matelas, une table bancale et un réfrigérateur qui contenait principalement de la lumière. Lorsque Martin ouvrait la porte pour vérifier s'il n'y avait pas quelque chose à manger, je lui disais de la refermer parce qu'il gaspillait l'électricité. Il répondait que l'ampoule du réfrigérateur constituait notre seul luxe et qu'il voulait en profiter.



À cette période, je travaillais sur une chanson. Je la chantais dans la rue, dans la salle de bains, sur le matelas et devant le réfrigérateur vide. La chanson s'appelait *Everybody*. Je trouvais le titre parfait parce qu'il ne demandait l'avis de personne.

Martin Burgoyne avait l'air de quelqu'un qu'on aurait dessiné avec trop de boucles et pas assez de prudence. Il était beau, drôle et capable de parler à n'importe qui, même aux personnes qui ne présentaient aucun intérêt évident. C'était une qualité que je ne possédais pas.

Nous nous étions rencontrés au Danceteria. Il avait décidé immédiatement que nous deviendrions amis, et moi j'avais accepté parce qu'il connaissait le portier et qu'il savait se procurer des cigarettes sans les acheter. Nos liens reposaient donc sur des bases très solides.

Il venait souvent chez moi sans prévenir. Je lui reprochais son impolitesse, puis je lui demandais ce qu'il avait apporté. Un soir, il arriva avec trois oranges, du café et un pull trouvé dans une boutique d'occasion. Le pull était beaucoup trop grand et d'un gris qui donnait l'impression qu'il avait traversé plusieurs vies difficiles.

Je lui demandai pourquoi il m'offrait une chose aussi laide. Il répondit qu'il faisait froid. Je le portai pendant tout l'hiver. Je n'étais pas pauvre de manière poétique. La pauvreté n'avait rien d'un film en noir et blanc où une jeune fille talentueuse regarde la pluie tomber en attendant sa destinée. Elle était surtout répétitive. Il fallait calculer le prix d'un œuf, marcher parce qu'on n'avait pas de quoi prendre le métro et remettre à plus tard des choses qu'on avait déjà remises à plus tard.

À cette époque, j'étais persuadée que la célébrité m'attendait quelque part dans la ville et qu'elle ne savait simplement pas encore comment me joindre. Je changeais souvent d'adresse, ce qui ne facilitait pas son travail.

Je chantais, je dansais, je jouais avec différents groupes et je fréquentais des hommes qui se présentaient tous comme la personne sans laquelle rien n'arriverait. Ils possédaient un studio, une guitare, un ami dans une maison de disques ou un canapé sur lequel je pouvais dormir. Ils confondaient facilement l'utilité temporaire avec l'importance historique. Je les laissais parler.

Je n'avais pas de plan très précis. Je prétendais le contraire parce qu'un plan rassure les autres. En réalité, je savais seulement que je ne repartirais pas. Je ne retournerais pas dans le Michigan en racontant que New York avait été une expérience. Je ne deviendrais pas professeur de danse dans une salle éclairée au néon. Je ne passerais pas ma vie à applaudir quelqu'un d'autre depuis les coulisses. J'allais être célèbre.

Ma mère était morte lorsque j'étais enfant. Pendant des années, cette phrase m'avait semblé incomplète. Elle était morte, mais ensuite quoi ? Les gens continuaient à se lever, à manger, à aller à l'école. Les portes continuaient à claquer. Je trouvais obscène que le monde conserve ses horaires après une chose pareille. Je portais son prénom. Petite, j'avais l'impression d'être une remplaçante mal choisie. Plus tard, j'ai compris que je pouvais prendre ce prénom, l'étirer et le remplir jusqu'à ce qu'il ne contienne plus seulement l'histoire d'une femme disparue, mais aussi la mienne. Je ne voulais pas remplacer ma mère. Je voulais que son nom cesse de mourir.

Certains soirs, je dormais mal. New York avait laissé en moi des réflexes que je ne contrôlais pas. Je vérifiais les serrures plusieurs fois. Je n'aimais pas entendre des pas derrière moi. Une porte qui se refermait trop vite pouvait me faire oublier où j'étais. Peu après mon arrivée, un homme m'avait fait du mal. Je n'aimais pas raconter cette histoire. Les gens changent de visage lorsqu'une femme leur confie ce genre de chose. Ils deviennent tendres, horrifiés ou curieux. Aucun de ces visages ne m'était utile. Je savais ce qui m'était arrivé. Je savais également que cela ne deviendrait pas mon métier.

J'avais continué à sortir, à danser, à entrer dans des studios et à parler à des inconnus. On présente souvent cette capacité comme du courage. Je ne me sentais pas courageuse. J'étais surtout en colère. Je refusais de laisser un homme dont je ne voulais même pas me souvenir modifier le trajet de ma vie. Ma colère était très organisée. Elle contrôlait mes portes, choisissait qui pouvait me toucher et se tenait près de moi lorsque j'entrais seule dans un club. Elle n'était pas agréable, mais elle était ponctuelle.

Une nuit, Martin me trouva assise sur le sol de la salle de bains. J'avais entendu quelqu'un monter dans l'escalier et, pendant quelques secondes, je n'avais plus réussi à respirer. Il s'assit devant la porte sans entrer. Il parla d'un garçon qu'il avait rencontré, d'une veste qu'il voulait acheter et d'un dessin qu'il trouvait raté. Il parla assez longtemps pour que l'appartement redevienne notre appartement.

Lorsque je sortis, il ne me regarda pas avec pitié. Je lui en fus reconnaissante. Je lui dis que son dessin était probablement raté parce qu'il manquait de discipline. Il répondit qu'il était heureux de me retrouver. Notre amitié fonctionnait ainsi.

À cette période, je travaillais sur une chanson. Je la chantais dans la rue, dans la salle de bains, sur le matelas et devant le réfrigérateur vide. Martin connaissait les paroles avant même qu'elles soient terminées. La chanson s'appelait *Everybody*. Je trouvais le titre parfait parce qu'il ne demandait l'avis de personne.

Je voulais que Mark Kamins l'écoute au Danceteria. Mark avait la capacité de passer une chanson et de lui offrir une existence que les murs de mon appartement ne pouvaient pas lui donner. Il ne se comportait pas comme s'il possédait ce pouvoir, ce que je trouvais encore plus irritant. Il finit par la passer.

Ce soir-là, le club était plein. La lumière rendait tout le monde plus beau ou plus intéressant qu'il ne l'était dans la journée. Les gens portaient des choses qu'ils avaient cousues, volées, découpées ou trouvées. Personne ne ressemblait à personne, mais chacun vérifiait tout de même qui le regardait. J'étais près du bar avec Martin lorsque les premières notes retentirent. Je reconnus la chanson et cessai de parler.

Les gens continuaient à danser. Ils ne s'arrêtèrent pas pour demander qui chantait. Aucun projecteur ne vint me chercher. Personne ne cria mon nom. Une fille aux cheveux rouges leva les bras. Un garçon se rapprocha d'elle. Un autre se mit à bouger en fermant les yeux. Je trouvai cela merveilleux et légèrement offensant. Ils aimaient ma chanson sans savoir qu'elle était à moi.

J'avais imaginé cette scène des dizaines de fois, mais dans toutes mes versions, quelqu'un finissait par me reconnaître. La réalité était plus humble. Ma voix remplissait la pièce et moi, je restais près d'un bar collant avec une chaussure qui me faisait mal. J'eus envie de pleurer. Je détestais pleurer en public. Les larmes donnent aux gens le sentiment qu'ils assistent à quelque chose qui leur appartient. Je tournai la tête. Martin posa sa main sur mon bras.

Je lui dis de ne pas faire de scène. Il ne faisait aucune scène. C'était moi qui pleurais. Je pensai à ma mère. Peut-être parce que la salle était pleine de gens et qu'elle était la seule personne dont l'absence comptait vraiment. Je l'imaginai assise à une table, les mains croisées, me regardant danser. Dans mon souvenir, elle était toujours calme. Dans mon imagination, elle riait davantage. Je lui aurais montré la piste. Je lui aurais dit : « Tu vois ? Ils bougent. » Elle aurait peut-être demandé pourquoi mes vêtements étaient déchirés. Je lui aurais répondu que c'était volontaire.

Lorsque la chanson se termina, j'étais furieuse qu'elle ait été si courte. Trois ou quatre minutes me semblaient une récompense insuffisante pour tout ce que j'avais supporté. Dans la rue, Martin voulait célébrer l'événement. Nous avions assez d'argent pour acheter une bouteille bon marché ou prendre un taxi, mais pas les deux. Nous achetâmes la bouteille et marchâmes. Il me demanda ce que j'allais faire maintenant. Je répondis que j'allais enregistrer un autre morceau, trouver un contrat et acheter de meilleures chaussures. Il me dit que je pouvais peut-être profiter de la soirée. Je lui expliquai que j'en profitais énormément. Pour moi, profiter d'une réussite consistait à commencer immédiatement à organiser la suivante.

De retour à l'appartement, nous bûmes dans les deux tasses dépareillées. Le chauffage ne fonctionnait toujours pas. Je portais le pull gris de Martin et mes pieds étaient glacés. Nous finîmes la bouteille. Martin s'endormit sur l'autre matelas. Je restai éveillée dans la pièce froide, à écouter les bruits de la rue. Je pensais à la fille que j'avais été en arrivant à New York. Elle croyait que la ville allait la reconnaître immédiatement. Elle imaginait que le talent brillait assez fort pour qu'on le voie depuis n'importe quelle fenêtre. Cette jeune fille était idiote. Je l'aimais beaucoup. Sans elle, je serais repartie depuis longtemps.

Je regardai la cassette posée près du magnétophone. Le boîtier était fendu et l'étiquette mal collée. Elle ne ressemblait pas à un objet précieux. Les choses importantes ont rarement le bon aspect lorsqu'elles commencent.

Le lendemain, il n'y avait toujours rien dans le réfrigérateur. Martin avait mangé la dernière orange. Je lui reprochai son égoïsme. Il me rappela qu'il avait acheté les oranges. Je lui dis que cette obsession de la propriété privée révélait un défaut de caractère. Puis je mis de la musique et commençai à danser.

Rien n'avait réellement changé. Je n'avais pas de contrat, presque pas d'argent et aucune garantie. La ville ne connaissait pas encore mon visage. Mais quelques personnes avaient dansé sur ma voix. Je trouvais que c'était un début acceptable. Le monde était toujours en retard. Il venait seulement de faire un petit effort.



HÔTELS DE

On croit les connaître avant même d'y avoir séjourné tant leur histoire appartient à notre imaginaire. Aussi romanesques que les coups de foudre et impossibles à classer, ces adresses pionnières aimantent durablement les esprits et brouillent les frontières entre écrin de famille, club privé et classicisme grand luxe.

par Sibylle Grandchamp





LÉGENDE

THE COTTON HOUSE : L'ÉDEN JET-SET DES CARAÏBES

Avec l'Eden Rock à Saint-Barth ou le Goldeneye en Jamaïque, le Cotton House appartient au cercle très fermé des hôtels mythiques des Caraïbes. Depuis plus d'un demi-siècle, cette adresse est le point de rendez-vous des habitués de Moustique, l'île privée des Grenadines où Mick Jagger, David Bowie, Kate Moss ou Kendall Jenner ont tour à tour trouvé refuge, et où Slim Aarons a signé quelques-unes de ses images les plus iconiques. On rejoint ce confetti de 6 kilomètres carrés à bord d'un petit avion à hélices avant de se fondre dans le décor, pieds nus, masque de plongée à la main. En 1958, l'aristocrate britannique Colin Tennant, futur lord Glenconner, achète cette île sauvage pour en faire une destination d'exception, avant de céder une parcelle située à la pointe sud de l'île à son amie la princesse Margaret, qui y fait construire sa villa, Les Jolies Eaux, par Oliver Messel, l'architecte des grandes demeures caribéennes. C'est lui qui transforme l'ancienne plantation de coton en hôtel. Persiennes ouvertes sur les jardins, vérandas baignées d'air marin, fauteuils en rotin… Les 17 suites et cottages cultivent l'esprit d'une grande maison tropicale où les habitués de l'île aiment se retrouver. Plus de cinquante ans plus tard, la discrétion reste une règle de vie et personne ne paraît pressé de raconter qui dîne à la table voisine ou qui poursuit la soirée au mythique Basil's Bar, le seul spot à pouvoir disputer au Cotton House son statut iconique.

Photos : (Cotton House) @Larufoto_luis Antonio Ruiz. (Adrère Amellal) Antonin Borgeaud. Service de presse

ADRÈRE AMELLAL, LE REFUGE OUVERT SUR L'INFINI

Dix heures de route sont nécessaires pour rejoindre l'oasis de Siwa depuis Le Caire. Le voyage fait déjà partie de l'expérience. La première fois, on croit à un mirage : des lanternes pour seul éclairage, une décoration brute, une source locale pour alimenter le potager… Cet écolodge pionnier, construit sur une île du lac salé, a fait figure de modèle dans l'univers de l'hospitalité. Rien d'étonnant : sa présence est si forte qu'il vous enveloppe immédiatement dans le rythme du désert. L'Adrère Amellal semble avoir toujours été là. Cette évidence est celle de Mounir Neamatalla, entrepreneur environnemental, qui découvre dans les années 90 une oasis où l'architecture traditionnelle disparaît peu à peu sous le béton. Il imagine alors un lieu construit avec les matériaux propres au site par les artisans locaux : murs en *karshif* (mélange de sel et d'argile pétris à la main), plafonds en troncs de palmiers et mobilier sculpté dans la roche locale. Dès son ouverture, sa beauté radicale et intemporelle attire architectes, photographes et directeurs artistiques du monde entier. Depuis le début des années 2000, la designer franco-iranienne India Mahdavi y imagine de nouveaux espaces dans le respect de l'esprit originel et dessine des objets en sel réalisés sur place. Il fait partie de cette shortlist d'hôtels cultes qui ne se résument pas à une adresse mais forgent des souvenirs que l'on emporte avec soi des années après, comme cet instant où le soleil disparaît derrière la « montagne blanche », tandis que s'allument une à une des centaines de bougies pour éclairer un dîner qui change chaque soir de cadre.









(De g. à dr.) Déjeuner à l'ombre des palmiers au Lagon & Jardin, l'une des tables du palace Es Saadi, à Marrakech ; rêve éveillé d'un éden préservé au Brando, à Tahiti (en haut et ci-contre) ; contemplation et gastronomie au bord du lac de Côme au Grand Hotel Villa Serbelloni ; hospitalité de l'écolodge Adrère Amellal en plein désert égyptien. En ouverture : ambiance tropicale au Cotton House, où les habitués de l'île Moustique aiment se retrouver.

ES SAADI, L'ÂME FAMILIALE DE MARRAKECH

Avant les palaces spectaculaires et les rooftops calibrés, il y avait l'Es Saadi. Depuis les années 60, cette maison de famille regarde Marrakech changer sans prendre une ride. À l'époque, la ville rose attire artistes, couturiers et têtes couronnées venus passer l'hiver au soleil, de Pierre Bergé et Yves Saint Laurent aux Rolling Stones… C'est dans cette atmosphère encore bohème que Jean Bauchet, figure des nuits parisiennes, ouvre le premier casino de Marrakech et inaugure en 1966 un hôtel entouré de jardins dans le quartier de l'Hivernage. Trois générations plus tard, la maison cultive son héritage discret à l'ombre des palmiers géants. Au Lagon & Jardin, on se délecte de plats composés de légumes, herbes aromatiques et fruits du Potager du Bled, la ferme familiale de la vallée de l'Ourika : houmous de betterave, poulpe grillé au Josper ou baba ganoush à la grenade… Tandis que le soir, chaque plat raconte un terroir et un savoir-faire dans le décor inspiré des palais arabo-andalous de La Cour des Lions, restaurant où Moulay Rachid Fadili poursuit le travail engagé depuis plus de dix ans avec Fatéma Hal, grande figure du patrimoine culinaire marocain. Au menu : *harira* aux herbes fraîches, pastilla au pigeon, couscous Baddaz à la lotte safranée, souris d'agneau confite… La dernière surprise de la maison ? L'ouverture au public d'un espace d'exposition au cœur du resort. Élisabeth Bauchet-Bouhlal, qui a constitué au fil des décennies l'une des plus importantes collections artistiques privées d'art moderne et contemporain marocain, révèle enfin ses trésors au grand jour. Une histoire qui continue de s'écrire, bien au-delà de l'hôtellerie.









CARNET D'ADRESSES

THE COTTON HOUSE
Île Moustique (Saint-Vincent-et-les-Grenadines), mustique-island.com

ADRÈRE AMELLAL
Oasis de Siwa (Égypte), adrereamellal.com

ES SAADI
Marrakech (Maroc), essaadi.com

VILLA SERBELLONI
Bellagio (lac de Côme, Italie), villaserbelloni.com

THE BRANDO
Île privée de Tetiaroa, Arue (Tahiti, Polynésie française), thebrando.com

LE GRAND HOTEL VILLA SERBELLONI, L'ÉTERNELLE GRANDE DAME DU LAC

L'ancien Grand Hôtel Bellagio est l'une de ces grandes maisons qui veillent sur le lac de Côme depuis le milieu du XIXe siècle. Tout le monde connaît ce palace néoclassique, avec sa façade impériale et son parc qui s'étend le long du lac en une succession de terrasses où s'épanouissent cyprès, glycines et camélias. La famille Bucher en est propriétaire depuis 1918, et quatre générations ont conservé l'esprit des lieux. Churchill, John F. Kennedy, Sophia Loren ou Mario Testino ont laissé le souvenir de leur passage, tandis qu'un piano de Franz Liszt trône dans les salons. Le matin, les volets s'ouvrent sur des eaux émeraude et un paysage de montagne que l'on pourrait contempler des heures. Cette sensation d'espace – c'est là que réside le véritable luxe de l'établissement – prend encore plus d'ampleur lorsqu'on s'attable au Mistral, l'une des tables gastronomiques les plus courues de la région. Posée en surplomb, la salle aux grandes baies entièrement ouvertes offre une vue panoramique inoubliable à la tombée du jour. Depuis les jardins, le regard file jusqu'au rivage, où les parasols de la grande plage ont été repliés, laissant toute la scène à la créativité d'Ettore Bocchia. Pionnier de la gastronomie moléculaire, le chef compose l'une des cuisines les plus personnelles d'Italie avec des ingrédients (herbes, fleurs comestibles, une partie des légumes…) cultivés sur place. Ce jour-là, un menu à tiroirs : *rombo assoluto*, turbot entier cuit en croûte de sucre ou foie gras éthique racontent une inventivité mise au service du produit. Plus tard, impossible de résister au Swan Lake, le cocktail signature – vodka Belvedere, rhubarbe, Campari et agrumes – inspiré du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski. Une huître coiffée de caviar, imaginée par Ettore Bocchia, complète ce clin d'œil au célèbre ballet.

LE BRANDO, UN ATOLL NOMMÉ DÉSIR

C'est un paradis visionnaire où l'empreinte de l'homme s'efface derrière celle de la nature. Tout commence en 1960, sur le tournage des *Révoltés du Bounty*, à Tetiaroa, ancien lieu de villégiature de la famille royale tahitienne. Marlon Brando tombe amoureux de Tarita Teriipaia, la jeune Tahitienne qui lui donne la réplique… et de cette île de Polynésie, qu'il finit par acheter quelques années plus tard. La star y trouve tout ce que Hollywood ne peut plus lui offrir : une cachette aux effluves de vanille et de coco, à l'abri des paparazzis et des paillettes. Son rêve ? Préserver la beauté intacte de l'atoll et disparaître du monde, aspiré par son fantasme de pureté. Dix ans après la mort de l'acteur, son ami Richard Bailey poursuit cette ambition avec l'ouverture de The Brando en 2014. L'hôtel se fixe un objectif inédit à l'époque : tendre vers une empreinte carbone neutre grâce à l'énergie solaire, à la climatisation par eau profonde et à une gestion exemplaire de l'eau et des déchets, tout en soutenant les recherches scientifiques de la Tetiaroa Society. Les 35 villas abritées sous les cocotiers s'ouvrent sur un lagon où évoluent tortues, raies et oiseaux marins. Les journées alternent entre baignades dans une eau translucide, balades sur les *motu* (îlots de sable et de corail) et découvertes de la biodiversité avec les naturalistes. À table, poisson cru juste mariné, langouste grillée et fruits tropicaux prolongent cette immersion dans une nature idyllique que Marlon Brando a voulu préserver.

ABONNEZ-VOUS À BAZAAR



ET RECEVEZ VOTRE CADEAU EXCLUSIF

sur **boutique.harpersbazaar.fr**
ou via ce **QR code**

Signe du mois

VIERGE



BAZAAR ASTRES

par Amanda Miller

ILLUSTRATION JASON GLASSER

BÉLIER *21 mars - 20 avril*

Vos soutiens de fond sont inestimables. Épaulés par le grand Jupiter en Lion, Neptune et Saturne dans vos quartiers mettent tout en œuvre pour que vos aspirations se réalisent. Le 26, si la Pleine Lune éclaire votre signe et votre conscience en vous guidant vers les meilleurs choix de vie, mais des forces sont en opposition. Avant de passer en signe ami le 28, Mars en Cancer réfrène vos élans en attisant parfois votre impatience, surtout en tout début de mois. D'autant qu'avec Mercure en face de vous, le tact est plus que jamais requis dans les discussions ! Idem côté cœur : jusqu'au 10, la délicate Vénus en Balance mise davantage sur l'harmonie des cœurs que sur les rapports de force.

TAUREAU *21 avril - 20 mai*

Mercure (jusqu'au 10) et le Soleil (jusqu'au 23) en Vierge vous permettent de consolider vos acquis. À l'aise dans votre travail, notamment aux abords de la Nouvelle Lune du 11, vous prenez des initiatives judicieuses et nouez des relations constructives dans votre entourage professionnel. De son côté, Mars en Cancer assoit votre détermination tranquille. Ces aides ne sont pas de trop pour dénouer d'éventuels problèmes administratifs ou financiers (Jupiter en Lion). À partir du 10, Vénus en Scorpion fait battre votre cœur au rythme de la passion. En couple, gare à vous si vous ne répondez pas aux attentes de votre partenaire. Il (ou elle) peut se montrer plus exigeant(e) que d'ordinaire !

GÉMEAUX *21 mai - 21 juin*

Vénus en Balance (une amie qui vous veut du bien) enchante vos amours jusqu'au 10. Teintés de séduction, les rapports sont harmonieux avec l'élu(e) de votre cœur. Côté carrière, en revanche, le mois de la Vierge (votre « frère nocturne ») vous met au défi. Perfectionniste à l'excès, vous pourriez devenir trop sévère avec vous-même comme avec vos collaborateurs. Mercure arrive à la rescousse (en Balance) à partir du 10, heureusement. Vous lâchez peu à peu du lest et vos relations se détendent nettement. Le 23, c'est au tour du Soleil d'entrer dans la danse. Les points de blocage se dissipent comme par magie et vous avez toute latitude pour exprimer votre indépendance et votre originalité.

CANCER *22 juin - 22 juillet*

Bien placée pour vous, Vénus en Scorpion vous offre un mois de septembre sous le signe de l'amour. Même si Mercure en Balance brouille votre discernement et se plaît à créer des malentendus, votre petit cœur sensible bat la chamade. Avec Mars dans vos quartiers qui active votre libido, le mois promet d'être chaud, surtout avec les signes de Terre et d'Eau. Les Béliers sont aussi de la partie, mais pas tout à fait sur le même plan. Saturne, Neptune et la Pleine Lune du 26 éprouvent votre résistance. Au travail, vous faites vos preuves avec beaucoup de bonne volonté. Attention cependant à ne pas vous entêter dans une voie sans issue si vous sentez des blocages, surtout au tout début et à la fin du mois.

LION *23 juillet - 22 août*

Toujours sous les bons auspices de Jupiter chez vous et de Saturne en Bélier, vos projets prennent joliment et durablement forme dès le 1er septembre. À partir du 10, Mercure en Balance met l'accent sur la communication en favorisant les nouveaux contacts professionnels et les associations. En fin de mois, la Pleine Lune en Bélier confirme que vous vous orientez dans la bonne direction. Côté cœur, en revanche, c'est une autre paire de manches. Si Vénus en Balance vous comble d'amour jusqu'au 10, son passage en Scorpion risque de compliquer votre relation par la suite. Par chance, vous avez l'art de trouver les bons mots pour rassurer votre partenaire quand sa jalousie pointe son nez!

VIERGE *23 août - 22 septembre*

C'est le mois de tous les succès! Pour votre anniversaire, le Soleil, Mercure et la Nouvelle Lune du 11 se mettent sur leur trente et un, illuminant votre personnalité. Vos proches vous manifestent leur attachement, tandis qu'au travail votre efficacité n'est plus à prouver. En positif également, Mars soutient votre équilibre psychophysique et – cerise sur le gâteau – Vénus passe en Scorpion, un signe complémentaire qui a tout pour vous plaire. En couple ou célibataire, vos sentiments sont limpides. Plutôt cérébrale en début de mois, l'entente avec votre partenaire se teinte d'érotisme à partir du 10. Si vous tombez amoureux ce mois-ci, vous avez de fortes chances de tirer le bon numéro.

BALANCE *23 septembre - 22 octobre*

Malgré les pièges tendus par Saturne, Mars et Neptune, un joli mois se présente à vous. Jusqu'au 10, Vénus dans votre signe vous dote d'un charme tellement ensorcelant que l'on ne peut rien vous refuser. Ensuite, Mercure prend le relais en investissant vos quartiers. La communication est votre fer de lance et vos échanges sont fluides. Vous évaluez vos relations avec justesse et, en cas de désaccord professionnel, vous présentez des solutions adéquates. Fin septembre, le Soleil inaugure votre mois anniversaire en formant de beaux aspects avec Uranus et Pluton. Si vous effectuez des changements dans votre vie au cours de cette période, ne perdez pas vos objectifs de vue et restez déterminé!

SCORPION *23 oct. - 22 nov.*

Cette rentrée s'annonce plus torride que les vacances d'été! Avec Vénus dans vos quartiers à partir du 10 et Mars en signe d'Eau, votre pouvoir de séduction est à son apogée. Magnétique et mystérieuse, votre aura ne laisse personne indifférent. Toutefois, le long transit de Vénus chez vous (jusqu'à janvier 2027) augure des remises en question relatives à votre épanouissement affectif. Vos revendications dans ce domaine sont tout à fait légitimes. Au travail, vous êtes en synergie avec vos collègues, mais peut-être moins avec votre hiérarchie (dixit Jupiter en Lion). Prudence dans votre façon d'aborder les choses, et, côté finances, évitez de dépenser plus que ce que vous gagnez…

SAGITTAIRE *23 nov. - 21 déc.*

Jusqu'au 10, Vénus en signe d'Air prolonge les vacances avec des notes de romance légère. Au travail, vous êtes moins concerné. Vous avez besoin d'un certain laps de temps pour vous remettre en selle. La Nouvelle Lune du 11 passe pour un coup de semonce, mais plus le mois avance, plus vous gagnez en efficacité. Le passage de Mercure (le 10) et du Soleil (le 23) en Balance favorise les partenariats fructueux et les actions de communication. Les affaires reprennent! Sur le plan de la santé, Mars en Lion et la Pleine Lune du 26 en Bélier vous offrent un bon coup de boost en fin de mois. Enthousiaste, organisé et déterminé, vous reprenez votre carrière en main avec succès.

CAPRICORNE *22 déc. - 20 janv.*

Un mois en demi-teinte avec d'excellents atouts malgré tout. Le Soleil et Mercure en Vierge brillent sur vos relations professionnelles au moins pendant la première quinzaine. Ensuite, vos échanges peuvent perdre en clarté et en fiabilité. En cas de promesse d'embauche ou de négociation, n'hésitez pas à demander des garanties solides. Côté cœur, en revanche, vos sentiments gagnent en profondeur et en sincérité à partir du 10, lors du transit de Vénus en Scorpion. Sur le plan physique, des blocages risquent d'impacter votre santé en tout début de mois (carré Mars / Saturne) et le 26, c'est la Pleine Lune en Bélier qui exacerbe vos émotions. Gardez votre self-control en toute occasion!

VERSEAU *21 janvier - 19 février*

Les dix premiers jours sont consacrés corps et âme à l'amour. Sous la férule de Vénus en Balance, vous séduisez avec délice et insouciance… jusqu'à ce que la planète érotique passe en Scorpion, un signe trop possessif à votre goût. À partir du 10, changement d'ambiance : votre carrière se trouve sous les projecteurs de Mercure, puis du Soleil, également en Balance. Elle devrait même connaître un bel essor à la fin du mois. Doué pour les études et les relations, vous avez de grandes chances de succès si vous passez un oral ou un entretien d'embauche. En face de vous, Jupiter et Mars (à partir du 28) vous incitent à vous mettre plus en avant. N'ayez pas peur de vous imposer!

POISSONS *20 février - 20 mars*

Tout pour l'amour dans ce mois qui s'annonce romantique à souhait! Avec Mars et Vénus en signes d'Eau (votre élément), vos désirs sont pour le moins ardents. Bonne nouvelle pour les célibataires : si cet été vous a fait traverser un désert affectif, Cupidon a attendu la rentrée pour décocher ses flèches érotiques. C'est peut-être le début d'une belle romance avec un signe de Terre (Taureau, Vierge ou Capricorne). En couple, votre entente est cosmique, vous fusionnez littéralement sur tous les plans. Dans la sphère professionnelle, le Soleil, Mercure et la Nouvelle Lune du 11 en face de vos quartiers ont tendance à éclipser votre sensibilité au profit d'une plus grande efficacité.


soeur


CHANEL